André Caroff

L'EMPREINTE de Mme ATOMOS

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

André Caroff

L'EMPREINTE de Mme ATOMOS

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

ANDRÉ CAROFF

L'EMPREINTE DE Mme ATOMOS

ROMAN COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIIIe

© 1969 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

CHAPITRE PREMIER

Maussade, Smith Beffort s'arracha à la contemplation de l'avenue balayée par les rafales de pluie, pivota et dit :

— C'est impossible, Evans ! *Miss* Icho Fuji ne peut pas être M^me^ Atomos !

James Edward Evans haussa les épaules, tapota le dossier reposant devant lui.

— L'empreinte du pouce gauche de Icho Fuji est *exactement* semblable à l'empreinte du pouce gauche de Kanoto Yoshimuta, *alias* M^me^ Atomos. Vous l'avez constaté vous-même, n'est-ce pas ?

— L'une a trente ans, s'entêta Beffort, alors que l'autre vient de dépasser la cinquantaine !

— Nous le savons, mais cela ne change rien à l'affaire !

— Il doit s'agir d'une erreur !

Evans secoua doucement le front.

— Certainement pas, Smith. Les empreintes de Kanoto Yoshimuta sont en notre possession depuis des années, et celles de Icho Fuji ont été relevées dans la chambre qu'elle occupait à la clinique Lobatos avant de fuir en compagnie de *Miss* Ida Brown… Je suis aussi incrédule que vous, mais nous ne pouvons nier l'évidence : Icho Fuji et M^me^ Atomos ne sont qu'une seule et même personne !

Écœuré, Beffort se laissa choir dans un fauteuil et alluma une cigarette. Comme il demeurait muet, Evans reprit :

— D'ailleurs, souvenez-vous que M^me^ Atomos s'est volatilisée à l'instant précis où Icho Fuji fit son apparition à Padanaram.

Beffort eut un geste de lassitude.

— Je me souviens de tout, Evans, de tout… Cependant, comment voulez-vous que j'accepte sans réaction cette fantastique transformation ? Qui pourrait croire que M^me^ Atomos aurait réussi à rajeunir de vingt ans ? Voyons, c'est démentiel !

Evans écarta les bras en signe d'impuissance.

— Je n'en sais fichtre rien, Smith, mais le fait est là ! Avant, *elle* possédait des soucoupes volantes, un mur magnétique, un rayon désintégrateur, et elle était un personnage irréel, sortant tout droit d'un roman de science-fiction. Maintenant, elle a perdu sa formidable puissance, mais est devenue une jeune femme très jolie et très désirable. Bien. J'enregistre !

— Venant d'elle, plus rien ne vous étonne ?

— Juste, je dois l'avouer. Et, pour être tout à fait franc, je dois dire que je ne serais pas surpris si elle parvenait à reconstruire un laboratoire. Au fait, toujours le néant, en ce qui concerne vos recherches ?

Beffort lui dédia un coup d'œil oblique.

— Si j'avais du nouveau, dit-il sèchement, vous le sauriez. La région de Riverside a été prospectée de fond en comble par des centaines d'hommes depuis trois mois…

— Sans résultat.

— Nous ne pouvons pas creuser le sous-sol sur des milliers de kilomètres carrés ! Or, et compte tenu des habitudes de M^me^ Atomos, il est évident que son laboratoire est souterrain. Dans de telles conditions, que pouvons-nous faire ?

— L'un de ces quatre matins, grogna J.E.E., elle va nous sortir une nouvelle arme aussi terrifiante que les précédentes, et ça va recommencer…

Beffort écrasa son mégot, bien que sa cigarette ne soit qu'à demi fumée, se leva et dit, en ramassant son imperméable et son feutre :

— Nous perdons notre temps en discussions stériles, Evans.

— C'était pour faire le point, se défendit le directeur du F.B.I.

Le *G'man* le fixa d'un œil froid.

— Je n'ai pas besoin de me livrer à ce genre de récapitulation pour me souvenir que Icho Fuji a disparu depuis trois mois et que, pendant tout ce temps, elle s'est certainement consacrée à la finition de son laboratoire. En vérité, je m'attends à un coup dur d'un instant à l'autre, Evans. Nous sommes arrivés à la fin du mois de septembre sans retrouver la piste de Icho Fuji, ni celle de Ida Brown. À San Francisco, Charney se heurte à un mur

en ce qui concerne l'*O.A.A.M.A.*(1), si bien qu'il semblerait que cette société secrète ait été dissoute après la mort d'Arthur Tragg. Mais je sais qu'il n'en est rien, que nos ennemis ont travaillé dans l'ombre pendant que nous nous agitions vainement, et que le déclenchement d'une nouvelle opération Atomos est proche. En conséquence, je peux vous certifier que toutes nos forces sont sur pied de guerre. Quoi qu'il arrive, nous ne serons pas pris au dépourvu. En attendant, vous allez informer la presse que *miss* Icho Fuji est désormais notre ennemie numéro un. Dites aussi que M^me^ Atomos est morte…

— C'est faux, protesta J.E.E., puisque l'empreinte…

— Ne vous excitez pas ! Tout ceci n'est fait que dans l'espoir de toucher l'amour-propre de M^me^ Atomos ! Telle que je la connais, elle ne se résignera jamais à jouer le rôle du mort. Son orgueil l'obligera à sortir de l'incognito, car, dans son désir de vengeance, elle ne sera pleinement satisfaite que si les États-Unis savent de façon certaine que M^me^ Atomos est à l'origine des malheurs qui les frappent.

Evans grimaça.

— Je crois effectivement que vous la connaissez bien, commenta-t-il sans la moindre ironie.

Beffort recula vers la porte, leva un doigt, sourit.

— Surtout, gardez un bœuf sur la langue à propos de cette empreinte ! Inventez une histoire. Par exemple, dites aux journalistes que Icho Fuji est une folle, une fanatique qui aurait formé le projet insensé de poursuivre l'œuvre malfaisante de sa maîtresse défunte…

— Dont elle ne possède pas le génie ? avança Evans.

— *Okay !* Nous sommes sur la même longueur d'onde ! Faites publier cela aujourd'hui, et je vous parie, à cinquante contre un, que M^me^ Atomos-Icho Fuji réagira avant la fin de la semaine !

— D'accord, assura Evans, la nouvelle passera avant midi.

Beffort lui fit un clin d'œil, franchit le seuil et s'éloigna dans le couloir après avoir refermé la porte.

---oOo---

À 12 h 45, Smith et Mie se trouvaient dans un restaurant de Rhode Island Avenue. Ils n'étaient pas là par habitude, mais pour fêter intimement leur anniversaire de mariage. La jeune femme avait enfin retrouvé son équilibre

et une certaine joie de vivre, ne pensait plus sans trêve à la mort de son fils. Le temps faisait son œuvre…

— Evans a tenu parole, fit Smith. Si Yosho a lu ces lignes, il doit se demander ce que nous concoctons ! À propos, depuis quand n'a-t-il pas donné signe de vie ?

Mie plissa le front.

— Une quinzaine de jours, dit-elle. Il sortait de l'hôpital quand il nous a téléphoné. Dites, Smith, croyez-vous que nous ne devrions pas choisir un autre sujet de conversation ? Ce jour n'est pas un jour comme les autres.

— C'est vrai, sourit Smith en fouillant dans sa poche. Tenez, Mie, j'ai un petit cadeau pour vous.

La boîte contenait un clip. Une merveille. Tout d'abord rose d'émotion, Mie pâlit brusquement en le prenant en main.

— On dirait…

— Oui, confirma Smith, le bijoutier a reproduit le modèle, mais je peux vous jurer que ce clip n'est pas irradié(2) !

Mie reprit des couleurs, se pencha pour embrasser son mari.

— Merci, souffla-t-elle, rien ne pouvait me procurer autant de plaisir.

Beffort l'enlaça, lui rendit son baiser avec des intérêts, se redressa en constatant que plusieurs clients regardaient de leur côté. Mie lui mordilla l'oreille.

— Cela vous gêne, de passer pour un jeune marié, monsieur Beffort ?

— Manque d'entraînement. Au cours de ces dernières années, nous n'avons pas eu le loisir de nous occuper beaucoup de nous, n'est-ce pas ?

Mie soupira, s'adossa à la banquette, ferma les yeux.

— Je rêve d'un appartement douillet, qui n'abriterait aucune valise, qui ne serait pas équipé d'un appareil téléphonique, et dans lequel je vivrais depuis toujours…

— Ce n'est qu'un rêve, coupa Smith. Si M^me^ Atomos réapparaît demain au pôle Nord…

— Nous partirons pour le pôle Nord, termina Mie, je sais. N'aviez-vous pas promis que nous parlerions d'autre chose ? Si vous manquez d'idées, parlez-moi du menu ! J'ai une faim de loup !

Beffort s'empara du menu, énuméra une série de plats. Mie n'écoutait que d'une oreille. Elle tenait avant tout à le distraire, à lui faire oublier pendant un instant ses préoccupations habituelles. Elle pensait que le cadre

s'y prêtait admirablement, que le vin français achèverait de plonger Smith dans l'euphorie.

Peu importait que cette euphorie fût artificielle.

— Bordeaux ? proposa Smith.

— Bordeaux, accepta Mie, en observant machinalement l'homme qui pénétrait dans l'établissement.

Il était bien vêtu, grand, et son allure était celle d'un homme d'affaires. Le porte-documents qu'il tenait semblait lourdement chargé et, derrière les lunettes à la monture d'écaille, ses yeux vifs brillaient d'un éclat fiévreux. Mie enregistra tous ces détails sans y penser, et aurait sans doute oublié l'homme sur-le-champ, si le regard de ce dernier ne s'était arrêté sur Smith.

— Auparavant, estima Beffort, un Cutty Sark s'impose.

— Naturellement, approuva Mie.

Elle surveillait l'homme qui contournait les tables et se dirigeait droit sur eux. Il changea son porte-documents de main, en fit vivement coulisser la fermeture éclair, effectua encore quelques enjambées, s'inclina légèrement en demandant :

— Monsieur et madame Beffort ?

Surpris, Smith leva la tête.

— C'est nous. Que voulez-vous ?

L'homme plongea la main dans le porte-documents et dit, en souriant de manière sympathique :

— J'ai un message à vous remettre de la part de…

Un colt jaillit, se braqua sur Smith, et l'homme hurla :

— … M^me^ Atomos !

Instantanément, une série de détonations fracassa le silence que l'avertissement du tueur venait de provoquer. Mie poussa un cri terrible, se dressa d'un élan, fut jetée au sol par Smith qui bondissait par-dessus la table. L'homme tira une nouvelle fois, se plia en deux quand Smith le frappa férocement à l'estomac, s'écroula finalement sous la charge du *G'man,* tandis que verres et assiettes s'émiettaient sur le carrelage.

Auprès des cuisines, un serveur touché par une balle perdue crispait ses mains sur son ventre et tombait doucement sur les genoux, l'air étonné. Plus loin, tout le monde restait pétrifié. On ne comprenait pas encore, mais le nom de M^me^ Atomos avait frappé chacun de terreur.

— Téléphonez à la police ! aboya Beffort.

Il saignait d'une oreille, et l'épaulette gauche de son veston était arrachée. Il se redressa, ramassa le colt, eut un geste large.

— Asseyez-vous tous, et finissez votre repas. La séance est terminée !

Jambes fauchées, Mie se laissa choir sur la banquette.

Elle se souviendrait de cet anniversaire de mariage…

---oOo---

L'homme sortit de son K.O. dans la pièce jouxtant le bureau de James Edward Evans. Ses papiers disaient qu'il se nommait Louis Radetich, directeur de société, habitant Riverside.

Son porte-documents contenait un contrat de marché, tapé en six exemplaires, et portant sur l'achat de 50 tonnes de tôle par la compagnie Glenmont, dont le siège social se trouvait à Bethesda, au nord-ouest de Washington D.C.

Radetich se secoua, remua la mâchoire. Beffort avait cogné très durement, et l'homme était encore traumatisé. Il regarda autour de lui avec égarement, murmura :

— J'ai sûrement une dent brisée…

Puis, il ajouta immédiatement, à voix haute :

— Qui êtes-vous, et pourquoi suis-je ici ?

Un seul coup de fil avait permis à Smith d'apprendre que Louis Radetich avait débarqué à Washington aux environs de 11 h 55. Il était parti de chez lui à 5 heures du matin, et son avion avait décollé quinze minutes plus tard de l'aéroport de Riverside. Il était à Washington pour affaires. D'après le bureau F.B.I. de Riverside, Louis Radetich était un homme rangé, bon père (six enfants), bon époux, et travailleur infatigable.

— Vous avez eu un accident, monsieur Radetich, fit Evans.

— Un accident ! Où cela ?

— Quel est votre dernier souvenir ? demanda Smith.

L'homme fronça les sourcils.

— Difficile à dire, avoua-t-il avec une très nette confusion.

Soudain, il paraissait complètement déphasé. Smith lui présenta son paquet de cigarettes, lui donna du feu, se servit lui-même et dit, en s'installant en face de lui :

— Monsieur Radetich, votre métier vous oblige évidemment à une parfaite lucidité. Vous devez avoir une bonne mémoire ?

— En règle générale, oui.

— Vous souvenez-vous avoir pris l'avion ?

— Certainement ! J'étais placé en queue, dans la travée de droite, auprès de l'allée centrale…

— Vous aviez un voisin ?

Le visage de Radetich se colora légèrement.

— Heu…, une voisine.

Beffort se tendit.

— Jolie ?

Radetich eut un sourire, fit non de la tête.

— Ce n'est pas ce que vous pensez ! Cette femme devait avoir dépassé la soixantaine et était bavarde comme une pie ! Quand j'ai allumé ma première cigarette, elle m'a dit qu'elle travaillait dans un institut de recherches contre le cancer et m'a brossé un tableau saisissant de ce qu'il adviendrait de moi si je continuais à fumer…

Il s'interrompit, toucha de l'index sa dent branlante et ajouta, non sans humour :

— Je ne sais si cela a de l'importance, mais je puis vous assurer que cette dame n'est pour rien dans mon « accident ». Maintenant, vous pourriez peut-être me dire qui vous êtes ?

Beffort n'y alla pas par quatre chemins :

— J'appartiens au F.B.I., et je déjeunais tranquillement dans un restaurant, en compagnie de ma femme ici présente.

Mie salua. Beffort reprit :

— Vers treize heures, vous vous êtes dirigé vers notre table, avez extrait un colt de votre porte-documents, puis, vous avez tiré sept fois dans ma direction, « de la part de M^me^ Atomos » ! Voilà pourquoi vous vous trouvez ici.

Radetich haussa les épaules.

— Ridicule ! S'il s'agit d'une plaisanterie…

Beffort montra son oreille et son veston.

— La première balle m'a frôlé, la deuxième m'a blessé au lobe, la troisième s'est logée dans le ventre d'un serveur, et la quatrième a arraché l'épaulette de mon veston. Les autres n'ont causé que des dégâts matériels. Naturellement, j'ai été contraint de vous assommer. Il restait deux balles dans votre chargeur…

Muet, Radetich regardait tour à tour Beffort, Mie et Evans.

Ce dernier dit :

— Tout ceci est vrai, monsieur Radetich. Les clients du restaurant peuvent en témoigner. Si cela peut vous soulager, je puis vous dire que le serveur ne mourra pas, et que nous sommes persuadés que vous n'avez pas agi de votre plein gré.

— C'est incroyable, balbutia Radetich, je n'ai jamais tenu une arme de ma vie !

— Heureusement, dit Evans, sans quoi, Smith Beffort ne serait probablement plus de ce monde. Vous avez tiré sur lui à moins d'un mètre de distance !

L'homme passa sa main sur son front. Tout cela le déconcertait au point qu'il éprouvait la sensation de vivre un moment abstrait de son existence. Beffort lui tapota l'épaule.

— Je comprends ce que vous ressentez, monsieur Radetich.

— Merci, mais, à ma place…

— À votre place, coupa Beffort, je tenterais de savoir à quel instant précis s'arrêtent mes souvenirs. Dans l'avion, avez-vous bu ou mangé ?

— Non. J'ai simplement pris un scotch au bar de l'aéroport.

— Quel aéroport ?

— Washington Virginia Airport.

— Avez-vous bu seul ?

Radetich eut un signe négatif.

— Habituellement, je ne bois pas. Je répondais à l'invitation de l'aimable voyageur qui me débarrassa habilement de la chercheuse de cancer.

— Ensuite, qu'avez-vous fait ?

Radetich hésita longuement, écarta les bras en signe d'impuissance.

— Désolé, dit-il avec consternation, je suis incapable de me rappeler mes faits et gestes après avoir bu ce verre.

Beffort et Mie échangèrent un coup d'œil entendu. Pour ne pas être en reste, Evans dit :

— Selon toute évidence, M^{me} Atomos a choisi M. Radetich pour répliquer à l'article publié par la presse. Comme il arrivait précisément de Riverside, lieu où nous recherchons vainement le nouveau laboratoire Atomos, aucun doute ne pouvait subsister quant à l'identité des instigateurs de l'attentat… Reste à découvrir qui a drogué M. Radetich, et comment cette drogue peut aussi complètement annihiler les volontés…

CHAPITRE II

D'après les indications de Radetich, l'on fit un portrait-robot de l'homme avec qui il avait bu au bar de l'aéroport. On obtint la tête d'un individu encore très jeune, n'ayant sans doute pas dépassé la trentaine, aux yeux légèrement bridés, surmontés d'épais sourcils. Le nez était assez plat. La bouche épaisse. Le menton fuyant contrastait étrangement avec la mâchoire carrée et les pommettes saillantes…

— Drôle de type, fit Beffort. Il doit être le produit d'un extraordinaire brassage de races. Le haut du visage est asiatique, le bas négroïde, mais les sourcils et le menton sont ceux d'un Blanc.

À cet instant, Eddy Witturst pénétra dans la salle. Il revenait de l'aéroport où il avait consulté la liste des passagers en provenance de Riverside.

— Il se nomme Robert Costello, dit-il, avec un coup de menton pour le portrait-robot. Mais, il ne faut pas trop se fier à cette identité, car son adresse à Riverside était imaginaire.

— Et la vieille dame ? s'enquit Beffort.

— Rien contre elle. Elle travaille réellement dans un laboratoire de recherches. Par contre, un serveur du bar de l'aéroport s'est souvenu d'un détail qui pourrait avoir une certaine importance : après avoir consommé avec M. Radetich, Costello a rejoint une très jolie jeune femme. C'est d'ailleurs à cause de sa beauté que le serveur a une aussi bonne mémoire. Voici exactement ce qu'il m'a dit à son sujet : « *Elle était salement carrossée. Une de ces pépées que l'on voit sur la couverture des magazines, vous voyez ?* »…

— Il y a des centaines de filles comme elle, dit Evans.

— Sûrement, approuva Witturst. Seulement, elles n'ont certainement pas coutume de se déplacer dans une camionnette bardée d'antennes !

— Intéressant, estima Beffort, mais vous semblez avoir une pensée secrète, Eddy ?

— Oui. La description que le serveur me lit de cette jeune femme me rappelle irrésistiblement celle que me fit Charles Hyde en évoquant Ida Brown.

Beffort laissa échapper un sifflement de surprise.

— Bon sang ! Vous n'allez pas un peu vite, Eddy ?

— M. Radetich drogué, Costello dans l'avion, une camionnette bardée d'antennes et Ida Brown à son volant, énuméra Witturst, je trouve cela très logique comme enchaînement !

— Clairement exprimé, mais mal raisonné, Eddy ! Vous oubliez tout bonnement que les journaux n'avaient pas encore publié le fameux article-choc lorsque l'avion transportant Radetich et Costello décolla de Riverside ! Dans ces conditions, comment M^me^ Atomos aurait-elle pu préparer des représailles, alors que Evans et moi n'avions pas pris la décision de la provoquer ?

Sa déclaration jeta un froid parmi l'assistance.

— Alors, proposa Evans, faut-il en conclure que M^me^ Atomos a décidé l'attentat pendant le vol ? Sachant que Costello se trouvait dans l'avion, elle l'aurait contacté par radio…

— Quelle radio ? demanda Mie. Si c'est celle de l'appareil, nous devons pouvoir le vérifier. D'autant plus aisément que le message a obligatoirement suivi la parution des éditions de onze heures trente !

— Bien pensé ! s'exclama Evans. Comme l'avion a touché le sol à onze heures cinquante-cinq, et que Costello avait déjà attiré la sympathie de Radetich en le débarrassant du bavardage de sa voisine, nous pouvons en déduire que le message a été expédié vers onze heures quarante ou quarante-cinq !

— Vous êtes des petits génies, félicita Smith en décrochant le combiné téléphonique.

Il obtint rapidement le service qu'il désirait au Washington Virginia Airport, se fit connaître, et demanda communication des messages personnels reçus par le Boeing ayant effectué le vol 86 en provenance de Riverside, et pour le laps de temps qui l'intéressait. Il s'était volontairement abstenu de citer Costello, mais ce fut précisément ce nom que son

correspondant lâcha en tant que destinataire d'un radio-télégramme émis depuis le central de Riverside.

— *Okay !* jeta Beffort. Le texte, je vous prie ?

— Prenez, je cite : « *Père gravement malade. Stop. Prendre dispositions immédiates. Stop. Sœur attendra à Washington, avec voiture 4. Stop. Signé : tante May. Stop.* » Bien compris ?

— Bien compris, merci, fit Beffort.

Il raccrocha, pivota vers Witturst.

— Avec mes excuses, Eddy. Maintenant, la présence d'Ida Brown à Washington devient on ne peut plus vraisemblable. La voiture numéro quatre était destinée à téléguider M. Radetich jusqu'au restaurant. J'ignore par quel procédé Costello et Ida Brown vous ont auto-suggestionné, Radetich, mais le résultat fut remarquable !

Le directeur de société hocha la tête.

— C'était plus que de l'autosuggestion, dit-il, non sans anxiété. Pendant près d'une heure, j'ai été transformé en robot ! Dites, Beffort, croyez-vous que ce Costello aurait pu commettre une erreur en conversant avec moi avant que l'avion ne se pose ?

Smith plissa le front.

— Pourquoi pas ? À quoi faites-vous allusion ?

— Il m'a dit que l'avion était un moyen de transport qui lui déplaisait, et qu'il avait l'intention de regagner Riverside par le train de vingt heures trente…

— Aujourd'hui ?

— Oui, ce soir même, dit tranquillement Radetich.

Beffort en resta muet. C'était une information sensationnelle et, d'un cheveu, Radetich avait failli ne pas en parler !

---oOo---

La gare centrale était noire de monde et, bien que les principaux points névralgiques fussent surveillés par une nuée de *G'men,* Beffort n'était pas du tout assuré de pouvoir localiser Costello dans cette marée humaine.

— Il ne viendra pas, prophétisa Mie. Pour rejoindre Riverside par le chemin de fer, trois jours sont nécessaires ! Quand on sert M^me^ Atomos, on n'a pas le droit de perdre son temps.

Beffort tira sur sa cigarette sans cesser d'épier les candidats voyageurs qui défilaient devant lui.

— Cela fait sûrement partie d'un plan de protection soigneusement préparé, dit-il. M^me^ Atomos prévoyait ma mort, mais elle se doutait aussi qu'Evans parviendrait à identifier Costello et le ferait rechercher. Avouez que, sans Radetich, nous n'aurions jamais eu l'idée de venir ici ?

— C'est vrai, mais personne ne me convaincra que Costello n'a pas volontairement confié son projet de voyage à Radetich.

Beffort dévisagea sa femme.

— Dites-moi, Mie, si Radetich m'avait descendu, que serait-il advenu de lui ?

— Je l'aurais certainement tué, dit calmement Mie. Mon automatique était dans mon sac, et je vous garantis que votre assassin n'aurait pas franchi vivant la porte du restaurant.

— Et si vous l'aviez manqué ?

— Une chasse à l'homme aurait été organisée…

— Si bien que Radetich aurait fatalement été abattu, termina Smith. Donc, dans l'avion, Costello se confiait à un cadavre en puissance ! Comme les morts ne parlent pas…

Mie lui coupa la parole en lui crochant le bras.

— Regardez, là, à gauche ! Costello et Ida Brown !

— Incroyable, mais vrai, n'est-ce pas ? D'une pierre, nous allons faire deux coups ! Pour peu qu'ils nous conduisent à la porte du nouveau laboratoire…

Mie lui jeta un regard incrédule.

— Vous ne les arrêtez pas ?

Beffort sourit.

— Je m'en garderai bien ! D'accord avec Evans, j'ai donné des ordres pour que Costello ne soit pas inquiété. Un petit voyage vous plairait-il, Mie ?

— Sans bagages ?

Smith leva le bras. Quelques secondes s'écoulèrent, et Eddy Witturst apparut. Il déposa deux valises aux pieds des Beffort et dit :

— J'espère ne rien avoir oublié. Voici vos billets. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans la voiture six, compartiment quatorze. Bonsoir.

— Un instant. Où est Charles Hyde ?

— Au bout du quai. Il surveillera l'embarquement de nos oiseaux. Quel coup de pot, *hey ?* Rebonsoir…

— Avez-vous *aussi* pensé à prendre ma chemise de nuit ? demanda traîtreusement Mie.

Witturst rougit jusqu'aux oreilles.

— Ne l'embêtez pas, intervint Smith, Eddy ne pouvait pas se tromper. Je lui avais fait une liste. Salut, Eddy.

— Salut, grogna Witturst en tournant les talons.

Smith rafla les valises, entraîna sa femme en direction du quai n° 5 sur lequel Costello et Ida Brown venaient de s'engager. Malgré sa haute stature, Beffort les perdit rapidement de vue, en raison de la densité de la foule, mais cela ne le troubla pas. Il savait que Charles Hyde attendait le couple sur le quai et que Eddy Witturst était sur ses traces.

Les billets achetés un instant auparavant portaient le numéro de la voiture 27 qui, ajoutée en dernière heure à cause de l'affluence, se trouvait en queue de convoi. Elle n'était suivie que par le fourgon à bagages, lanterne rouge du train, et sa position parut excellente aux Beffort. Comme poste de guet et d'éventuelle intervention, on ne pouvait rien désirer de mieux.

Mie et Smith grimpèrent dans la voiture, prirent possession de leur compartiment « grand trajet ». Il était équipé de deux couchettes, d'une table amovible, et un très confortable cabinet de toilette le flanquait. Mie commençait à faire l'inventaire des valises, lorsque Charles Hyde se présenta dans l'encadrement de la porte encore ouverte.

— Costello et Ida Brown sont dans la voiture douze, compartiment trois, annonça-t-il d'entrée. Ils n'ont adressé la parole à personne et paraissent parfaitement décontractés.

— Gardez l'œil sur eux, recommanda Beffort. Après tout, ils pourraient descendre avant le terminus…

Hyde plissa les lèvres, tira un dépliant de sa poche et dit, après l'avoir consulté :

— Cela m'étonnerait. Ce train est un rapide. Entre Washington et Riverside, via San Francisco, il n'y a que sept arrêts. Le premier arrêt ne se produira pas avant six heures du matin. Jusque-là, nous sommes donc tranquilles.

— Qui veille sur eux, en ce moment ?

— Witturst est en position dans le couloir de leur voiture, et les gars du Central surveillent la contre-voie. Je suis surtout venu vous dire de ne pas

vous rendre au wagon-restaurant sans nous prévenir. Si vous tombiez sur nos oiseaux…

— N'ayez pas d'inquiétude, coupa Beffort, nous ne tenons pas à leur donner l'alerte.

Il regarda sa montre.

— Départ dans deux minutes, dit-il. Allez voir ce qui se passe là-bas, Charly, je ne serai tranquille que quand ce train roulera à sa vitesse de croisière.

---oOo---

Costello et Ida Brown se rendirent au wagon-restaurant au premier service. Les Beffort y allèrent plus tard et dînèrent avec Witturst qui fit son rapport.

— Tout est *okay !* S'il s'agissait d'un couple en voyage de noces, ça ne serait pas différent… Ils se sont enfermés dans leur compartiment et ont immédiatement coupé la lumière. Il y a du relâchement dans l'organisation Atomos, *hey ?*

Le train filait à toute allure dans la nuit froide. Les aiguilles de la pendule électrique marquaient 22 h 30, et le wagon-restaurant commençait à se vider. Dans le wagon-spectacle, une cinquantaine de voyageurs regardaient la télé mais, ailleurs, les couloirs étaient déserts. Apparemment, la nuit serait sans histoire.

Smith dévisagea Witturst.

— Méfiez-vous, Eddy, ce calme est peut-être celui qui précède la tempête. Ceux qui travaillent pour M^me^ Atomos sont généralement rusés et, de toute façon, suivent toujours une ligne de conduite préétablie. Depuis que ce train a quitté la gare de Washington, je me demande si Costello et Ida Brown n'ont pas été envoyés pour nous attirer dans un piège ?

Witturst releva le front.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Une trop grande facilité, Eddy. Radetich a indiqué avec précision l'heure et l'endroit où nous trouverions Costello, et ce dernier est arrivé dans les délais, traînant dans son sillage un appât supplémentaire nommé Ida Brown. L'un et l'autre sans méfiance, sans un regard en arrière, comme sachant par avance qu'ils ne sauraient être en danger…

— À Washington, intervint Mie, j'ai dit que tout ceci me semblait bizarre. Vous m'avez répondu que Radetich était un cadavre en puissance,

et que Costello s'était confié à lui sans crainte, puisque les morts ne parlent pas. Pourquoi avez-vous changé d'idée, Smith ?

— Je le répète : une trop grande facilité. Car, logiquement, si Costello et Ida Brown ont été capables de téléguider Radetich jusqu'à notre restaurant de Rhode Island Avenue, il serait ridicule de croire qu'ils n'ont pas assisté à l'attentat manqué.

— Dans ce cas, décréta Mie, ils vous ont vu sortir sur vos deux jambes, alors que Radetich, inconscient, gisait sur une civière. Conclusion : l'attentat avait échoué et Radetich était mort !

Witturst ne put s'empêcher de rire.

— Au train où vous y allez, dit-il, nous pouvons discuter pendant tout le voyage ! Personnellement, j'aime mieux m'en tenir aux faits ; Costello et la fille ne peuvent quitter le convoi avant six heures du matin. Ils sont bloqués dans un compartiment et ne peuvent vous nuire en aucun cas. Voilà ce qu'il fallait dire ! Excusez-moi, je dois prendre mon tour de garde.

Il se leva, fit un clin d'œil, et se dirigea vers la sortie.

— Une manière comme une autre de nous rappeler que nous sommes condamnés à mort par M^me^ Atomos, soupira Mie. Vous ne croyez pas que nous donnons beaucoup de souci au F.B.I. ?

— Tous les Américains ont été condamnés à mort par M^me^ Atomos, rectifia sombrement Beffort, et chacun peut avoir du souci pour les autres.

Mie se redressa légèrement.

— Vous oubliez que nous avons la priorité, dit-elle avec une certaine satisfaction. Nous vivants, les actions de notre ennemie resteront limitées et ne tendront qu'à nous attirer dans un piège.

— Je ne vous le fais pas dire ! souligna Smith. Nous captons entièrement l'attention de M^me^ Atomos. Si elle nous tue, elle se retournera contre les États-Unis. Donc, nous devons demeurer en bonne santé. Commençons par une bonne nuit de sommeil.

Ils sortirent de table, du wagon-restaurant, parcoururent la moitié du convoi et pénétrèrent dans leur compartiment. La porte se referma, et un homme apparut à l'autre extrémité du couloir, s'approcha et se colla à la cloison. Pour un observateur non prévenu, il n'était qu'un voyageur comme un autre, s'apprêtant à fumer une dernière cigarette avant de regagner son compartiment. L'homme alluma effectivement une blonde à bout filtrant, regarda le paysage fugitif et sombre qui défilait de l'autre côté de l'épaisse vitre.

En fait, il n'y avait rien à voir, et l'homme tendait l'oreille afin de savoir si les Beffort n'avaient pas l'intention de ressortir.

Un long moment coula, puis l'homme écrasa son mégot sous sa chaussure et s'éloigna vivement.

Il s'arrêta dans la voiture 25, frappa sur un mode convenu à la porte du compartiment 6. On lui ouvrit immédiatement et il se glissa dans l'entrebâillement avec l'agilité d'un reptile.

— Ça y est, dit-il, ils se sont couchés.

Son interlocuteur, un homme de race noire, jeune et athlétique, se contenta de hocher la tête en s'emparant d'une carte du réseau ferré de la région de Charleston. Il posa son index sur un point déterminé souligné d'un trait rouge et dit :

— Ici, le fourgon postal ?

— C'est un fourgon à bagages, rectifia l'autre, mais cela revient au même. Le principal est de respecter ce point, sans cela toute la combinaison tombe à l'eau. Tu as mon uniforme de chef de train ?

Le Noir ouvrit une valise, montra un uniforme et une casquette.

— Tout est prêt, dit-il. Que va devenir le fourgon ?

— Il sera aiguillé sur une voie inutilisée, et percutera un butoir à pleine vitesse. Après le choc, il est peu probable que l'un des employés soit en mesure de raconter ce qui se sera passé. À condition que tu décroches la voiture exactement à cet endroit…

— Dans combien de temps l'atteindrons-nous ?

— Vers une heure du matin. Ne roupille pas, hein ? Si tu rates ton coup, je ne pourrai rien faire !

Le Noir eut un sourire.

— Ne t'en fais pas, Downing ; mon boulot, c'est du billard, comparé au tien ! Comment vas-tu t'arranger pour faire évacuer la voiture vingt-huit sans réveiller les Beffort ?

Downing sourit à son tour.

— T'occupe pas, p'tit gars, et ne prononce jamais mon nom ni celui des Beffort sans regarder d'abord sous ta couchette ! Ce satané train est bourré de *G'men !* J'espère que Costello fera le nécessaire pour les attirer vers les wagons de tête pendant l'opération…

Il essuya la sueur qui perlait à son front, ajouta :

— Bon sang ! tout ne tient qu'à un poil ! Il faut s'appeler M^me^ Atomos, pour avoir le culot de faire un truc pareil, non ?

CHAPITRE III

À une heure du matin, Eddy Witturst vit s'ouvrir la porte du compartiment 3, et Costello apparut dans le couloir. Le *G'man* se rejeta en arrière, recula lentement dans le soufflet à mesure que Costello venait dans sa direction, c'est-à-dire vers la tête du convoi.

L'homme avait parcouru la moitié de la distance le séparant de Witturst, et ce dernier se préparait à se dissimuler dans les toilettes, lorsque Ida Brown se matérialisa à son tour dans le couloir. Elle referma la porte, tourna les talons et s'éloigna sans une hésitation vers le wagon-restaurant, où le bar restait ouvert toute la nuit, mais dans la direction opposée à celle que venait de prendre Costello !

Pour Witturst, le problème fut instantanément insoluble, en ce sens qu'il ne pouvait à la fois suivre l'homme et la jeune femme. Or, la situation exigeait précisément qu'ils fussent étroitement surveillés car, d'une façon inattendue et par conséquent éminemment suspecte, ils étaient tous deux habillés de pied en cap ! À une heure aussi tardive, ce n'était pas banal.

Witturst paniquait franchement, quand Costello sembla se rendre compte qu'il marchait dans le mauvais sens. Il fit demi-tour, accéléra l'allure et rejoignit Ida Brown qui disparaissait déjà dans la voiture numéro 13.

Witturst respira. Le wagon-restaurant se trouvant en seizième position, le couple était d'ores et déjà coincé entre la voiture où dormait Charles Hyde et celle qu'occupaient les Beffort. En cas d'urgence, cela pouvait être déterminant.

Witturst fila le long du couloir, passa dans la voiture 13, sortit du dégagement à l'instant précis où Costello et Ida Brown pénétraient dans la voiture 14.

À travers la vitre, Witturst n'apercevait aucune lumière, distinguait simplement la ligne ondulante et lointaine des collines se découpant sur le fond plus clair de l'horizon nocturne. Cela signifiait que le train roulait en pleine nature, quelque part à l'est de Charles-ton qu'il ne traverserait pas avant deux heures du matin si l'horaire était respecté. Donc, pour le moment, l'équipe Brown-Costello n'avait pas la moindre chance de filer à l'anglaise après avoir provoqué l'arrêt du convoi en tirant le signal d'alarme.

Mais, et c'était cette probabilité qui inquiétait Witturst, leur comportement indiquait qu'ils se préparaient à quitter le train d'un instant à l'autre. On ne s'habille pas en pleine nuit pour aller prendre un verre, alors qu'un coup de vibreur suffit à faire accourir le steward de service. Puis, pourquoi Costello avait-il précédé Ida Brown ?

Witturst, très intrigué, suivit le couple jusqu'au soufflet du wagon-restaurant, stoppa derrière la porte vitrée. De ce poste d'observation, il vit Costello entraîner sa compagne vers le bar. Ils s'installèrent sur les tabourets, commandèrent des cafés, et Costello sortit ses cigarettes.

À 1 h 35, ils étaient toujours à la même place. Derrière la porte vitrée, Witturst se sentait de plus en plus intrigué. Il aimait les situations claires. Celle-ci débordait d'incertitude. Cinq nouvelles minutes s'écoulèrent dans le calme le plus parfait. Costello et Ida Brown fumaient en bavardant calmement. De l'autre côté du comptoir, le barman rêvait en essuyant interminablement le même verre. Las, Witturst changea de pied, s'adossa à la cloison. Il sortait une cigarette de sa poche et se préparait à l'allumer, quand un groupe de voyageurs en pyjama apparut à l'autre extrémité du wagon-restaurant.

Ils avaient encore les yeux gonflés de sommeil, les cheveux en broussaille, mais Witturst remarqua que les femmes portaient leurs bijoux, et que les hommes étaient chargés de bagages à main.

— Où est le contrôleur ? demanda l'un des voyageurs.

Costello et Ida Brown se retournèrent. Le barman s'avança vers le groupe, l'œil rond de stupeur. Dans toute sa carrière, c'était visiblement la première fois qu'il assistait à un pareil spectacle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à son tour.

Sa question rendit le groupe silencieux. Finalement, celui qui avait réclamé le contrôleur dit avec incrédulité :

— Ne me dites pas que vous ignorez qu'un fou furieux menace de faire sauter la voiture vingt-huit, mon vieux ! Il est enfermé dans le compartiment huit avec un paquet de dynamite, et le chef de train nous a évacués en vitesse ! Le contrôleur chargé de nous attribuer d'autres compartiments devait nous attendre ici. Où est-il ?

Witturst avait sursauté. Le compartiment du « fou furieux » était occupé par Smith et Mie !

— Ne pas affoler les autres voyageurs est une chose, proclama l'homme en pyjama, mais passer la nuit dans un couloir en est une autre ! Si nous ne sommes pas immédiatement…

Witturst n'entendit pas le reste de la phrase. Il fonçait à toute allure vers la queue du convoi, sans plus s'intéresser à l'équipe Brown-Costello ! Les couloirs déserts démontraient que « l'évacuation » des voyageurs de la voiture 28 avait été un chef-d'œuvre de discrétion. Apparemment, et mis à part le groupe en pyjama ainsi que le chef de train, personne ne semblait être au courant du drame qui se jouait.

Witturst traversa la voiture 26, se rua dans la 27 qu'il parcourut au sprint, et freina pile devant la porte de communication sans en croire ses yeux.

À travers la vitre, il ne voyait que la longue perspective brillante des rails que la nuit engloutissait. Incroyablement, la voiture 28 et le fourgon à bagages n'étaient plus accrochés au convoi !

Sans réfléchir, Witturst tira le signal d'alarme.

---oOo---

Le train était arrêté depuis dix minutes. Witturst se livrait à une rapide enquête, en compagnie du vrai chef de convoi. Très vite, il apprit que le faux chef était accompagné d'un jeune homme de couleur se disant policier, et que tous deux avaient fait le nécessaire pour que la voiture 28 soit évacuée silencieusement.

— Quand votre voisin est un dément armé d'une charge de dynamite, assura l'un des voyageurs de la 28, vous fichez le camp sur la pointe des pieds !

Witturst comprenait parfaitement. On avait préparé l'affaire de main de maître. Tandis que le faux chef de train se débarrassait des voyageurs, son complice décrochait la voiture 28, et du même coup le fourgon à bagages, puis, profitant de l'arrêt du train provoqué par Witturst, toute l'équipe Atomos s'était évanouie dans la nature…

Par radio-téléphone, la station de Charleston donna l'ordre de dégager la voie, afin qu'une locomotive puisse partir à la recherche des deux wagons fatalement immobilisés entre le kilomètre 56 et l'emplacement de l'ancienne gare de triage.

Tandis que le convoi se dirigeait à petite allure vers Charleston, Witturst eut confirmation de ses craintes : Costello et Ida Brown demeuraient introuvables. Mais il éprouva une surprise en constatant que Charles Hyde avait également disparu ! Après que les Beffort eurent été proprement mis hors de combat, la brusque élimination de Hyde porta un coup terrible au moral de Witturst.

Ainsi, malgré les précautions prises par le F.B.I., M^me^ Atomos triomphait une nouvelle fois ! Selon toute évidence, Hyde avait été enlevé afin de servir éventuellement de monnaie d'échange. Mais pour quelle raison avait-on décroché la voiture des Beffort ? Une tentative de diversion, destinée à permettre le « dégagement » en douceur du commando Atomos, constituait une réponse valable, puisque c'était finalement le résultat obtenu. Néanmoins Witturst doutait que M^me^ Atomos se soit contentée d'un gain aussi maigre.

À Charleston, Witturst téléphona à Washington, obtint James Edward Evans auquel il narra brièvement ce qui n'était encore qu'un incident.

— Espérons que cela ne deviendra pas un drame, souhaita Evans, qui ne pouvait cacher son anxiété. Naturellement, vous allez récupérer Smith et Mie ?

— Dès que j'aurai raccroché, je prendrai place à bord de la locomotive, le rassura Witturst. Parallèlement, ne croyez-vous pas qu'il serait grand temps de lâcher Owen Bernitz et sa force « Dragon Vert » ? Costello et Ida Brown peuvent encore être interceptés.

— S'ils détiennent Charles Hyde prisonnier, il nous faudra négocier.

— Cela vaut mieux que de retrouver le cadavre de Hyde au bord de la route, fit sèchement Witturst.

Evans admettait sa mauvaise humeur teintée d'angoisse et estima inutile d'engager une discussion stratégique en un tel moment. Avant tout, il fallait retrouver les Beffort. Il dit qu'il prévenait sur-le-champ la force « Dragon Vert », et que les *G'men* de Charleston, et par extension ceux de la Virginie occidentale, seraient lancés dans le plus bref délai aux trousses du couple Brown-Costello.

Witturst coupa la communication, regagna le quai et grimpa dans la locomotive électrique qui n'attendait plus que lui pour démarrer. En plus du mécanicien, et en raison de l'importance de l'événement, un inspecteur appartenant à l'administration du réseau ferré avait pris place dans la cabine.

— Si nous ne dégageons pas très rapidement la ligne, dit-il à Witturst, le trafic peut être perturbé pendant des heures.

Le *G'man* opina sans commenter. Il savait que le train suivant avait été stoppé bien au-delà de l'ancien centre de triage, que la voiture 28 et le fourgon à bagages ne risquaient donc pas d'être heurtés par un convoi roulant à grande vitesse, mais cela ne suffisait pas à calmer ses appréhensions.

Tous phares allumés, la motrice roula pendant une heure en direction de l'est, puis le mécanicien réduisit l'allure en abordant les aiguillages du centre de triage désaffecté. À partir de cet instant, la voiture 28 et le fourgon à bagages pouvaient d'une seconde à l'autre se découper dans la lueur jaune des phares.

Lentement, la machine parcourut les mille mètres délimitant le centre, continua sur la voie montante, aborda une large courbe encaissée. L'inspecteur et Witturst échangèrent un coup d'œil. Désormais, et compte tenu de l'heure à laquelle les voyageurs avaient été évacués de la 28, il était matériellement impossible que cette dernière voiture et le fourgon puissent stationner sur cette portion de voie.

— Revenons en arrière, fit Witturst, la solution de ce problème se trouve forcément au centre de triage.

— Vous pensez que les deux wagons ont été aiguillés sur une voie secondaire ?

— Ils n'ont pas pu disparaître, n'est-ce pas ?

L'inspecteur haussa les épaules. Pas un seul instant, il n'avait songé à cette éventualité. Sur son ordre, la motrice fit machine arrière, stoppa devant la grue d'alimentation datant de l'époque des locomotives à vapeur. Plus loin, auprès d'un quai de déchargement, se dressaient un atelier délabré et la silhouette cylindrique d'un réservoir d'eau. À gauche, il y avait un vieux poste d'aiguillage à un étage dont les vitres étaient en partie brisées, mais ; aucun wagon ne se dessinait sur toute l'étendue du centre.

Il était maintenant 4 h 30. L'aube gagnait sur la nuit et, si la visibilité n'était pas encore très bonne, elle suffisait largement aux trois hommes pour

distinguer la totalité du réseau d'aiguillage, les caténaires surplombant la voie centrale et la ligne ininterrompue des poteaux télégraphiques dressant leur forme squelettique le long du ballast.

Witturst dévisagea l'inspecteur, et dit :

— Vous avez peut-être une idée au sujet de ces deux wagons ?

L'autre secoua négativement la tête. Witturst proposa :

— Et la fameuse voie secondaire dont vous parliez tout à l'heure ?

— Simple supposition. En fait, il n'existe pas de voie secondaire dans ce secteur. Ici, vous avez tout sous les yeux, depuis le portique de signaux jusqu'à la plaque tournante.

Witturst examina une dernière fois la perspective déserte du vieux centre de triage, et dit :

— Si les deux voitures ne sont pas dans ce quadrilatère, ni sur la voie reliant le centre à Charleston, cela signifie qu'elles se trouvent quelque part vers l'est, et que leur décrochage ne s'est pas produit où nous le pensions. Somme toute, l'heure indiquée par les voyageurs n'avait de sens qu'en fonction de la vitesse du train.

Son raisonnement restitua à l'inspecteur sa sérénité. Ce que disait Witturst était concret. Il parlait de vitesse, d'horaire ; ça, c'était du solide.

La motrice s'ébranla une nouvelle fois en direction de l'est, s'engagea dans la large courbe encaissée, continua à vive allure, car la visibilité permettait maintenant d'apercevoir un éventuel obstacle. Puis, la courbe prit fin, et les trois hommes découvrirent une interminable ligne droite.

— Rien, murmura Witturst avec déception. Cette fois, le mystère s'épaissit.

Troublé, l'inspecteur fouilla dans le coffre du tableau de contrôle, en retira une carte représentant le réseau ferré. La toile d'araignée du centre de triage y était fidèlement reproduite. À l'ouest, la ligne s'étirait jusqu'à Charleston. À l'est, elle filait droit sur Staunton, remontait ensuite vers Waynesboro…

— Nous sommes ici, fit l'inspecteur. Voyez : il existe une voie secondaire plus à l'est. Évidemment, elle n'est plus utilisée depuis longtemps, et je doute qu'elle soit encore praticable.

Le mécanicien se pencha sur la carte.

— Je la connais ; ce n'est pas une secondaire, mais une voie de garage, rectifia-t-il. Quand la ligne était unique, les trains de marchandises y stationnaient pour laisser passer les rapides. Très en pente, cette voie avait

d'ailleurs mauvaise réputation. Un convoi lourdement chargé avait toujours du mal à en sortir. Si mes souvenirs sont bons, elle commence à cinq minutes du prochain sémaphore.

Il ne se trompait pas. La vieille voie s'amorçait effectivement après le sémaphore, c'est-à-dire à environ quinze minutes du centre de triage, et s'enfonçait à travers bois.

Witturst et l'inspecteur descendirent. Ce dernier manœuvra l'antique aiguillage à main, s'étonna de le trouver souple et en parfait état. Witturst se baissa.

— Il a été récemment dérouillé et graissé, dit-il.

L'inspecteur montra des traces fraîches sur les rails.

— Je crois que nous touchons au but. Une ou plusieurs voitures l'ont *récemment* emprunté.

Il soulignait volontairement la répétition. Son ton fit dresser l'oreille au *G'man.* Blême, l'inspecteur précisa :

— Une voie de garage s'achève toujours sur un puissant butoir d'acier adossé à un épais remblai… Vous comprenez ?

Witturst se redressa lentement.

— Allons-y, dit-il, en marchant vers la motrice.

— Cette vieille voie n'est pas électrifiée, rappela l'inspecteur, il faut y aller à pied.

Witturst opina, fit signe au mécanicien de descendre, et les trois hommes se dirigèrent sur le bois. Il était 5 heures, et le soleil montait doucement à l'horizon. Cependant, il n'éclairait pas les rails qu'une épaisse végétation surplombait. Par endroits, il y avait des branches brisées, arrachées. En dévalant la pente, Witturst pensait que la voiture 28 et le fourgon à bagages avaient dû foncer à ce même endroit à plus de cent kilomètres à l'heure.

Les trois hommes parcoururent environ trois cents mètres sous les branches basses, ils entendirent des gémissements bien avant de voir les débris du fourgon à bagages. Il avait littéralement éclaté en percutant le butoir. Ses tôles pliées étaient éclaboussées de sang, et le terrain environnant était jonché de malles et de caisses éventrées.

Sur les cinq convoyeurs, quatre avaient cessé de vivre. Éjecté à l'instant du choc, le cinquième râlait dans l'herbe. Il était là depuis plus de quatre heures, avait perdu énormément de sang, mais, contre toute attente, il se rendit très bien compte que des sauveteurs étaient enfin arrivés jusqu'à lui.

— Pouvez-vous parler ? demanda Witturst.

Le mécanicien venait de repartir vers la motrice. Par radiotéléphone, il réclamerait d'urgence l'intervention d'un hélicoptère. Jusqu'à l'arrivée de l'appareil. Witturst et l'inspecteur ne pouvaient rien pour le blessé, sinon ne pas le bouger afin de ne pas aggraver de probables lésions.

— Que s'est-il passé ? insista Witturst.

Le blessé grimaça, cessa de gémir et murmura :

— Avons été décrochés… Ces salauds avaient même saboté le frein de secours ! De toute façon, on allait trop vite…

Il fixa Witturst avec intensité et ajouta :

— Dites, vous allez me transporter à l'hôpital, hein ?

— Ne vous agitez pas. Un hélicoptère est en route.

— Je dois avoir un tas de fractures.

Witturst sourit.

— Ne vous inquiétez pas, mon vieux, dit-il d'une voix apaisante ; depuis qu'on remplace le cœur des gens, les fractures sont de la rigolade. Quand avez-vous compris que votre wagon était en roue libre ?

— À l'aiguillage…, on a failli dérailler, tellement le bahut l'a abordé à grande vitesse… Après, on s'est cramponnés au frein de secours, puis ç'a été l'explosion… Les copains sont morts, pas vrai ?

Witturst opina silencieusement. Le blessé ferma les yeux d'épuisement, crispa sa main sur son bras déchiré par un fragment de tôle. C'était son jour le plus long.

Witturst se releva, entraîna l'inspecteur à l'écart.

— Il vivra certainement, chuchota-t-il, mais ce n'est pas lui qui nous dira ce qu'est devenue la voiture vingt-huit.

L'autre plissa le front.

— Nous ne savons pas où elle se trouve actuellement, mais, comme le fourgon a forcément été décroché avant elle, il est évident qu'elle ne peut être qu'entre ce point et l'ancien centre de triage.

Witturst eut un rictus.

— Nous avons examiné le terrain mètre par mètre !

— Que voulez-vous que je vous dise ? Cette voiture n'a pas pu s'envoler !

Witturst ne répliqua pas. Quand il s'agissait de M^me^ Atomos, n'importe quoi pouvait s'envoler…

CHAPITRE IV

Smith s'éveilla brusquement, sentit instantanément que le train était immobile. Il ouvrit les yeux, vit que la veilleuse ne fonctionnait plus. En réalité, il faisait aussi noir que dans un four, et la chaleur était intolérable.

Il se leva, fit remonter le store, mais son œil dilaté ne parvint pas à percer les ténèbres.

— Que faites-vous, Smith ?

En le sentant bouger, Mie s'était éveillée à son tour. Beffort consulta le cadran lumineux de sa montre.

— Curieux, dit-il. Il est six heures du matin, et le jour n'est pas encore levé.

— Nous sommes arrêtés dans un tunnel, décréta Mie avec une belle logique.

Beffort se déplaça, trouva une boîte d'allumettes, en gratta une et l'approcha de la vitre, la flamme dansa, se fixa, et révéla une paroi de béton. Elle aurait pu être celle d'un tunnel, si elle n'avait été située à dix centimètres de la vitre.

Frappé par cette anomalie, Beffort ouvrit sa valise et en tira une torche à pile. Il dégagea le loquet de la porte, fit glisser le battant, braqua le rayon de la torche sur la vitre du couloir, vit que, là aussi, le mur de béton touchait presque la paroi extérieure du wagon.

Il s'engagea dans le couloir. Toutes les portes des compartiments bâillaient largement, dévoilant les couchettes en désordre, les porte-bagages nus. Le dos raide, Beffort visita tous les compartiments, arriva au bout de la voiture, côté fourgon, et se trouva face à une autre paroi de béton.

La sueur au front, il refit rapidement le chemin en sens inverse, passa sans un mot devant Mie que son expression rendait muette, trouva une quatrième paroi bétonnée là où la voiture 27 était primitivement accrochée.

— Grave, Smith ? demanda Mie qui l'avait suivi.

— Notre voiture est littéralement encastrée dans une sorte de coffre bétonné, répondit-il doucement. Apparemment, nous sommes dans l'incapacité de sortir de cet endroit…

— Le toit ?

Il secoua négativement la tête.

— Il n'y a pas d'air, Mie. Cela veut dire que le wagon est enfermé dans un cercueil en forme de parallélépipède rectangle, certainement situé en sous-sol.

— Les autres voyageurs ?

— Nous sommes seuls, Mie.

Un long silence s'installa. Un silence fantastique sentant déjà la mort. Ambiance de sous-marin en panne au fond de l'océan…

— Comment ont-ils fait pour amener notre wagon dans ce coffre ? demanda enfin Mie.

Sa question était importante. Beffort réfléchit pendant un instant avant de dire :

— À mon avis, il n'existe que deux moyens. *Primo :* le wagon a été introduit horizontalement dans une cache creusée au flanc d'une colline, ou d'une carrière, et possédant un système mobile de fermeture. *Secundo :* il a été descendu dans une fosse.

— Dans le premier cas, raisonna Mie, la paroi faisant office de porte mobile doit naturellement être moins solide que les autres. Dans le second cas, il faut admettre que nous sommes au fond d'une espèce de cage d'ascenseur possédant une ouverture quelconque à un étage supérieur. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas être loin du réseau ferré !

— Exact. Le wagon a été conduit ici sur les rails. Sans cela, nous nous serions réveillés.

— Conclusion ?

Smith haussa les épaules.

— Nous n'avons pas d'outils pour défoncer le toit ou la paroi présumée faible. Nous ignorons où nous sommes, et n'avons aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. Donc, il ne nous reste que l'espoir d'une intervention amie.

Mie respira profondément et demanda :

— Selon vous, Smith, dans combien de temps périrons-nous par asphyxie ?

Beffort balaya la voiture du rayon de sa torche.

— Une dizaine d'heures, estima-t-il, peut-être plus. Mais nous pouvons économiser de l'oxygène en nous agitant le moins possible. Venez, Mie, essayons de dormir, puisque nous ne pouvons faire mieux.

Ils regagnèrent leur compartiment, s'allongèrent, et Beffort éteignit sa torche. Ni l'un ni l'autre n'en parla, mais ils pensaient tous deux à Sam Forbes et Old Lucky, morts dans des conditions presque identiques.

---oOo---

Tandis que les hommes du F.B.I., aidés en cela par les effectifs de la police locale et un premier contingent de la force « Dragon Vert », tentaient de retrouver la piste d'Ida Brown, de Robert Costello, du faux chef de train et du non moins faux policier noir, Eddy Witturst établissait un quadrillage entre le kilomètre 56 et la voie de garage.

Car, et c'était tout de même une certitude encourageante, il était impossible que la voiture 28 ait été décrochée hors de ces deux points. Cela avait été mathématiquement établi après examen de toutes les probabilités qui, heureusement, étaient assez limitées. Un train est tenu de respecter un horaire. Ce fait éliminait les suppositions.

Déjà, Witturst savait que le fourgon à bagages avait été séparé du convoi vers une heure du matin. Presque simultanément, les voyageurs de la voiture 28, prévenus de la présence du « fou à la bombe », évacuaient l'endroit en moins de dix minutes et se dirigeaient sur le wagon-restaurant où ils n'arrivaient qu'à 1 h 35, en raison de leurs charges et de la longueur du trajet à parcourir.

— Dans tous les cas, conclut Witturst, la voiture vingt-huit n'a pu être décrochée qu'entre une heure dix, c'est-à-dire avant l'ancien centre de triage, et une heure trente-cinq…

— Non, coupa l'inspecteur, cette dernière heure n'est pas valable.

Witturst le dévisagea, et proposa :

— Parce qu'il n'existe pas de voie secondaire au-delà du centre de triage ?

— Justement. Je crois dur comme fer que la vingt-huit est toujours sur le réseau ! Vous savez, il est quasiment démentiel d'imaginer qu'un wagon

pesant près de quarante tonnes puisse quitter les rails sans laisser de traces !

— Même en disposant d'un matériel important ?

— Comment aura-t-on amené ce matériel à proximité de la ligne ? Entre le kilomètre cinquante-six et la voie de garage où le fourgon à bagages s'est disloqué, il n'y a pas de route carrossable.

Witturst se mordit les lèvres. Il se tenait debout sur le quai du centre de triage, et son regard portait à l'infini. À part la voie principale et le réseau d'aiguillages, il n'y avait effectivement pas de chemin assez large pouvant autoriser le transport d'un wagon aussi lourd.

— Voyez-vous un camion-grue et une plate-forme à trente roues jumelées s'approcher de la ligne par ce chemin ? demanda l'inspecteur.

Witturst fit non de la tête. En réalité, et à moins que la voiture 28 n'ait été enlevée par un hélicoptère géant, il ne croyait même pas à un éventuel souterrain. Partout, le ballast était intact, les traverses solides, et les rails entiers.

---oOo---

Contrairement à ce que pensaient Witturst et Evans, Charles Hyde était libre de ses mouvements et en parfaite santé.

Il dormait profondément à l'instant où le train avait stoppé. L'arrêt assez brusque avait immédiatement tiré le *G'man* de son sommeil. Sa première réaction, très naturelle en un tel cas, s'était concrétisée par l'ouverture de la vitre et un coup d'œil au-dehors.

Hyde avait vu des lumières s'agiter le long du train, entendu des appels, puis le rayon mobile d'une lanterne s'était fugitivement posé sur le visage d'Ida Brown. La jeune femme se ruait en direction de la forêt sombre, et trois silhouettes imprécises la précédaient.

Hyde avait sauté dans ses chaussures, raflé ses vêtements, son pistolet paralysant, puis il s'était lancé à la poursuite du groupe. Grâce au bruit de branches brisées, il avait facilement retrouvé la piste des fuyards, s'était lentement rapproché en se fiant à la lueur d'une lampe portative que l'un des membres du quatuor utilisait. Plus loin, tandis que Costello consultait une carte, Hyde s'était habillé, jetant son pyjama aux orties, s'étonnant que le couple soit maintenant en compagnie d'un homme de couleur et d'un chef de train en uniforme réglementaire. Au comportement de Costello, hésitant, longuement sur la carte, Hyde avait compris que l'arrêt du train ne s'était pas produit en un point prévu par les gens de M^me^ Atomos.

C'était si vrai, que le groupe errait encore dans la forêt à l'aube naissante. Une aube compliquant singulièrement la tâche de Charles Hyde, désormais très sûr de sa mission : seul en course, il devait suivre coûte que coûte Costello et Ida Brown car, dans son esprit, l'homme de couleur et le chef de train n'étaient que des comparses ignorant certainement l'emplacement du nouveau laboratoire Atomos et, peut-être, jusqu'à son existence.

À 5 heures du matin, le ruban asphalté d'une route apparut à travers les branches. Hyde observa les environs, aperçut un panneau de signalisation, y lut que cette route était la Fédérale n° 60, et que la ville de Charleston ne se trouvait qu'à 32 kilomètres plus à l'ouest.

Hyde se planqua dans les buissons, vit que Costello et ses complices se dissimulaient dans la végétation bordant la Fédérale. Personne ne bougea pendant quinze minutes, puis, Ida Brown marcha vers le panneau de signalisation à côté duquel elle prit position, la tête dirigée dans la direction opposée à Charleston.

Dans les minutes qui suivirent, une douzaine de voitures passèrent sans que la jeune femme fît le moindre geste pour tenter de les arrêter. Hyde en déduisit qu'elle attendait un véhicule, que ce panneau de signalisation était sans doute un lieu de rendez-vous, et qu'il était grand temps d'anticiper sur les événements.

Non motorisé, il risquait en effet d'être laissé sur place par l'équipe de M^me^ Atomos, perdant ainsi toute chance de remonter la piste qui, il l'espérait, lui permettrait de découvrir le nouveau laboratoire ou, au pis aller, l'un des nombreux refuges de la démoniaque Japonaise.

Silencieusement, Hyde s'éloigna de l'endroit où Ida Brown patientait. Il longea la Fédérale sur environ trois cents mètres et repéra une borne téléphonique permettant d'appeler le plus proche poste de secours en cas d'accident corporel ou mécanique. Généralement, sur les Fédérales, ces postes sont placés sous le contrôle de la police routière qui en assure la permanence sous le double signe de la croix rouge et de la clé à molette.

Hyde franchit le fossé, décrocha le combiné en poussant le bouton amorçant le signal sonore, fut très rapidement en communication avec un invisible correspondant.

— La police routière vous écoute. Veuillez d'abord annoncer le numéro inscrit sur la borne.

— Vingt-huit, fit Hyde. Maintenant, écoutez-moi : je suis un agent du *Federal Bureau of Investigation,* et il me faut une voiture le plus vite

possible.

— *Okay !* Moi, je suis le président des États-Unis ! Allez vous faire cuire un œuf, mon vieux ! Et grouillez-vous de filer avant que la prochaine patrouille ne vous agrafe !

Hyde grinça des dents.

— Mon nom est Charles Hyde, dit-il avec une douceur menaçante. Je ne connais pas le vôtre mais, compte tenu des heures de service que vous assurez, je peux vous garantir que vous arpenterez bientôt le bitume de New York si vous continuez à faire le mariole. Envoyez-moi tout de suite une voiture sans marque distinctive. Je suis sur la piste de Costello et Ida Brown, qui travaillent pour M^me^ Atomos. Vous pigez ?

— J'ai pigé, *sir,* souffla l'autre d'un ton inquiet. Excusez-moi, mais on nous appelle souvent pour…

— Fermez-la ! ragea Hyde, et envoyez cette bagnole ! Chaque minute compte !

— *Okay, sir !* Borne vingt-huit : vous aurez votre voiture dans dix à douze minutes.

Hyde raccrocha, regagna le couvert des arbres. Il ne croyait guère aux clins d'œil du destin, mais le fait que le wagon des Beffort et la borne téléphonique aient le même numéro lui semblait de bon augure.

Du sommet de la légère déclivité, il vérifia qu'Ida Brown se trouvait toujours à côté du panneau de signalisation, et regarda ensuite vers l'est. Il ne savait de quelle direction viendrait la voiture promise par le *cop* de garde au téléphone, et cela risquait de compliquer la prise de contact, puisque le véhicule en question ne porterait pas de marque distinctive et qu'il serait fatalement piloté par un homme en civil.

Hyde fut brusquement très ennuyé.

S'il demeurait au sommet de la côte, il risquait de manquer la voiture. Pour ne pas rater son rendez-vous, il lui fallait monter la garde auprès de la borne 28 d'où il était impossible de surveiller Ida Brown.

Quatre voitures passèrent à la limite de la vitesse autorisée, puis, un gros break Rambler s'amena à l'allure minimale imposée. Le type qui conduisait grimaça un sourire en découvrant la silhouette d'Ida Brown plantée auprès du panneau de signalisation. Il donna un coup de phares, obliqua et stoppa sur la berme, exactement devant la jeune femme.

Celle-ci leva la main, ce qui eut pour effet l'apparition de Costello et des deux autres hommes qui embarquèrent sans plus attendre à l'arrière du

véhicule. Ida Brown s'installa sur le siège avant, et le break démarra vivement en direction de Charleston.

Hyde consulta sa montre. Il était maintenant 5 h 40. Les gens de M^me^ Atomos avaient réussi leur jonction avec la Rambler, mais cela n'était apparemment pas réglé comme du papier à musique. Un décalage de quarante minutes dans une réalisation Atomos ! Cela ne s'était jamais vu !

Hyde fonça vers la borne 28. Si le *cop* de garde au téléphone avait vu juste, la voiture de la police serait sur place dans trois à cinq minutes. Hyde fuma nerveusement en tournant autour de la borne, jeta finalement sa cigarette. Pour se rassurer, il se disait que la Rambler ne pourrait prendre une très grande avance si elle respectait la vitesse imposée.

Mais, rien ne disait qu'elle la respecterait, ni qu'elle ne changerait pas de chemin avant d'arriver à Charleston ! La Fédérale 60 n'avait aucun rapport avec une autoroute, devait normalement donner naissance à un réseau de voies secondaires s'étoilant dans toutes les directions. Se sachant repéré et recherché, le groupe Atomos prendrait infailliblement la tangente.

Rongeant son frein, Hyde regarda la trotteuse de sa montre. Plus que trente secondes…

Il leva les yeux, vit arriver une Chrysler grise. Elle roulait au centre de la chaussée, carrément à cheval sur la ligne de séparation, sans se préoccuper le moins du monde des panneaux de limitations. Seul, un flic pouvait se permettre cela !

La Chrysler lâcha un coup d'avertisseur, traversa la Fédérale, stoppa devant Hyde en faisant hurler ses pneus. Tandis que l'odeur du caoutchouc brûlé montait dans l'air, un jeune type se pencha par la portière.

— Monsieur Hyde ?

— C'est moi, cow-boy ! On va recommencer ensemble ce petit rodéo ! La vache s'est déguisée en break Rambler et galope en direction de Charleston. Go !

Le jeune flic ricana, mit l'accélérateur au plancher. Un instant collé à son siège, Hyde demanda :

— Vous avez mis une fusée dans votre moteur ?

— J'aime la vitesse, *sir*. Beaucoup d'avance, « la vache » ?

— Quatre minutes trente. Votre nom ?

— Stone… Dan Stone, *sir*.

La Chrysler coupa un virage, escalada une côte à toute allure, fila dans la descente à tombeau ouvert. Hyde soupira.

— Jamais eu d'accident, Stone ?

— Juste un accrochage, *sir*. Ma voiture était bonne pour la casse, moi pour six mois d'hôpital… Mais le train venait à pleine gomme et le passage à niveau était ouvert.

Hyde alluma une autre cigarette, jeta un coup d'œil au compteur, poussa un nouveau soupir. Avant de monter dans cette voiture, il croyait qu'il conduisait bien.

— Vous appartenez à la police routière, Stone ?

L'autre eut un sourire, fouilla dans sa poche, exhiba son insigne.

— F.B.I., dit-il, bureau de Charleston. Je me trouvais par hasard au poste de contrôle lorsque vous avez téléphoné. Le wagon qu'occupaient les Beffort a disparu, et Witturst pense encore actuellement que vous avez été enlevé par l'équipe Costello-Ida Brown.

Charles Hyde émit un sifflement.

— Vous m'en direz tant ! Alors, vous savez après qui nous cavalons ?

— Tout juste, *sir*.

— Laissez tomber, Stone. Mon nom est Hyde. Parlez-moi un peu de cette histoire de wagon disparu ? J'ai quitté le train en pyjama, sans ma brosse à dents.

Stone le mit au courant, conta comment Witturst avait retrouvé le fourgon à bagages au bout de la voie de garage, et dit en conclusion :

— En ce moment, il y a des barrages un peu partout. On espère arrêter Costello et la fille, car ils savent certainement où est la voiture des Beffort.

Hyde sursauta.

— Bon sang ! il ne faut surtout pas les arrêter ! Actionnez votre radio, mon vieux ! Ordre impératif, sous ma responsabilité : ne stopper l'équipe Costello sous aucun prétexte !

— Les Beffort ?

— Je m'en occupe, Stone ! Lancez votre message !

CHAPITRE V

Afin d'économiser l'oxygène, ils évitaient de parler, mais le silence qu'ils s'imposaient prenait une densité de caveau finalement intolérable. Mie se retourna, ouvrit les yeux sur les ténèbres, chercha la main de son mari, chuchota :

— Depuis combien de temps sommes-nous là, Smith ?

Il leva le bras, consulta le cadran lumineux de sa montre.

— Huit heures du matin, dit-il. Il y a cent vingt minutes que nous sommes éveillés, ce qui ne veut pas dire que notre wagon n'est pas ici depuis plus longtemps… Je me demande ce qu'est devenu le fourgon à bagages…

Mie s'était également posé la question.

— Il a été séparé du train avant le nôtre, continua Beffort qui réfléchissait activement.

Ensuite, on a fait le nécessaire pour vider la voiture vingt-huit de ses occupants avant de la décrocher à son tour. Le piège était admirablement préparé !

— Certes, approuva Mie, mais nul ne pouvait prévoir que nous voyagerions dans ce wagon. Que se serait-il passé, si le hasard nous avait attribué la voiture numéro trois ou six ?

— Cela n'aurait rien changé, dit Beffort. Quelle que fût notre position dans le convoi, on pouvait nous isoler au moment choisi sans procéder différemment. Dans tous les cas, il n'y avait que deux opérations à effectuer : nous décrocher des voitures nous suivant, puis de celles nous précédant. Le principal étant de le faire à l'endroit voulu afin que notre wagon soit dirigé vers son logement.

Il se tut brusquement car, depuis le compartiment voisin, une voix se faisait entendre.

— *Monsieur Beffort, écoutez-moi ! Mie Azusa, venez ici !*

Smith alluma sa torche, sauta à terre, bondit dans l'autre compartiment. Le rayon de la torche balaya les couchettes, se fixa sur le porte-bagages où ronronnait doucement un petit magnétophone à piles.

— *Monsieur Beffort* ? *Mie Azusa ?*

L'appareil était relié à une sorte de compteur horaire et s'était mis en route à l'instant prévu par la personne l'ayant déposé là. Dans le dos de Smith, Mie murmura :

— C'est la voix de *miss* Icho Fuji, n'est-ce pas ?

Smith ne répondit pas. Cela était inutile. Dès la première seconde, il avait reconnu la voix de M^me^ Atomos.

Il y eut un silence, puis le magnétophone enroula de nouveau sur une portion de bande sonore :

— *Ici, M^me^ Atomos. Il est huit heures du matin, et il ne vous reste que quelques heures à vivre. Croyez que je regrette de ne pouvoir assister à votre agonie !*

La voix de la sinistre femme exprimait la haine à l'état brut. Mie ne put s'empêcher de frissonner. Jamais, elle en aurait juré, personne n'arriverait à temps pour les sauver.

— *Votre wagon,* reprit M^me^ Atomos, *repose en sous-sol, à six mètres de la surface, dans une galerie horizontale creusée à l'intérieur d'un puits vertical. Ce puits abrite une machinerie que mes techniciens ont transformée en monte-charge, et un bouchon mobile obstrue votre galerie d'une manière si parfaite que l'air ne peut y pénétrer. Ceci afin que vous sachiez que tout espoir est vain. Désormais, rien ne pourra vous soustraire à la mort que je vous réserve !*

Il y eut un autre silence. Beffort éteignit sa torche, fit doucement asseoir Mie et s'installa auprès d'elle. Le magnétophone resta muet pendant une longue minute, puis M^me^ Atomos reprit son monologue :

— *J'aurais pu vous tuer autrement, d'une façon plus spectaculaire, mais je crois fermement que les États-Unis seront frappés de stupeur en apprenant que M^me^ Atomos a fait disparaître le wagon transportant les Beffort ! Cela passera pour un tour de magie, un acte inexplicable, et, lorsque je lancerai une nouvelle attaque contre vos compatriotes, mes forces ne se heurteront qu'à une résistance dérisoire. En effet, Smith*

Beffort, mon laboratoire est achevé ! Dans quelques jours, il commencera la production d'une terrible arme bactériologique qui réduira votre pays en poussière ! Demain matin, quand le jour se lèvera, votre agonie touchera à sa fin ! Votre mort me délivrera de mes tourments !

M^me^ Atomos ricana. Smith n'ignorait pas que l'enregistrement avait eu lieu la veille, mais il éprouvait la sensation que son ennemie se trouvait dans le compartiment. C'était hallucinant !

Un ton plus bas, M^me^ Atomos ajouta :

— Vous avez été des adversaires dangereux, courageux et intelligents. Votre disparition sera le symbole de mon triomphe car, après vous, nul ne saura manœuvrer assez habilement pour s'opposer à mes projets. Adieu, Smith Beffort ! Adieu, Mie Azusa ! Hiroshima ! Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !

Le magnétophone enroula quelques centimètres de bande vierge, puis un déclic se fit entendre et l'appareil s'arrêta définitivement.

Mie se serra contre son mari, mais ils n'échangèrent pas le moindre mot. Ils pensaient tous deux à cette arme bactériologique qui détruirait les U.S.A. si personne n'intervenait rapidement.

---oOo---

Cent vingt minutes s'étaient écoulées depuis le début de la poursuite. La Fédérale 60 se trouvait loin en arrière, de même que la ville de Charleston, et la Chrysler de Dan Stone ne suivait plus un break Rambler, mais un énorme camion de déménagement portant le nom d'une société de San Francisco.

Cela s'était passé très simplement, peu avant Charleston, sur une petite route secondaire serpentant à travers bois. Le camion stationnait à la sortie d'un virage, plateau arrière béant, et le break n'avait eu que la peine de grimper les deux rails de chargement avant de disparaître dans les flancs du gros transport.

Depuis, le camion poursuivait tranquillement sa route en direction du sud-ouest. Costello, Ida Brown et leurs complices demeuraient totalement invisibles, ce qui rendait Charles Hyde inquiet et nerveux. Stone lui jeta un regard oblique et dit :

— Il est huit heures. Si ce camion va à San Francisco, il n'y arrivera pas avant trois jours… D'ici là, les Beffort ne seront peut-être plus de ce monde.

Mâchoires soudées, Hyde resta de marbre.

— Qu'allez-vous faire ? insista Stone.

Hyde tendit l'index vers le camion.

— Quatre des sept personnes qui occupent ce transport savent probablement où sont Smith et Mie. Le problème consiste à capturer l'une des quatre sans éveiller la méfiance des autres qui nous conduiront sans doute jusqu'au laboratoire de M^me^ Atomos.

Stone grimaça.

— S'ils ne se séparent pas, votre plan sera irréalisable !

— Alors, assura Hyde, j'aviserai. Je n'ai pas le droit de gâcher nos chances, alors que Witturst et Akamatsu peuvent découvrir l'endroit où est planqué le wagon des Beffort ! Après tout, un wagon, ça se voit, non ?

---oOo---

Debout sur le quai de l'ancien centre de triage, Witturst et Akamatsu examinaient une fois de plus, et tout aussi vainement, les quelques kilomètres de rails où la voiture 28 avait été décrochée.

— Qu'en pensez-vous, Yosho ? s'enquit Witturst, avec une pointe d'anxiété.

Déposé sur place par un hélicoptère du F.B.I., Akamatsu subissait de plein fouet le choc de l'effarante énigme. Bien qu'entraîné aux machiavéliques combinaisons de M^me^ Atomos, il se sentait parfaitement dépassé par l'événement. Néanmoins, il restait en mesure de raisonner logiquement, le prouva en proposant :

— D'emblée, il semble que M^me^ Atomos n'ait disposé que de trois moyens pour retirer le wagon des Beffort de la circulation : par la voie des airs ; par désintégration ; par enterrement.

La dernière solution sonna lugubrement aux oreilles de Witturst. Il opina cependant, et dit :

— Nous sommes d'accord. Seulement, il existe des réalités contraires aux deux premières suppositions. *Primo :* M^me^ Atomos ne possède plus son fameux rayon désintégrateur. *Secundo :* aucun appareil volant non identifié n'a été repéré dans le secteur par les radars de surveillance.

— Reste le souterrain ?

Witturst montra les dents.

— *Okay !* Mais qui va le découvrir ? Entre le kilomètre cinquante-six et la voie de garage, des dizaines d'hommes ont déjà prospecté le terrain sans

remarquer la moindre anomalie.

Il désigna le centre de triage, la ligne principale se perdant dans les collines, à l'est, et dit encore :

— Si la voiture vingt-huit est enterrée, elle l'est forcément à l'intérieur de ce périmètre, c'est mathématique. Tout comme il est mathématiquement prouvé que Smith et Mie ne peuvent survivre plus de vingt-quatre heures, si l'on admet que leur wagon se trouve en un endroit où l'air ne parvient pas.

Akamatsu le dévisagea.

— Vous avez pensé à tout, n'est-ce pas ?

— Je le crois. Nous avons étudié toutes les possibilités s'offrant à nous, mais il est évident que rien de très efficace ne peut être entrepris en moins de vingt-quatre heures !

— Le wagon ne ferait-il pas réagir un compteur…

— Non, coupa Witturst, le coin est bourré de rails et de pièces métalliques ! Les sondages n'ont rien donné, et nous ne pouvons défoncer le terrain sur une aussi grande étendue. En tout cas, pas en moins de vingt-quatre heures !

— À vous entendre, reprocha Akamatsu, il ne reste pas le plus petit espoir !

— S'il en subsiste un, admit franchement Witturst, qui ne se dissimulait pas la gravité de la situation, c'est Charles Hyde qui le détient. Ici, nous sommes impuissants.

Yosho Akamatsu jeta un coup d'œil à sa montre. Il était maintenant neuf heures du matin.

---oOo---

James Edward Evans savait qu'il aurait sous peu une décision capitale à prendre. Bien qu'isolé dans son bureau, il était tenu au courant du déroulement des opérations et n'ignorait pas que Charles Hyde avait en main la clé du mystère.

Mais, et c'était là que le bât blessait, Evans devrait résoudre seul un redoutable cas de conscience. Choisir de laisser Hyde suivre sa piste jusqu'au laboratoire Atomos revenait à condamner irrémédiablement Smith et Mie. Opter pour la neutralisation de l'équipe Costello-Ida Brown économisait la vie des Beffort, mais coupait pour un temps inestimable le contact avec les membres de l'*O.A.A.M.A. !*

Or, et d'après les spécialistes, les États-Unis devaient se préparer à une prochaine *offensive Atomos,* car, selon les estimations, et bien qu'on n'en eût pas confirmation, M^me^ Atomos avait largement eu le loisir de terminer la construction de son laboratoire.

Donc, en clair, l'existence des Beffort était mise en balance avec celle de centaines, et, peut-être, de milliers d'Américains !

Sombre perspective… qu'Evans s'efforçait d'oublier en espérant qu'un événement imprévu viendrait lui retirer des épaules ce terrible fardeau. Puis, vers 9 h 10, on lui annonça que la presse et la radio ne parlaient que de la disparition des Beffort, et Evans comprit que le contrôle de la situation allait lui échapper. Il en éprouva une sorte de soulagement. Quelqu'un prendrait finalement la responsabilité qui lui pesait tant.

Il ne se trompait pas car, à 9 h 20, une huile de la Maison-Blanche le demanda au téléphone. Un peu raide, Evans décrocha, se nomma, fut en communication avec l'un des collaborateurs particuliers du Président.

— Bonjour, Evans, attaqua l'autre avec une pointe d'agressivité, il *nous* semble que vous ne faites pas beaucoup de zèle pour nous tenir au courant, n'est-ce pas ?

Il ne précisait pas autrement l'affaire dont il s'agissait, mais Evans ne pouvait se méprendre. D'ailleurs, il n'y avait que M^me^ Atomos pour provoquer une telle agitation à une heure aussi matinale.

— Je n'ai rien à vous apprendre de nouveau, répondit-il fraîchement. Les journaux…

— Les journaux, coupa le secrétaire, ne disent pas que le *G'man* Hyde est sur la trace d'une équipe travaillant pour le compte de M^me^ Atomos !

— C'est exact, reconnut Evans, mais avouez que ce n'était pas une information à crier sur les toits !

— *Nous* sommes entièrement de votre avis. Néanmoins, *nous* tenions à nous faire savoir que nous considérons comme essentielle la découverte du nouveau laboratoire Atomos. Notre position est nette : Charles Hyde ne doit rien tenter qui puisse alerter notre ennemie ! Est-ce clair ?

Evans pinça les lèvres.

— Est-ce clair ? insista l'autre.

— Oui, maugréa Evans, mais j'espère que vous n'ignorez pas le sacrifice que cela implique ?

— Si vous faites allusion aux Beffort, je vous prie de ne pas dramatiser. Des dizaines d'hommes les recherchent à l'intérieur d'un périmètre

restreint.

— Dix kilomètres de ballast, rappela Evans, ne peuvent être considérés comme étant un périmètre restreint ! D'autant plus que la voiture vingt-huit est certainement enterrée !

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et ajouta :

— Savez-vous que Smith et Mie Beffort seront morts demain matin à cette même heure ?

— Savez-vous combien de citoyens américains mourront si M^me^ Atomos utilise son laboratoire ?

Evans ne répliqua point. La réponse du secrétaire correspondait à ce qu'il prévoyait. L'homme de la Maison-Blanche reprit la parole pour ajouter :

— D'ailleurs, Evans, vous ne pouvez nier que Smith Beffort désirerait probablement que nous agissions ainsi s'il avait l'occasion de s'exprimer ?

— Je le crois en effet, dit franchement J.E.E.

La conversation prenait un tour plus humain. À la Maison-Blanche, on avait dû comprendre la cruelle position dans laquelle Evans évoluait tant bien que mal.

— Écoutez, Evans, faites l'impossible afin que les Beffort sortent vivants de cette aventure. Vous avez carte blanche et des crédits illimités. Mais, en contrepartie, trouvez et détruisez ce laboratoire ! Vous le recherchez depuis des mois dans la région de Riverside et, bien que nul n'en parle, tous les membres du gouvernement ont l'œil fixé sur vous ! Il ne faut pas que les États-Unis soient de nouveau plongés dans l'angoisse ! Nous comptons sur vous.

— Vous pouvez, murmura J.E.E., je vais faire le nécessaire.

Il raccrocha, manœuvra son interphone et demanda à être mis en communication avec Charles Hyde. Un instant s'écoula pendant que l'on établissait les relais, puis, une lampe rouge clignota sur le tableau du radiotéléphone installé dans le bureau. Evans se déplaça, porta le combiné à son oreille.

— Hyde ?

— Je vous écoute, répondit la voix lointaine du *G'man.*

— Continuez votre filature, ordonna sèchement J.E.E., mais abandonnez l'idée de vous emparer d'un membre de l'équipe.

— Même si Witturst fait chou-blanc ?

— Le laboratoire avant tout ! grogna Evans, c'est un impératif qui émane de la Maison-Blanche.

— Ne me dites pas que l'on sacrifie Smith et Mie !

— On ne sacrifie personne ! explosa Evans. Je vais dépenser des millions de dollars, me servir de cinq cent mille hommes, mais nous tirerons les Beffort de ce mauvais pas ! Quant à vous, Hyde, accrochez-vous comme une sangsue à ceux que vous suivez ! En cas d'échec, j'aime mieux vous dire tout de suite que nous serons un tas à devenir chômeurs !

Il coupa férocement, enfila son manteau et quitta son bureau en trombe. Pour sa tranquillité d'esprit, il avait besoin de se rendre à l'ancien centre de triage.

---oOo---

Evans débarqua d'un hélicoptère, fonça directement sur Witturst et Akamatsu penchés sur les rails.

— Du nouveau ? s'enquit-il de loin.

Les deux hommes relevèrent la tête.

— Rien, néant ! jeta Witturst. Le sort de Smith et de Mie ne dépend plus que de Charles Hyde !

Evans secoua négativement le front.

— Nous devrons nous débrouiller seuls. La Maison-Blanche vient d'opposer un *veto* formel à nos projets. L'équipe Costello-Ida Brown doit être tenue en « longue corde » jusqu'au laboratoire Atomos !

Akamatsu sursauta.

— Cela sonne la condamnation de nos amis, Evans ! Ici, il n'existe aucune trace du passage récent d'un wagon. Voyez, les rails portent une rouille datant de plusieurs années !

— Qu'en savez-vous ? rétorqua Evans, certains acides produisent de la rouille en moins de trois heures ! Écoutez : si votre enquête a démontré que le wagon n'a pu être décroché que sur cette portion du réseau, il ne peut être ailleurs ! Donc, s'il est là, nous le découvrirons ! Combien faut-il d'hommes pour défoncer dix kilomètres de ballast avant le milieu de l'après-midi ?

— Mettez un type pour quatre mètres carrés, répondit froidement Witturst, et le travail sera terminé pour midi !

Evans ne sourcilla pas, tourna les talons.

— Conduisez-moi au téléphone le plus proche, lança-t-il par-dessus son épaule, nous allons embaucher un régiment du génie, faire enlever les rails, les traverses, le ballast et tout le fourbi !

Il eut un sourire sardonique et conclut :

— Avec la bénédiction de la Maison-Blanche !

CHAPITRE VI

Tandis que tous ces personnages s'agitaient dans la lumière des projecteurs, deux hommes appartenant à la force « Dragon Vert » agissaient secrètement en coulisse. Ils se trouvaient à Riverside depuis peu, venaient de descendre de taxi face au numéro 30 *ter* de Santa Rosa Road, se nommaient Ben Brady et Art Baxer.

Baxer observa la maison qui se dressait de l'autre côté de la rue, fronça les sourcils.

— Les volets sont clos, et le gazon aurait besoin d'un bon coup de tondeuse, dit-il du coin de la bouche. Voilà un détail inattendu, pas vrai, Ben ?

— Faut voir, murmura Brady.

Ils traversèrent, se dirigèrent vers la maison voisine où un homme fumait sa pipe sous un abri de jardin. Par-dessus la barrière, Baxer demanda :

— Dites, savez-vous quand rentreront les propriétaires de cette maison ?

L'homme retira sa pipe de sa bouche.

— Je ne sais pas, mais si cela vous intéresse, adressez-vous donc au laitier qui tient boutique sur le trottoir.

— Il est de la famille ?

— Non. Seulement, il doit être au courant, puisqu'il ne fait plus ses livraisons.

Baxer sourit.

— C'est une bonne idée, dit-il, mais nous ne tenons pas à mettre tout le quartier au courant de notre démarche.

Il se pencha en prenant appui sur la barrière, et fit à mi-voix :

— Vous comprenez, nous enquêtons pour une affaire de succession.

Cette fois, l'homme se leva et s'approcha. Baxer venait de réussir à éveiller sa curiosité, tout en lui donnant l'impression qu'il était digne de recevoir un certain genre de confidences. Les gens aiment bien avoir de l'importance.

— Vous en parler, ajouta Baxer, représente déjà une grosse indiscrétion. Mais, à notre décharge, il faut reconnaître que nous n'avons pas d'autre possibilité.

Il avait l'air ennuyé. L'homme assura :

— Je ne raconterai cela à personne, soyez tranquille.

— Merci. Depuis quand vos voisins sont-ils absents ?

— Environ deux mois, sauf le mari qui n'est parti que l'autre matin. Enfin, je veux dire hier matin. Je suppose qu'il a rejoint sa femme et ses enfants quelque part sur la côte.

— Vacances ?

— En cette période, c'est logique, non ?

— Certes, admit Baxer. Dites, ils prennent deux mois de vacances tous les ans ?

— Non. Habituellement, ils ne s'absentaient que pour deux à trois semaines.

Il cligna de l'œil pour reprendre :

— Mais peut-être qu'ils s'attendaient à hériter ? J'ai remarqué que mon voisin était soucieux, ces derniers temps. Le fric, ça travaille un bonhomme, *hey ?* Une grosse pincée ?

Baxer le dévisagea très froidement.

— Cela ne vous regarde pas. Au revoir, et merci encore.

Suivi de Brady, il tourna les talons. Plus loin, ils entrèrent dans un bureau de poste, et Baxer demanda la communication avec Saint-Louis, dans le Missouri, où se trouvait la base secrète de la force « Dragon Vert ». Son premier interlocuteur avait pignon sur rue. Ils n'échangèrent que des banalités, puis un système de relais privés fit retentir une sonnerie dans le bureau d'Owen Bernitz, chef de la force « Dragon Vert » et unique patron en l'absence de Smith Beffort.

— Ici, fit Baxer, le D.V. de Riverside.

— *Okay,* Art, grogna Owen, tu peux parler.

À partir de cette seconde, Baxer savait que chacune de ses paroles serait enregistrée.

— Comme convenu, attaqua-t-il, nous avons effectué une contre-enquête en ce qui concerne Louis Radetich et sa famille. D'entrée, quelque chose sonne creux, Owen.

— Va toujours…

— La femme et les gosses de Radetich sont en vacances depuis deux mois, et la maison semble abandonnée.

— Pas suffisant, Art.

— Les autres années, continua Baxer, la famille ne prenait que deux à trois semaines. Puis, un voisin prétend que Radetich était soucieux depuis quelque temps. En outre, il y a de l'herbe haute comme ça dans le jardin… Ça ne prouve rien, d'accord, mais, au pifomètre, je jurerais qu'il y a de l'eau dans le gaz !

— Le pifomètre, trancha Bernitz, zéro !

— Toujours d'après le voisin, insista Baxer, Radetich n'a quitté sa maison qu'hier matin. Nous savons qu'il s'est rendu à Washington pour canarder le *boss,* mais qu'est-ce qui pouvait bien l'empêcher d'aller voir sa femme et ses gosses ?

— Voilà qui est mieux, apprécia Bernitz. Seulement, avant de rentrer dedans, j'ai besoin de précisions, Art ! Tu vas te renseigner en vitesse. Faut savoir si Radetich a reçu du courrier pendant ces deux derniers mois, s'il n'a pas filé sur la côte pendant les week-ends, et si l'arme dont il s'est servi contre Smith ne lui appartenait pas. Avec ta carte « Dragon Vert », présente-toi au directeur du F.B.I. local. C'est lui qui a fourni les renseignements téléphoniques au *boss* tout de suite après l'attentat. Or, si la maison de Radetich était vide, qui a dit au F.B.I. que notre oiseau avait quitté le nid à cinq heures du matin ?

— Le voisin ? avança Art Baxer. Mine de rien, j'ai dans l'idée qu'il passe son temps à espionner le quartier.

— Il faut voir, Art ! trancha Bernitz. Rassemble tous ces tuyaux et rappelle-moi d'urgence ! *Go !*

Il raccrocha. Baxer en fit autant et entraîna Brady vers la plus proche station de taxis.

Il n'avait pas besoin d'un nœud à son mouchoir pour se souvenir que, quelque part au fond d'un trou, Mie et Smith Beffort allaient lentement mais sûrement à la mort…

Un millier d'hommes armés de pioches et de marteaux-piqueurs, trois bulldozers et quelques charges d'explosifs avaient transformé le centre de

triage en paysage lunaire, sans pour autant révéler l'amorce d'un souterrain.

À midi, tout le monde était au repos, y compris J.E.E., lassé d'arpenter vainement le terrain. On avait émietté les quais de chargement, le vieux poste d'aiguillage, le réservoir d'eau. On avait arraché les rails, les traverses, balayé les tonnes de pierres formant le ballast. Sur des kilomètres, la terre était à nu, labourée comme pour des semailles. Une grue avait soulevé le plateau de la bascule, la plaque tournante, dont les machineries détraquées luisaient à la lumière du soleil.

La vaste rotonde n'était plus que ruines entassées loin de fondations, elles-mêmes crevées par les coups de boutoir des bulldozers, et béantes comme des bouches édentées.

— Incroyable ! lâcha Evans avec écœurement, toutes ces démolitions pour un résultat nul !

Il respira profondément, vira vers Witturst et Akamatsu.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Aveu d'impuissance. Witturst haussa les épaules.

— Nous avons creusé sur un mètre. Continuons jusqu'à deux ou trois ?

Muet, Akamatsu fixait la ligne d'horizon. En entendant la proposition de Witturst, il s'anima, et dit :

— À mon avis, c'est inutile. L'entrée du souterrain affleurait fatalement la surface, et il ne s'agissait pas d'un petit trou, mais d'un véritable tunnel de quatre mètres de haut ! À force de chercher, nous avons perdu de vue l'importance de l'objet que nous devons trouver ! Voyons ! Il fallait disposer d'une extraordinaire installation pour engloutir la voiture vingt-huit !

Evans opina.

— L'installation existait et avait spécialement été modelée pour abriter le wagon. M^me^ Atomos a patiemment attendu le moment favorable avant de lancer Smith sur les traces de Costello, par l'intermédiaire de Radetich agissant sous hypnose, drogue ou tout autre moyen de persuasion. Dans ce cas, Yosho, et après une telle préparation, croyez-vous que M^me^ Atomos n'ait pas prévu les actes que nous accomplissons actuellement parce qu'ils sont logiques ?

— Admettons, mais cela ne modifie en rien le problème.

— Pardon ! Faisons le contraire de ce que M^me^ Atomos a prévu, et nous aurons peut-être un résultat !

Witturst ferma les yeux en se tenant la tête.

— Doucement, voulez-vous ? dit-il, les discussions abstraites commencent toujours quand on n'y pige plus rien ! Nous devions creuser, et nous avons creusé ! Maintenant, quelqu'un dit qu'il ne fallait pas que nous creusions !

Evans eut un sourire jaune.

— Ce n'est pas très clair, admit-il, mais je me suis mal exprimé. Je voulais dire que, en bouleversant le terrain, nous avons probablement fait disparaître des indices ! Indices qui auraient facilité nos recherches sans avoir à creuser !

— Il n'y avait pas d'indices, riposta Witturst, et vous le savez ! Avant d'entreprendre cette prospection du sol, nous avons tout examiné : les rails, les traverses, etc. En réalité, et je l'ai déjà dit, nous sommes paralysés par la décision de la Maison-Blanche ! La seule manière de sauver les Beffort consistait à laisser agir Charles Hyde ! Il n'y a pas à sortir de là !

Il s'excitait, oubliait qu'Evans était tout de même excusable, pris qu'il se trouvait entre l'arbre et l'écorce, et, pour un rien, l'aurait volontiers rendu responsable.

Akamatsu sentit que les rapports humains risquaient de se détériorer, que cela romprait l'unité des forces anti-Atomos et que les Beffort en subiraient les conséquences.

— Ne discutons pas, proposa-t-il, mais réfléchissons. Je pense que nous devons nous mettre dans la peau de Smith : il est sous terre, sait que nous le recherchons. Correct ?

— Correct, admit Evans.

— *Okay !* fit Witturst. Et alors ?

— Alors, dit Akamatsu, comment va-t-il s'y prendre pour nous signaler sa présence ?

Evans et Witturst échangèrent un regard. Dans l'idée d'Akamatsu, il y avait effectivement matière à réflexion.

---oOo---

Dans le wagon, c'était toujours les ténèbres, mais la chaleur avait monté de plusieurs degrés. Dans le même temps, l'air se raréfiait sensiblement. Smith et Mie ne ressentaient pas encore des prémices d'étouffement, mais avaient des bourdonnements d'oreilles et d'inquiétantes accélérations sanguines.

— Ils se sont arrêtés, chuchota Mie d'une voix tendue.

Pendant longtemps, le sol avait vibré sous l'action des pioches, des marteaux-piqueurs et des bulldozers. Puis, le silence venait inexplicablement de retomber, lourd et désolant comme un suaire.

Smith épongea sa sueur, oublia sa soif et dit :

— En tout cas, ils ne sont pas loin de nous. M^me^ Atomos a dit que notre wagon était à six mètres de la surface, mais je pense qu'elle parlait du niveau inférieur de la galerie.

— Quelle importance ?

— Voyons, Mie, expliqua doucement Smith, cela signifie que la partie supérieure de la galerie n'est qu'à deux mètres de l'air libre ! Autrement, nous n'entendrions pas le moindre son.

— Pour moi, c'est la même chose, souffla la jeune femme avec résignation. Je ne vois pas de différence entre le fait de mourir à deux ou six mètres de la surface !

— Pas de découragement, lui conseilla Smith, vous voyez bien que les sauveteurs sont à proximité ! Ils vont poursuivre leurs fouilles, trouveront la dalle de béton formant le plafond de la galerie et…

— Avant, coupa Mie, il faudrait qu'ils creusent juste au-dessus de nous ! Or – et vous n'avez pas pu ne pas le remarquer –, il semble que l'on ait cherché par tout, sauf à l'endroit où nous sommes !

Smith resta muet. De lourds véhicules avaient circulé au-dessus de leur tête, il y avait eu des écroulements, des chocs, des explosions, mais, jamais, aucun marteau-piqueur ne s'était attaqué aux environs immédiats. C'était incompréhensible.

— Apparemment, reprit Mie, ils cherchent au hasard, dans une vaste zone où notre wagon doit être enfoui, mais ils n'ont pas encore d'indication précise quant à l'endroit où il se trouve. Cela peut durer des semaines ! D'ailleurs, ils ont stoppé les travaux, n'est-ce pas ?

Elle se tut, écouta vainement, et demanda :

— Quelle heure est-il, Smith ?

— Midi et demi.

Elle ne commenta pas, mais il sut qu'elle pensait aux heures qu'il leur restait à vivre. Quinze à seize, pas plus !

---oOo---

À 15 h 05, le téléphone sonna de nouveau dans le bureau souterrain de Bernitz. Le gros homme décrocha, retira de sa bouche son éternel mégot de

cigare éteint, et dit :

— Ici, Owen. J'écoute.

— Art, fit laconiquement Baxer, qui appelait comme convenu du bureau F.B.I. de Riverside, j'ai un tas de tuyaux sur Louis Radetich !

Bernitz enclencha le magnétophone directement branché sur l'écouteur.

— Vas-y, Art, je prends.

— Premièrement, attaqua Baxer, j'ai obtenu la preuve que Radetich n'a effectué aucun déplacement au cours des deux mois écoulés. Ensuite, mais cela n'est pas sûr, l'on prétend que la compagnie Glenmont, dont le siège est a Bethesda, n'a formulé aucune demande de prix au sujet de l'achat éventuel de cinquante tonnes de tôle. Donc, le marché tapé en six exemplaires que Radetich avait dans son porte-documents semble n'avoir été fabriqué qu'afin de justifier le voyage à Washington.

— *Okay !* M^me^ Radetich et ses rejetons ?

— Mystère ! Personne ne sait où ils sont. Mieux : personne n'a assisté à leur départ ! Pourtant, dans ce quartier de Riverside, et plus spécialement rue Santa Rosa, l'on vit en étroite communauté. À ce point que j'ai appris sans peine que Radetich était un fameux tireur au pistolet !

— Sans blague ?

— Et comment, Owen ! Il est même le champion du club de tir de sa boîte ! Marrant, qu'il ait loupé Smith à moins de deux mètres, non ?

— Le colt ?

— Il peut lui appartenir. Dans son bureau, nous avons déniché un paquet de balles, calibre onze millimètres. À part cela, sa secrétaire assure qu'il avait beaucoup changé ces derniers temps. Pourtant, les affaires tournaient rond, et il n'avait aucune raison de se frapper. D'après la secrétaire, Radetich devait être en bagarre avec sa femme.

— Ouais ! grogna Bernitz, je crois plutôt que ce type est devenu chèvre à cause de l'*O.A.A.M.A. !* Bon époux, bon père, travailleur infatigable ! Sans ta contre-enquête, il passait à travers comme une fleur ! Le salaud !

— Tu l'as gardé en point de mire, Owen ?

— Tu parles ! Stuton ne l'a pas lâché depuis qu'Evans l'a gentiment dédouané ! Dans dix minutes, il sera coiffé.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Tu restes à Riverside avec Brady, et tu te déguises en courant d'air. Inutile que la mère Atomos te repère. Quand l'équipe Costello-Ida Brown arrivera, tu seras sur place pour donner un coup de main à Hyde. En

attendant, entre en contact avec Charney. C'est lui qui s'est occupé de l'*O.A.A.M.A.* sur San Francisco. Le cas Radetich va l'intéresser.

— *Okay !* Prochain rapport ?

— Ce soir, vingt heures. Salut, Art.

Bernitz raccrocha, forma immédiatement un numéro correspondant à l'indicatif de Washington D.C. Quelques secondes coulèrent, et Bernitz se trouva en ligne avec l'un de ses hommes servant de relais entre lui et Ralf Stuton. Il se fit connaître et demanda :

— Toujours en liaison avec Stuton, Sammy ?

— Toujours, confirma l'autre. Aux dernières nouvelles, le gars Radetich s'apprêtait à prendre un billet d'avion. Il retourne certainement à Riverside.

Bernitz eut un ricanement silencieux.

— Il ne rentrera pas chez lui, Sammy. Il faut que toi et Stuton l'embarquiez en douceur. En douceur, ça veut dire sans témoin.

— À l'aéroport, et en plein jour ?

— Il ne s'y attend pas, et j'ai un moyen de le faire marcher au doigt et à l'œil. Il suffira de lui faire parvenir un billet portant le sigle de l'*O.A.A.M.A.,* et lui donnant un rendez-vous urgent en un point discret de l'aérodrome. Là, vous le coifferez.

— On va essayer. Après, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Vous me le tenez au chaud jusqu'à dix-sept heures. Je partirai d'ici dans dix minutes. Attention ! Si des gens de l'*O.A.A.M.A.* assistent à l'opération, la peau de Radetich ne vaudra plus un *cent !* Et il nous le faut vivant ! Ce type doit savoir où se trouvent le patron et la patronne ! Vu ?

— Vu. On va le soigner comme un bébé.

Bernitz coupa, appela une voiture d'un coup de sonnette et se dirigea vers le garage. Il partait sans bagage, sans même une chemise de rechange, mais cela le laissait parfaitement froid. Il se faisait trop de souci à propos des Beffort pour avoir le temps de penser à lui.

CHAPITRE VII

Immobile sur sa chaise, Radetich, brusquement vieilli, partait à la dérive en écoutant Owen Bernitz. Tout avait été trop vite pour lui depuis le faux message de l'aéroport. En premier lieu, il avait réellement cru se trouver en présence d'hommes appartenant à l'*O.A.A.M.A.* Ensuite, le comportement de ceux-ci lui avait fait supposer qu'ils étaient des *G'men.*

À présent, et sans nulle préparation oratoire, Bernitz lui annonçait tout de go qu'il s'agissait purement et simplement d'un enlèvement, et que la force « Dragon Vert » en était responsable.

D'emblée, et dans l'esprit de Radetich, c'était tomber de Charybde en Scylla. D'autant plus que Bernitz n'y allait pas avec le dos de la cuiller et l'accusait de servir volontairement dans les rangs de la nouvelle Organisation Atomos.

— Vous vous trompez, se rebiffa enfin Radetich. Si M^me^ Atomos n'avait pas kidnappé ma femme et mes enfants, je n'en serais pas là !

Cela n'étonna pas Bernitz.

— J'ai tiré sur Smith Beffort, poursuivit Radetich, mais j'en avais reçu l'ordre de la bouche de Costello ! Heureusement, Costello m'avait également recommandé de ne pas toucher Beffort. Si le serveur ne s'était soudainement déplacé, mon intervention aurait été sans conséquences !

Bernitz montra les dents.

— Vous avez aiguillé Smith Beffort sur la trace de Costello ! Vous l'avez poussé à prendre un train qui devait le conduire à un traquenard ! Ne dites pas que vous n'étiez pas au courant !

Radetich eut un sourire las.

— Je n'étais pas au courant, dit-il.

— Vous avez joué la comédie, l'accusa Bernitz. On vous a cru drogué, téléguidé, et vous agissiez en fait de votre propre gré !

— C'est vrai, avoua Radetich en le fixant droit dans les yeux, mais vous en auriez fait tout autant, en recevant la main gauche de votre femme dans un colis postal !

La fureur de Bernitz s'évapora d'un coup. Ralf Stuton et Sammy s'agitèrent avec gêne. Radetich grimaça, passa le bout de son index sur sa paupière qu'un nerf faisait sauter.

— Cet envoi m'est parvenu il y a environ deux mois, alors que je m'apprêtais à alerter la police. Dès que j'ai eu ouvert le colis, Costello m'a téléphoné. Il m'a conseillé de me tenir tranquille. Si je n'obéissais pas, la main droite de ma femme me parviendrait dans les vingt-quatre heures… Comme vous dites : j'ai agi de mon propre gré !

Bernitz ne répliqua pas. Sans preuve, il avait néanmoins la certitude que Radetich disait la vérité. Cette main arrivant par la poste représentait très exactement le détail horrible que le cerveau détraqué de M^me^ Atomos affectionnait.

Il regarda Radetich.

— Vous êtes un homme courageux.

— Non, je suis un homme paniqué ! Depuis deux mois, je n'ai pas la moindre idée de ce que sont devenus ma femme et mes enfants. J'ai peur qu'une action inconsidérée de ma part soit mal interprétée par M^me^ Atomos, et, quand le facteur sonne à ma porte, je ne respire que s'il ne tient pas un colis ! Par exemple, en ce moment, je me demande quelle décision prendra M^me^ Atomos vis-à-vis de ma famille en apprenant que je suis aux mains de la force « Dragon Vert »…

— Rassurez-vous, nul n'a assisté à votre enlèvement.

— Peut-être, mais savez-vous que j'avais ordre de regagner Riverside par l'avion de quinze heures dix-sept ?

Bernitz serra les dents. En retenant Radetich, il provoquerait très certainement l'exécution d'une femme et de ses six gosses !

— Croyez-vous être sous la surveillance de l'Organisation Atomos, demanda-t-il ?

— Pour quoi faire ? Qui irait imaginer que je suis assez fou pour désobéir ? Cependant, si je ne suis pas chez moi dans la soirée, on saura que quelque chose d'anormal s'est produit.

Il disait cela sans affolement, en homme qui s'attend au pire depuis trop longtemps pour choir brusquement dans la tragédie. Visiblement, Radetich avait atteint, puis dépassé, le fond du désespoir. Si Bernitz l'avait interrogé à propos de sa famille, il aurait probablement répondu qu'il ne conservait qu'un très faible espoir en ce qui concernait une chance de survie. Pourtant, malgré cela, il continuait la lutte à sa façon, mécaniquement, sans se préoccuper du sort que lui réservait l'avenir sur le plan personnel.

— Vous serez chez vous ce soir, affirma Bernitz. Ralf, tu vas téléphoner au central F.B.I. Il nous faut un chasseur supersonique dans trente minutes.

Stuton s'éloigna, disparut dans la pièce voisine où se trouvait le téléphone. Bernitz fit face à Radetich.

— Comme cela, vous arriverez à Riverside avant l'avion régulier. Avec un peu d'habileté, vous pourrez vous mêler aux passagers, et un éventuel observateur de l'*O.A.A.M.A.* n'y verra que du feu. Désormais, vous serez placé sous notre protection. Que devez-vous faire, après avoir regagné votre maison ?

— Rien de spécial. Je suppose que Costello me contactera quand M^me^ Atomos aura de nouveau besoin de moi…

Il eut un geste d'indifférence et ajouta :

— À moins que l'on n'ait plus besoin de moi, et que l'on me supprime pour me rendre muet à jamais ?

— Aucun intérêt, grommela Bernitz. La vie de votre famille est une garantie suffisante. D'ailleurs, vous n'avez pas révélé grand-chose. Vous ne savez rien, n'est-ce pas ? J'espérais plus de vous, mais Costello ne vous a dit que le strict nécessaire.

Radetich haussa les épaules.

— Finalement, vous m'avez enlevé pour rien.

— Pas tout à fait, rectifia Bernitz. Maintenant, nous savons que vous ne travaillez pas volontairement pour l'Organisation Atomos. Si ce n'est pas encore un avantage, c'est une bonne satisfaction. En cas d'urgence, et à condition que votre famille n'en fasse pas les frais, je pense que vous lutterez avec nous ?

— Je suis déjà avec vous ! Mais il est évident que M^me^ Atomos me tient en laisse ! Il faudrait des circonstances vraiment exceptionnelles pour que j'abandonne la neutralité que m'impose la situation.

Bernitz se pencha vers lui.

— Écoutez, Radetich, ce combat n'a rien de comparable avec une guerre entre nations. Là, il n'y a pas de front, pas d'uniforme, pas de drapeau. Tous les coups bas sont autorisés et, sur le ring, c'est M^me^ Atomos contre l'humanité. Nous n'avons pas besoin de votre adhésion proclamée. Nous vous demandons simplement de nous alerter si Costello, ou un autre membre de l'*O.A.A.M.A.,* vous téléphone.

— C'est entendu, assura Radetich. Dites, quel rapport existe-t-il entre l'Organisation Atomos et l'*O.A.A.M.A. ?*

— La première fournit des hommes, la seconde de l'argent, mais il arrive parfois que les « promoteurs » de la nouvelle puissance Atomos deviennent acteurs quand la situation n'est plus assez fluide pour leur sécurité. Cela les rend très dangereux, car, si Costello appartient sûrement à l'Organisation Atomos, personne ne pourrait dire que le directeur de votre banque n'est pas l'un des chefs de l'*O.A.A.M.A. !*

Dans un coin, bouche bée, Sammy écoutait Owen. Habituellement, ce dernier usait d'un langage moins châtié, employait volontiers l'argot, sous prétexte de mieux imager sa conversation. Aujourd'hui, il parlait comme Evans ou Beffort, avec un sérieux incomparable.

Sourcils froncés, Radetich réfléchissait.

— Vous savez, dit-il, je me suis souvent demandé en raison de quel critère M^me^ Atomos m'avait sélectionné parmi tous les habitants de Riverside…

— Ce qui est sûr, décréta Bernitz, c'est que son choix n'est pas le résultat d'un hasard. Il lui fallait un très bon tireur pour *manquer* Smith Beffort, et vous êtes le champion de votre club.

— C'est vrai, mais comment l'a-t-elle su ? Il y a d'autres bons tireurs à Riverside. Si le directeur de ma banque peut être membre de l'*O.A.A.M.A.,* pourquoi ne pas supposer que l'un de mes collaborateurs…

— Ou quelqu'un de votre entourage ? intercala Owen, qui était sur la même longueur d'onde.

L'œil de Radetich exprimait une certaine stupeur. Jusqu'à ce moment, il ne savait pas du tout dans quel milieu évoluait l'informateur de M^me^ Atomos. Désormais, ce même informateur pouvait être « positionné ». De là à l'identifier…

— Ce ne sera pas facile, facile, dit Bernitz, mais, si vous réussissez, vous ferez d'une pierre deux coups ! D'abord, ce personnage aura vraisemblablement beaucoup à dire sur le kidnapping de votre femme et de

vos enfants, et sur l'endroit où ils sont emprisonnés. Ensuite, il représentera pour nous un nouveau fil susceptible de nous guider jusqu'au laboratoire.

Le visage de Radetich trahissait son émotion. Figé depuis deux mois dans un attentisme démoralisant, il entrevoyait enfin la possibilité d'une action directe contre M^me^ Atomos et sa criminelle organisation.

En l'observant, Bernitz sut qu'il allait grimper à l'assaut au milieu des éclats et des rafales. Il dit :

— Ne faites pas l'andouille, Radetich. Vous faire tuer ne servirait à rien. Z'avez un flingue sur vous ?

Owen retrouvait soudainement son vocabulaire originel.

— Non, fit Radetich, mais chez moi…

— Chez vous, coupa Bernitz, c'est pas la porte à côté !

Il glissa la main dans sa poche, ramena une arme étroite, ayant une sorte d'antenne pour canon, et qui possédait un bouton de déclenchement et un réservoir au lieu d'une détente et d'un chargeur.

— Prenez ça. C'est un pistolet paralysant. Le gars que vous arroserez avec ce rayon restera pétrifié pendant soixante minutes.

Radetich soupesa l'arme avec soin, et un mince sourire éclaira son visage. À cet instant, Ralf Stuton apparut sur le seuil de la pièce voisine et dit :

— Le central est d'accord pour le zinc.

Bernitz consulta sa montre, se leva.

— Allons-y, Radetich. Il est temps de partir, si vous voulez arriver avant l'avion de quinze heures dix-sept. Pendant que nous roulerons vers le terrain, je vous dirai comment il vous sera possible de nous contacter rapidement en cas d'urgence.

---oOo---

Sur le centre de triage et les dix kilomètres de rails, il n'y avait plus que quatre hommes. Un ordre de silence général avait été donné et, sur ce point du territoire américain, on aurait pu entendre voler une mouche.

Evans, Akamatsu et Witturst observaient l'opérateur qui, écouteurs aux oreilles, manipulait doucement le réglage de son capteur de son. Il balaya de sa perche une surface de dix mètres carrés, leva un œil sur Evans en secouant négativement la tête, avança de cinq pas.

Cela durait depuis des heures, et le soleil commençait à décliner, Lancée de la grande courbe est, l'opération se poursuivait méthodiquement, mais

avec une lenteur désolante. Il serait bientôt 18 heures, et on n'avait pas encore attaqué le vaste dégagement du centre de triage. À ce compte, on n'atteindrait pas l'extrémité du quadrilatère avant le lendemain midi !

— Nous jouons la vie de nos amis aux dés, fit brusquement Akamatsu. Si la chance veut que leur wagon soit enterré dans le secteur que nous pouvons prospecter avant l'aube, c'est gagné ! Mais, si ce n'est pas le cas ?

Witturst eut un rictus.

— C'est vous qui avez *inventé* ce système, Yosho ! Je répète une fois de plus que ce truc ne vaut rien si Smith reste immobile et muet au fond de son trou ! Et, selon moi, c'est ce qu'il fait pour économiser l'oxygène dont il dispose !

Evans poussa un soupir.

— Je crois que nous n'y arriverons pas, dit-il à voix basse. Sam Forbes et Old Lucky sont morts dans des conditions presque identiques, puisque ceux qui les recherchaient savaient approximativement où ils se trouvaient.

L'opérateur retira ses écouteurs. Il se nommait Morton, appartenait au F.B.I., démontra qu'il ne manquait pas d'imagination.

— Il faut obliger Beffort à se manifester, dit-il.

— Comment ? demanda Evans.

Morton alluma une cigarette, et dit :

— En lui expédiant un message en morse.

— Ouais ! railla Witturst, c'est facile ! À cinq ou dix mètres sous terre, Smith va vous recevoir, *hey ?*

Morton ne se démonta pas.

— Même à vingt mètres, il entendra un appel frappé contre le sol par un millier d'exécutants ! Cela nécessiterait un bon *chef d'orchestre,* et un manche de pioche par homme. En cadence, ils lanceraient en morse quelque chose comme : *Beffort, répondez… Beffort, répondez,* etc. Entre les appels, une centaine de capteurs semblables au mien attendraient la réponse. Pour aboutir, il suffirait que Beffort cogne sans arrêt deux objets métalliques l'un contre l'autre. En ce moment, il n'en a évidemment pas l'idée, puisque nous sommes silencieux. En toute logique, il doit croire que les recherches ont été abandonnées.

Il se baissa, ramassa une grosse pierre et, joignant le geste à la parole, expliqua :

— Un coup isolé égalera un point. Deux coups rapprochés égaleront un tiret. C'est le téléphone des prisons. Beffort doit connaître, non ? Tap… tap,

tap… Tap… tap, tap.

— Bon sang ! s'exclama Evans, c'est la solution ! Witturst, faites revenir les hommes avec leurs pioches ! Vous, Morton, allez vous occuper des capteurs de son ! Dans combien de temps le dispositif peut-il être en place ?

— Une heure maxi, répondit Morton. Mais, ensuite, il faudra faire répéter les gars. S'ils ne frappent pas avec un ensemble absolu, le message sera incompréhensible. Heu ! vous savez, ça ne sera pas de la tarte !

---oOo---

La chaleur devenait intolérable et l'air se faisait rare, prenait une consistance bizarre, se transformait insensiblement en une espèce de matière sirupeuse que les poumons absorbaient péniblement.

Contractions, sifflement des bronches, étourdissements…

La mort lente, horrible, que l'on attend en pleine conscience. La mort Atomos !

Baignant dans sa sueur, Mie se retourna sur sa couchette, chercha la main de Smith, l'étreignit.

— Nous ne tiendrons pas jusqu'au matin, haleta-t-elle. Il est quelle heure ?

— Dix-huit heures trente.

— Ont-ils vraiment abandonné ?

— Non. Je suis sûr qu'ils préparent quelque chose, qu'ils cherchent un moyen de nous repérer. Cela ne doit pas être facile.

— Quand ils auront trouvé, il faudra encore des heures avant qu'ils puissent nous tirer de là.

— Oui, mais ils nous enverront de l'oxygène auparavant.

Smith ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. En vérité, il croyait que les recherches avaient cessé dans ce secteur pour continuer ailleurs. C'était logique. Plus tard, elles reprendraient au-dessus d'eux, mais quand ?

— Nous ne pouvons vraiment rien tenter, Smith ?

Il y avait trop longuement réfléchi pour conserver des illusions.

— Notre wagon est littéralement collé à la paroi sur cinq faces. Avec des outils, j'aurais peut-être pu démonter le plancher, et me glisser entre les roues jusqu'au bouchon mobile obstruant la galerie…

— Seulement, intercala Mie, vous n'avez pas d'outils.

Smith illumina le compartiment d'un coup de torche, montra son pistolet paralysant et un couteau de poche.

— Voilà tout ce dont je dispose. À la rigueur, je pourrais dévisser l'un des montants métalliques du porte-bagages, mais cela ne me serait d'aucune utilité. Alors ?

Mie se dressa sur un coude.

— En ouvrant la porte du fond, le bouchon mobile n'est-il pas accessible ?

— Si, admit Smith. Cependant, pour entamer cette plaque de béton en pleine masse, il faudrait une charge d'explosif ou, tout au moins, une barre à mine.

Il vit le désespoir envahir les yeux de sa femme, se décida à jouer la comédie de l'optimisme par charité.

— Je vais quand même dévisser ce montant, dit-il. Tenez la lampe et éclairez-moi, Mie.

— Vous disiez que cela ne servirait à rien ?

— J'ai changé d'avis. Après tout, le montant est en acier et nous servira à tester la solidité de ce béton.

— Du béton, murmura Mie, ce n'est pas un mur de briques.

— Cela dépend de son épaisseur. S'il sonne le creux, je parviendrai certainement à le briser. Voulez-vous braquer la torche sur cet endroit, Mie ?

Il savait que tous ses efforts seraient vains, fut surpris d'ébranler la première vis du montant avec la seule et fragile lame de son couteau. Alors, il travailla lentement, faisant mine de rencontrer une résistance tenace.

Pendant qu'elle le regardait faire, Mie ne pensait plus à la mort.

CHAPITRE VIII

À pied d'œuvre vingt minutes avant l'atterrissage de l'avion de ligne en provenance de Washington, Louis Radetich avait pu sans, peine s'intégrer au groupe des passagers se dirigeant vers le hall central.

La manœuvre avait sans doute été favorisée par l'obscurité qui, à présent, gênait Radetich, très désireux de détecter un éventuel suiveur. Il récupéra sa voiture au parking, s'installa au volant, démarra en gardant un œil sur le rétroviseur.

Pendant tout le trajet, il ne remarqua aucune voiture suspecte dans son sillage, stoppa devant le 30 *ter* de Santa Rosa Road avec, au cœur, la sensation d'un grand vide. Il s'était vaguement préparé à une action imminente, sentait que l'engagement physique qu'il souhaitait ne se produirait pas dans la soirée.

Il rentra sa voiture au garage, passa directement dans le vestibule de la maison déserte, éprouva tout de suite le poids écrasant de sa solitude. Machinalement, il ouvrit sa serviette, rangea les documents qu'elle contenait, mais glissa le pistolet paralysant dans sa ceinture. Silencieusement, il visita ensuite l'habitation de la cave au grenier, vérifia la fermeture des portes et des fenêtres, ainsi qu'Owen Bernitz le lui avait recommandé, et décrocha le téléphone. Il forma un numéro, fut en ligne avant la fin de la première sonnerie, et dit :

— Ici, Radetich.

— Vous êtes chez vous ? s'enquit Art Baxer.

— Oui, tout s'est bien passé depuis mon arrivée à l'aérodrome, et je n'ai rien de spécial à signaler.

Baxer devina son désappointement.

— Pas d'impatience, conseilla-t-il. L'Organisation Atomos n'a pas l'habitude de jeter le manche après la cognée, et il ne faut pas oublier que le gros de ses effectifs, sous la conduite de Costello et Ida Brown, roule actuellement vers Riverside. Théoriquement, on ne devrait pas avoir besoin de vous avant deux ou trois jours. Conduisez-vous normalement.

— Je serais bien en peine de faire autrement ! ragea Radetich.

— C'est mieux ainsi, croyez-moi, car il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que l'on vous surveille. Le fait que vous soyez encore vivant prouve que M^me^ Atomos n'est pas au courant de votre contact avec « Dragon Vert ».

Radetich se laissa aller contre le dossier de son siège et murmura :

— Cette inaction finira par me rendre fou. Tandis que je suis ici, que deviennent ma femme et mes enfants ?

— Nul, et moi moins que personne, ne peut répondre à votre question pour le moment, répondit doucement Baxer, mais vous devez vous persuader de votre importance au cours du prochain acte ! À l'heure qu'il est, toute l'Organisation Atomos n'attend qu'une chose : l'annonce de la mort des Beffort ! D'ici là, c'est-à-dire jusqu'à demain matin, rien de sérieux ne se produira. Si vous ne pouvez pas dormir, faites comme nous tous, Radetich : asseyez-vous et allumez votre télé. On retransmet en direct ce qui se passe à l'ancien centre de triage, car l'événement intéresse chaque Américain !

— Je vous comprends, mais ma famille…

— Si les Beffort meurent, coupa sèchement Art Baxer, nous pouvons tous nous préparer à subir le même sort ! M^me^ Atomos se déchaînera pour mieux fêter sa victoire, et le pays connaîtra la plus terrible catastrophe de son histoire ! Branchez votre récepteur, mon vieux, et oubliez vos ennuis personnels. Smith et Mie Beffort disparus, ce sera comme si des centaines de bombes « H » explosaient sur les U.S.A. ! Bonsoir…

Radetich entendit un déclic, raccrocha à son tour, et brancha son récepteur.

---oOo---

Si M^me^ Atomos avait choisi ce moyen pour provoquer la mort des Beffort, c'était afin de satisfaire son besoin de vengeance tout en relançant sa propre publicité. À son gré, on ne parlait plus assez d'elle, et un peu trop de *miss* Icho Fuji.

Elle était pourtant les deux femmes en une seule, mais n'ignorait pas que sa nouvelle « apparence » ne suffisait plus à son incognito. Incroyablement rajeunie, transformée en ravissante jeune femme par le miracle d'un voyage par auto-désintégration, elle avait vécu une fantastique aventure en devenant la maîtresse de Yosho Akamatsu.

Cela aurait pu durer longtemps, si Icho Fuji n'avait été littéralement dirigée par M^me^ Atomos. La seconde était l'esprit, la première le corps, et ce renversement de personnalité avait empêché la mutation totale inspirée – Dieu seul savait comment ! – par les ordinateurs.

Finalement, M^me^ Atomos restait M^me^ Atomos dans la peau d'une autre, ce qui, tout compte fait, devenait gênant. Car, l'esprit était troublé par le corps. Un corps aux sens exigeants qu'il fallait satisfaire, faute de chuter dans un refoulement néfaste à la méditation. Ensuite, l'esprit fonctionnait mieux, mais demeurait néanmoins très en deçà de son rendement primitif.

À ce point, que la construction du nouveau laboratoire avait traîné en longueur, que son installation avait demandé des mois, et que toute l'Organisation Atomos, à l'image de sa patronne, manquait de punch et d'imagination.

En bref, M^me^ Atomos en venait presque à déplorer ce rajeunissement, créateur de besoins charnels qui l'empêchaient de se consacrer à la vengeance, but suprême de sa vie.

Ainsi, elle estimait n'avoir pas assez pris de précautions en ce qui concernait les Beffort. Manquant de modération, emportée par un élan inhabituel, elle avait répliqué spontanément à l'article publié dans la presse. On la disait morte. On la remplaçait par Icho Fuji.

Hiroshima ! Nagasaki !

M^me^ Atomos avait poussé son cri de guerre et, quelques heures plus tard, Smith et Mie croupissaient au fond de leur trou avec des compliments, une perspective de longue agonie, et dix chances sur cent de revoir la lumière du jour !

C'était dix chances de trop !

Jadis, M^me^ Atomos aurait mieux creusé la question, se serait arrangée pour que le décrochage du fourgon à bagages se produisît une heure ou deux avant celui des Beffort. Cela aurait rendu gigantesque la zone des recherches, et toute l'armée des États-Unis n'en serait pas venue à bout !

Au lieu de ça, M^me^ Atomos devait regarder un millier d'hommes circuler au-dessus des Beffort. Car, comme tous les Américains, elle aussi était

assise devant l'écran de son récepteur qui passait en direct les images en provenance du centre de triage. Mais, dans le paysage bouleversé par les bulldozers, la terrible femme n'aurait su dire avec certitude où se trouvait le puits conduisant à la galerie ! Elle ne reconnaissait plus rien, devenait moite chaque fois que l'on creusait le sol, nageait en plein suspense ! Cardiaque, elle y aurait laissé sa peau.

---oOo---

Un homme et un manche de pioche pour dix mètres carrés. Un opérateur et son capteur de sons pour cent mètres carrés.

Une nuée de projecteurs trouant la nuit et éclairant Morton, debout sur un mirador hâtivement érigé, tenant un micro relié à vingt haut-parleurs, et s'apprêtant à jouer le rôle délicat du chef d'orchestre.

Immobiles, émus, quasiment statufiés, Evans, Akamatsu, Witturst.

Plus loin, travaillant au téléobjectif, des caméras H.F., avec leurs techniciens figés et leurs commentateurs chuchotant afin de respecter les consignes de silence.

Sur tout cela, une ambiance infiniment dramatique se prolongeant dans chaque foyer. Cette retransmission en direct avait vidé les rues et les campagnes, les salles de spectacle et les restaurants, les gares et les aéroports. L'Amérique et le reste du monde se trouvaient devant la télé, ou à l'écoute de la radio. Le nom de M^me^ Atomos était sur toutes les lèvres, s'articulait dans toutes les langues.

— Attention ! hurla Morton.

Sa voix, formidablement amplifiée, roula dans la vallée, puis sur la Terre entière, avec une puissance infernale. Simultanément, les manches de pioche se levèrent.

— Cinq, quatre, trois, deux, un, zéro !

Un temps, puis :

— Point… Point… Point.

En cadence, les manches de pioche tapèrent : *Tap… Tap… Tap…* formant ainsi le S de l'alphabet morse, première lettre du prénom *Smith* que l'on avait préféré à Beffort, gagnant ainsi deux lettres tout en clarifiant le message.

Malgré tout, pour envoyer : *Smith, répondez,* et même en tenant compte du double point représentant le tiret, il ne fallut que soixante secondes.

— Stop ! intima Morton.

Le silence retomba instantanément, et les capteurs de son tentèrent pendant une autre minute d'accrocher la réponse en balayant le sol. Chaque opérateur disposait d'un sifflet qu'il devait utiliser en cas de réception, mais ce premier essai fut sans résultat, et l'on recommença.

Vingt minutes plus tard, on en était toujours au même résultat négatif, mais il n'était évidemment pas question de s'arrêter. On jouait la dernière carte, et il n'existait aucune formule de remplacement.

---oOo---

Smith avait dévissé le montant du porte-bagages entièrement avant que Mie, épuisée par le manque d'oxygène, ne s'étendît sur la couchette. Elle avait résisté un instant, puis ses paupières s'étaient fermées, et elle avait sombré dans le sommeil.

Smith savait qu'elle ne s'éveillerait jamais. L'air deviendrait de plus en plus irrespirable au fil des heures et, déjà, il ressentait les effets pernicieux de l'anoxémie que suivraient infailliblement ceux de l'anoxie.

Il déposa le montant métallique à terre, laissa la torche allumée, et s'étendit sur l'autre couchette.

À partir de ce moment, Smith plongea dans une inconscience qui aurait probablement été éternelle, si rien n'avait troublé le silence dans lequel il baignait. Cela venait de très loin, possédait un rythme bien déterminé, une insistance propre à percer le mur qui séparait Beffort de la réalité. Mais, fastidieux de par sa monotonie, l'appel faillit se transformer en berceuse, en adoptant, dans l'esprit somnolent de Smith, le mouvement sourd et syncopé d'un train en marche.

Cela allait à l'encontre du but recherché par Morton et les manieurs de manches de pioches qui, ignorant la chose, continuèrent imperturbablement leur étrange manipulation. Alors, le cerveau de Smith émit enfin un signal vague où il était question d'un train franchissant des aiguillages.

Couché dans un wagon, le corps répondit au cerveau. Smith ouvrit les yeux, vit une porte vitrée reflétant le halo blafard de la torche électrique, essaya de comprendre d'où venaient ces sons. De lointains, les sons se rapprochèrent, en même temps que l'homme forçait son attention, devinrent très vite voisins, éclatèrent finalement en salves crépitantes encore sans signification.

Dans un effort fantastique, Beffort se dressa, bouche béante, pompant désespérément l'oxygène misérable, écoutant de toute son âme.

« *Tap, tap tap… Tap-tap. Tap-tap… Tap, tap… Tap-tap… »*

Machinalement, par réflexe, l'esprit traduisit :

« 3 points : *S.* 2 tirets : *M. 2* points : *I.* 1 tiret : *T…* »

Beffort s'adossa, pas sûr de ne pas rêver, enregistra néanmoins la totalité du message : *Smith, répondez !*

Il y eut ensuite un silence, la répétition de l'appel, un nouveau silence. Temps égal pour écoute. Beffort tenta un hurlement, émit un grotesque gémissement qui lui sonna dans le crâne comme une détonation, se recoucha, à bout de forces.

Il sombra à moitié, récupéra par instinct de conservation, entendit de nouveau les chocs que la terre répercutait. À la surface, on l'appelait…, et il ne pourrait peut-être pas répondre !

Sur sa couchette, Mie porta ses mains à sa gorge, commença de se griffer la poitrine. Elle étouffait.

Le bras de Smith tomba, ses doigts rencontrèrent le montant métallique, l'agrippèrent furieusement…

---oOo---

On en était au quarante-deuxième appel, et tout le monde avait perdu espoir, lorsque le coup de sifflet fusa dans le silence de minute d'écoute. Personne ne bougea, car l'ordre en avait été donné, mais Morton rendit muet son micro, tandis qu'Evans, Akamatsu et Witturst se dirigeaient silencieusement vers l'opérateur qui agitait frénétiquement le bras.

Il était en position auprès de la fosse abritant la machinerie démantelée de la plaque tournante, percevait nettement les coups que Beffort produisait à l'aide du montant providentiellement dévissé. Métal contre métal. Cela claquait sec, vibrait dans les écouteurs comme des départs de 105, assourdissant l'homme, certain d'être en surplomb direct de l'émission.

Cela dura quinze secondes, cessa brusquement.

— Où est-ce ? demanda Evans, pâle comme un cierge.

Le type frappa du pied.

— Droit dessous, très près… En tout cas, pas à plus de six à dix mètres !

Evans leva les deux bras. Du bout de la plate-forme, un camion s'élança, portant une pompe à oxygène, et remorquant une foreuse montée sur un châssis mobile de 8 mètres. Diamètre : 30 mm, et un trépan capable d'éclater de la roche…

Akamatsu et Witturst se penchaient sur le puits.

— Une lampe ! réclama Akamatsu.

Un officier du génie balaya le trou du faisceau de sa torche, s'étonna tout de suite.

— Il en fallait, du matériel, pour faire tourner une simple plaque !

En arrachant la plaque, le bulldozer avait massacré toute la mécanique intérieure du puits. Auparavant, et en raison des destructions, nul n'avait remarqué les *deux* moteurs, ni les tubes de guidage, pas plus que l'énorme contrepoids.

Maintenant, et malgré la ferraille tordue, Akamatsu voyait parfaitement le détail de l'installation. Il dit :

— Système hydraulique ! La plaque ne tournait plus, mais montait et descendait ! Beau travail !

Maniée par l'officier, la torche délimitait le cercle plus clair d'une portion de béton, révélait les douze massives charnières d'acier, le volant de blocage.

— Une gigantesque porte de caisson étanche ! dit-il.

À dix pas, la foreuse entra en action, crépitante, mordante, perçant le sol comme du papier. Evans, très agité, arriva.

— Dans dix minutes, *ils* auront de l'air ! jubila-t-il.

— Ce sera parfait, s'ils peuvent le respirer, renvoya Akamatsu. Selon vous, pourquoi Beffort ne répond-il plus ?

D'un coup, Evans perdit ses couleurs.

— Ce serait trop bête !

Akamatsu montra le puits d'un coup de menton.

— Par-là, nous irions plus vite. D'ailleurs, l'un n'empêche pas l'autre. Que la foreuse continue, que l'on envoie de l'air, mais que l'on fasse aussi sauter ce bouchon le plus vite possible !

Evans vira vers l'officier du génie.

— Cela est-il dans vos cordes ?

L'autre eut un sourire, opina et s'éloigna vivement en direction d'un camion militaire. Soixante secondes plus tard, il revenait à la tête d'un groupe équipé d'une échelle, d'une perceuse Hugh et de quelques charges d'explosif.

— Écartez-vous, dit-il, ce puits va, sous peu, cracher des éclats.

La perceuse joignit ses aboiements aux trépidations de la foreuse, et le vacarme devint crispant. Evans recula en entraînant Witturst et Akamatsu, consulta sa montre, se mordilla le pouce d'impatience.

Soudain, les artificiers jaillirent du puits, retirèrent l'échelle, plongèrent. Il y eut un « boum ! » ridiculement faible, mais une giclée de débris monta du trou, s'éparpilla, retomba en cascadant. Déjà, les militaires reposaient l'échelle, redescendaient à toute allure tandis qu'une ambulance s'amenait en faisant inutilement hurler sa sirène.

Comme dans un spectacle bien réglé, les brancardiers sautèrent à terre. Le service de réanimation suivit, brancha les masques sur les bouteilles d'oxygène, puis, portés à dos d'hommes, inconscients, Smith et Mie apparurent.

Evans se rua. Un major le stoppa, saisit sa question muette, cligna de l'œil en le repoussant doucement.

— *Okay,* ils sont vivants, et vous viendrez les voir à l'hôpital général de Charleston. En attendant, reculez, s'il vous plaît.

Evans recula sans faire d'histoires, les yeux humides, aussi heureux que pour la naissance de son fils.

---oOo---

M^me^ Atomos poussa un cri de rage, fracassa son poste de TV en le projetant sur le carrelage, fonça sur le téléphone intérieur de son laboratoire. Elle tremblait de fureur, fut contrainte de s'y reprendre à deux fois avant de former convenablement son numéro, s'énerva davantage en entendant la sonnerie vibrer interminablement.

Quand on décrocha, elle explosa :

— Summer, contactez immédiatement Louis Radetich ! Qu'il parte pour Charleston à la minute ! Cette fois, il devra tuer Mie et Smith Beffort à l'hôpital général ! Pour plus de sûreté, chargez Downing du même travail !

— Downing roule en ce moment vers Riverside, madame.

— Modifiez cela ! Je veux qu'il double Radetich !

Elle raccrocha, se plaça sous le ventilateur. Pour la première fois, M^me^ Atomos manquait d'air.

CHAPITRE IX

Louis Radetich avait fini par s'endormir devant l'écran de son poste de TV, sans voir le dernier bulletin d'informations, mais rassuré sur le sort des Beffort.

La sonnerie du téléphone l'éveilla vers une heure du matin. Radetich tendit la main, décrocha et se nomma.

— Ici, Summer, fit une voix inconnue. Je suis un ami de Robert Costello.

Radetich se dressa brusquement.

— Faites attention à vos paroles, murmura-t-il, je ne suis pas certain de mon téléphone…

Cela faisait partie du plan monté par Owen Bernitz pour contraindre le correspondant de Radetich à se démasquer. Summer n'avait pas besoin qu'on lui trace un dessin. Il comprenait sans peine que la ligne de Radetich pouvait être branchée sur une table d'écoute. Déjà, il craignait d'en avoir trop dit.

Pour ne pas le paniquer, Radetich ajouta :

— Simple supposition, mais deux précautions valent mieux qu'une, n'est-ce pas ?

Summer se rassura un peu.

— Je dois vous faire une communication importante, chuchota-t-il instinctivement. Combien de temps vous faut-il pour me rejoindre dans l'allée centrale de Egdement Park ?

— Quinze minutes, fit Radetich.

— Prenez une valise. Vous partez en déplacement… Mais nous parlerons de cela dans un instant. Dépêchez-vous. Quand vous arriverez dans

Egdement Park, rangez-vous le long du trottoir, à hauteur du jardin d'hiver, et attendez. C'est moi qui vous rejoindrai. À tout de suite, Radetich.

Summer coupa. Radetich l'imita, forma fébrilement un numéro, patienta en se mangeant la joue, fronça les sourcils en entendant une voix qu'il ne connaissait pas.

—Ici, Louis Radetich, dit-il avec méfiance. Qui êtes-vous ?

— Ben Brady. Qu'est-ce que vous craignez ?

— L'homme qui devait me répondre se nommait Baxer…

— Il dort. Mais je suis au courant de votre situation, et vous pouvez y aller.

Radetich avala sa salive, hésita. Owen Bernitz lui avait conseillé la plus grande prudence et, maintenant, il croyait voir un piège dans le moindre événement imprévu. Il dit :

— Baxer n'a jamais prononcé votre nom…

— *Okay !* restez en ligne, je vais le sortir du lit !

Il y eut un silence de quatre minutes, puis Baxer dit :

— Que se passe-t-il, Radetich ?

— Je viens de recevoir un appel téléphonique d'un certain Summer, répondit Radetich avec soulagement. C'est un ami de Costello et il désire que je le retrouve immédiatement dans l'allée centrale de Egdement Park, près du jardin d'hiver.

— Il n'a rien dit de plus ?

— Si. Je vais partir en déplacement, mais il n'a pas précisé le but de ce voyage. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Rien de spectaculaire. Allez à votre rendez-vous et ne vous inquiétez de rien. Quelqu'un prendra Summer en filature dès qu'il vous aura donné ses instructions, et j'ai bon espoir de remonter ainsi jusqu'au laboratoire. Avant de prendre le train ou l'avion, rappelez ce même numéro afin de nous faire savoir où vous vous rendez.

— C'est tout ?

Baxer émit un petit rire.

— Vous ne réalisez pas, Radetich ! Grâce à vous, nous allons enfin avoir une piste fraîche !

— En arrêtant Summer, riposta Radetich, vous pourriez très vite apprendre où sont ma femme et mes enfants ! Smith et Mie Beffort étant hors de danger, j'estime que vous devez désormais vous occuper de ma famille ! Si vous ne faites rien, je vais me charger de Summer !

Il était soudain très virulent. Baxer le doucha :

— Si vous faites ça, mon vieux, M^me^ Atomos en sera informée dans l'heure qui suivra ! Pour peu que Summer ne sache pas ce qu'est devenue votre famille, vous serez responsable d'une blague monumentale !

Radetich ne répliqua pas. Baxer dit encore :

— Vous avez de l'expérience en ce qui concerne votre métier, et nous en avons autant à propos de la lutte contre M^me^ Atomos et son organisation. Filez à Egdement Park, téléphonez-nous ensuite, et laissez-nous faire. D'accord ?

— D'accord, accepta Radetich.

Il raccrocha, respira profondément afin de retrouver son calme. À ce régime, ses nerfs ne tiendraient plus très longtemps. En passant dans l'autre pièce, il évita de regarder la photo de famille posée sur le buffet, ouvrit un placard et en tira une valise qu'il bourra hâtivement d'objets de toilette et de quelques sous-vêtements indispensables. Il y joignit deux chemises, des chaussettes, boucla les serrures et regagna le garage par la porte communicante.

Cinq minutes plus tard, sa voiture stoppait le long du trottoir de l'allée centrale, face au jardin d'hiver. L'endroit était particulièrement sombre et désert. Crispé, Louis Radetich alluma une cigarette. Il n'avait vu personne, se demandait si la force « Dragon Vert » avait réellement eu le loisir de mettre en place l'équipe chargée de suivre Summer.

Un instant s'écoula, puis Radetich eut la sensation qu'une silhouette bougeait dans l'un des buissons bordant le jardin d'hiver. Il pensa qu'on l'observait, et cela le rendit un peu plus nerveux.

Involontairement, sa main glissa vers sa ceinture, se posa sur la crosse tiède du pistolet paralysant. Dans le même temps, il jeta sa cigarette. Celle-ci décrivit une courte parabole, roula sur le trottoir en lâchant une gerbe d'étincelles, puis tout redevint noir. Tassé, Radetich se tenait à l'affût. Ce rendez-vous n'était peut-être qu'un prétexte pour le mettre à la merci de Summer, planqué dans l'ombre, cherchant à le cadrer dans l'œilleton de son fusil…

— Radetich ?

L'homme se penchait à la portière. Visage rond, très anonyme et un peu mou. Rien du tueur que Radetich avait imaginé.

— Tenez, voici un billet d'avion… Dans ce paquet, vous trouverez une arme…

Summer parlait par rafales, scrutait la nuit d'un œil méfiant. Son inquiétude rendit tout son calme à Radetich. Les gens de M^me^ Atomos étaient humains, vulnérables. Summer se dressa, écouta, se pencha de nouveau.

— Dans vingt minutes, un jet décolle à destination de Charleston. Là-bas, vous irez à l'hôpital général où Smith et Mie Beffort sont en observation…

Radetich soupesa le paquet. Au poids et à l'encombrement, il sut que Summer lui confiait une arme sérieuse.

— Le paquet contient aussi un silencieux, lit Summer, qui semblait plus assuré. Avec un peu de chance, vous aurez peut-être le temps de fuir après les avoir tués…

Radetich resta de marbre. Depuis le début, il savait qu'on lui ordonnerait quelque chose dans ce goût-là. Son manque de réaction surprit Summer.

— Vous avez compris ? demanda-t-il.

— J'ai compris, répondit Radetich, mais que faire si l'on m'interdit l'entrée de l'hôpital ?

— Vous déciderez vous-même sur place. Vous devez remplir cette mission coûte que coûte, et…

— Si l'on m'arrête avant que je sois en mesure de tirer, ce qui est probable, ni vous ni M^me^ Atomos n'y pourrez rien.

Summer eut un sourire cruel, secoua l'index.

— Arrangez-vous pour franchir les barrages, Radetich, sans quoi, ce sont vos enfants et votre femme qui en subiront les conséquences !

Il ricanait, sa tête de pleine lune encadrée par la portière, et Radetich lui expédia son poing dans la figure, eut la satisfaction d'entendre craquer l'os du nez. Summer tituba, s'appuyant à la carrosserie.

— Fichez le camp ! grinça Radetich, qui maîtrisait péniblement une énorme fureur, fichez le camp avant que je ne vous descende !

De son mouchoir, Summer stoppa l'hémorragie qui s'amorçait, recula en grimaçant.

— Vous vous souviendrez de cela, Radetich !

Il passa la grille du jardin d'hiver, se fondit dans les ténèbres, disparut totalement. Radetich s'épongea le front, chercha le contact d'une main tremblante, entendit comme dans un rêve gronder le moteur. Il regrettait déjà de ne pas avoir capturé Summer, déplorait son mouvement de colère. C'était faire les choses à moitié, que de briser le nez d'un assassin !

Radetich démarra, fut à l'aéroport en six minutes. Il laissa sa voiture au parking, prit sa valise et alla s'enfermer dans une cabine téléphonique.

— Alors, s'enquit Baxer, vous croyez que c'est malin, de boxer un type qui peut se venger sur vos gosses ?

Son ton ne comportait aucun reproche. La phrase n'était destinée qu'à démontrer à Radetich l'efficacité de « Dragon Vert », invisible mais présent dans l'allée centrale de Egdement Park.

— Vous lui avez collé une sacrée pêche ! ajouta Baxer, au point qu'on pourrait le suivre à la trace rien qu'au filet de sang qu'il répand derrière lui ! Donc, vous partez pour Charleston ?

— Comment le savez-vous ?

— Bouh ! Maintenant, on fabrique des micros capables de capter une conversation à plus de cent mètres.

— Bien. Que va-t-il se passer à Charleston ?

— Exactement ce que souhaite M^me^ Atomos. Vous serez admis à visiter Smith et Mie, vous les tuerez, et vous parviendrez sans trop de peine à vous enfuir. Un peu plus tard, la nouvelle sera diffusée à travers le pays, et M^me^ Atomos se sentira des fourmis dans les jambes. Seulement, entre-temps, notre ami Summer nous aura certainement conduits à l'un des refuges de l'Organisation, sinon au laboratoire.

— Et s'il vous échappe ?

— Il ne nous échappera pas, soyez tranquille, dit fermement Baxer. Prenez votre avion. Vous serez à Charleston vers sept heures du matin et disposerez d'un certain délai avant les visites de neuf heures à l'hôpital. Vous en profiterez pour vous promener un peu en ville.

— Pourquoi ?

— Simplement afin de nous permettre de repérer l'observateur de M^me^ Atomos qui ne manquera pas de superviser votre travail. À Washington, Costello et Ida Brown jouaient ce rôle. Il serait impensable qu'on vous laisse agir en toute liberté à Charleston. Vous voyez, Radetich, vous n'avez pas encore fini de nous aider !

Radetich resta muet. Tout ne prendrait une signification que lorsque ses efforts auraient contribué à tirer sa famille des griffes de M^me^ Atomos. En attendant, il avait la sensation de n'être qu'un jouet entre les mains de la terrible femme et de ne faire que ce qu'elle voulait bien qu'il fasse. Seules initiatives à son actif : avoir écrasé le nez de Summer, et avoir accepté de collaborer avec « Dragon Vert ».

Pour un homme brûlant d'attaquer, c'était maigre.

---oOo---

Ce satané camion ne s'était pas arrêté une seule fois depuis Charleston, sauf pour faire le plein de carburant quand cela s'avérait nécessaire, et Hyde fut surpris lorsqu'il stoppa à l'entrée de Wichita, Kansas.

Hyde freina sèchement, vira dans une rue voisine, effectua un rapide demi-tour qui eut pour effet d'éveiller Dan Stone.

— Le camion est arrêté, et il n'y a pas de station-service à l'horizon, jeta Hyde en ouvrant sa portière. Prenez le volant. Je vais voir cela de plus près.

Il descendit, longea le trottoir, risqua un œil.

Là-bas, le camion démarrait déjà. Hyde faillit revenir vers la voiture, repéra *in extremis* l'homme qui se hâtait en direction d'une file de taxis. Il ne portait plus son uniforme, ni sa casquette, mais Hyde l'identifia comme étant le faux chef de train, grâce à sa démarche assez particulière.

Répondant à un appel du bras, Stone fit avancer la voiture.

— Nous nous séparons, décida Hyde. Vous continuez de suivre le bahut, et moi de pister le zèbre que vous voyez sur l'autre trottoir. Contact radio permanent avec *628. D.V. As.* Salut, Stone !

— Salut ! répondit Stone, en démarrant en trombe selon son habitude.

Charles Hyde traversa l'avenue au sprint, se dissimula dans l'ombre. À 2 heures du matin, les rues étaient naturellement désertes. Il fallait éviter d'éveiller les soupçons de l'homme qui, de surcroît, pouvait connaître Hyde pour l'avoir vu dans le train quelques heures auparavant.

L'homme monta dans le premier taxi, et Hyde attendit son départ avant de se ruer vers la voiture suivante. Il montra tout de suite sa plaque du F.B.I., sachant par expérience que cela facilitait les choses, et intima :

— Suivez votre collègue aussi discrètement que possible. Son client appartient à l'Organisation Atomos. Vous saisissez, n'est-ce pas ?

— Sans blague ?

— Sans blague, assura Hyde.

Le taximan lança son moteur, décolla de la station, se tourna à demi et demanda :

— Pour plus de discrétion, voulez-vous arriver à destination avant lui ?

— Vous savez quel est le but de la course ?

— *Wichita Municipal Airport,* c'est ce que le type a dit avant de grimper dans la bagnole. En coupant par Douglas Avenue et Southwest Boulevard,

c'est dans la poche !

— *Okay !* accepta Hyde. Mettez la gomme.

Tandis que le taxi filait le long de Douglas Avenue, Hyde ne se cachait pas qu'il prenait un risque certain. En fait, si le client du premier taxi donnait une autre adresse en cours de route, la filature échouerait avant même d'avoir commencé. Très anxieux, Hyde passa une main nerveuse sur son menton, entendit crisser sa barbe, se dit qu'il ne devait pas avoir une allure très catholique. En modifiant légèrement sa démarche et son aspect général, il avait une chance de ne pas être reconnu.

Il y pensa jusqu'à l'aéroport. Son chauffeur demeurait muet, s'appliquait à couper les virages, passait miraculeusement tous les feux au vert, fit tant et si bien que le taxi pénétra dans l'enceinte du *Wichita Municipal Airport* seulement huit minutes après avoir quitté sa station.

— Sûr d'être le premier ? s'inquiéta Hyde.

Le taximan hocha vigoureusement la tête.

— Nous avons au moins cinq minutes d'avance. Mon collègue a *un peu* baladé son client en prenant les *extérieurs.* Fatal, avec un type descendant d'un camion portant une plaque de San Francisco.

Hyde ne commenta pas. Il régla la somme inscrite au compteur, laissa un pourboire raisonnable, et quitta la voiture.

Depuis le hall, il vit arriver le taxi qu'il espérait. Le faux chef de train en descendit, hésita un instant, fonça finalement en direction des guichets. Là, il acheta un billet consulta une carte d'horaires, puis s'en alla lentement vers le petit buffet ouest. Il ne semblait pas pressé, et Hyde en déduisit que son avion ne décollerait pas prochainement. Au même guichet, il eut confirmation de son pronostic : le Boeing (vol 312) à destination de New York, *via* Louisville et Charleston, et en provenance de Los Angeles, ne se poserait pas à Wichita avant 5 h 18.

Hyde apprit également que l'homme se nommait Downing et qu'il avait retenu sa place jusqu'à Charleston. Le *G'man* prit un billet pour le trajet Wichita-Charleston, s'assura que Downing était toujours au buffet, et gagna une cabine téléphonique d'où il demanda un numéro à Washington.

Sammy le prit en ligne, lui donna derechef la communication avec le dispatching de Ralf Stuton, indicatif *628. D.V. As.,* qui centralisait et diffusait les informations pour le compte de « Dragon Vert ».

— Ici, Charles Hyde. Je suis à l'aéroport de Wichita…

— Je sais, coupa Stuton. Dan Stone m'a déjà contacté. Il disait que vous étiez aux trousses d'un gars de l'Organisation…

— Exact. Il se nomme Downing et vient de prendre un billet d'avion pour Charleston. Compte tenu du fait que Smith et Mie…

— Shhh ! siffla Stuton, un instant !

Hyde entendit un crissement de papier, et Stuton s'enquit :

— Vol 312 en provenance de Los Angeles ?

Estomaqué, Hyde confirma. Stuton grogna, expliqua enfin :

— Louis Radetich se trouve dans cet avion qui fait un petit boulot de tortillard nocturne en effectuant un tas d'escales. Radetich a embarqué vers une heure quarante à Riverside. Son but est Charleston. Plus précisément, l'hôpital général où il doit supprimer les Beffort… Art Baxer avait prévu qu'un membre de l'Organisation le superviserait.

— Bien, mais que va-t-il se produire à Charleston ?

— Radetich remplira sa mission et réussira à fuir…

— Je ne pige pas ! intercala Hyde. Si Radetich est télécommandé, comment savez-vous que son comportement correspondra à vos désirs ?

Stuton comprit que Hyde n'était pas au courant des derniers événements. Il lui raconta brièvement l'histoire de Radetich, conclut en disant :

— Sa collaboration a déjà permis l'identification d'un certain Summer, opérant sur Riverside, et que les hommes de Art Baxer tiennent en laisse. En ce qui concerne Downing, je crois qu'il faudrait le surveiller de près, non ?

Faute de pouvoir donner des ordres, il suggérait.

— De très près, approuva Hyde. Qui peut dire s'il n'est pas chargé de liquider Radetich après le coup de l'hôpital ?

Ils se trompaient tous deux, mais cela était sans importance. Désormais, Downing ne pourrait pas remuer le petit doigt.

CHAPITRE X

À Riverside, Ben Brady et son équipe avaient suivi Summer depuis son départ de l'allée centrale d'Egdement Park. Filature difficile. L'homme se méfiait terriblement et avait effectué un incroyable slalom à travers la ville avant de se diriger vers une petite villa de la banlieue sud.

Sans l'apport de trois voitures radio, Brady n'en serait pas venu à bout. Maintenant, la villa était sous surveillance et son téléphone avait très vite été raccordé à une table d'écoute par les soins du F.B.I. local.

Pour l'heure, le F.B.I., restant dans le cadre de la collaboration préétablie par Beffort, laissait l'initiative à « Dragon Vert ». Contre M^{me} Atomos, mieux valait éviter les vagues, remous et autres clapotis, si bien que les alentours de la mini-villa étaient nus comme le plateau d'un théâtre pendant l'entracte.

Mais, les acteurs du prochain tableau se préparaient dans l'ombre. Une lumière filtrait par la fente verticale d'un rideau mal tiré, prouvant ainsi que Summer veillait, attendant sans doute un appel de sa maîtresse pour reprendre le collier.

— Peut-être qu'il soigne son nez ? fit Hank Seurer.

Brady haussa les épaules.

— Deux heures pour se tamponner les narines, c'est un peu beaucoup…

Il n'était pas tranquille, tranquille, craignait vaguement que Summer ne lui fasse un coup tordu. Pour cela, il n'était pas nécessaire que l'homme se sache surveillé. Le règlement de l'Organisation Atomos prévoyait une foule d'actions, dites « de sécurité », destinées à contrecarrer d'éventuelles filatures.

Dans le cas présent, il se pouvait, par exemple, que Summer ait déjà quitté la villa en laissant de la lumière afin de faire croire à sa présence.

— Si cette baraque comporte un souterrain, reprit Brady, qui connaissait ses classiques Atomos, nous l'avons dans le baba.

Il ployait sous le poids de sa responsabilité, éprouva un sentiment de soulagement quand Art Baxer s'amena en compagnie de Yosho Akamatsu arrivant directement de Charleston.

En apprenant que Summer n'avait pas téléphoné depuis son entrevue avec Radetich, Akamatsu fronça les sourcils.

— Peu vraisemblable, décréta-t-il.

— La table d'écoute…

— Posée trop tard, fit laconiquement le Japonais. Summer a dû appeler sa patronne immédiatement après avoir franchi le seuil de cette maison. Je me demande…

Il n'acheva pas sa phrase, pécha dans la voiture une paire de jumelles de nuit, régla les oculaires et les braqua sur la villa. Gros plan sur la fente du rideau dévoilant l'angle d'une table, un dossier de chaise, un coin d'abat-jour appartenant sans doute à un lampadaire, et, plus en retrait, en partie noyé dans la pénombre, un visage de femme.

Akamatsu fixa ce visage à en avoir mal aux yeux, mais ne parvint pas à déterminer s'il s'agissait d'un tableau ou d'une femme se tenant rigoureusement immobile. Au bout d'un instant, l'imagination aidant, il trouva que ce visage avait une certaine ressemblance avec celui d'Icho Fuji, passa les jumelles à Baxer qui fit la grimace.

— Vous avez de bons yeux, estima-t-il. Moi, je trouve que « ce truc » ressemble à n'importe quoi, sauf à une tête de femme !

Akamatsu eut un rire silencieux. Baxer avait de l'intelligence, du sens pratique, mais pas un brin d'idée créatrice se superposant à la réalité. En l'occurrence, il ne pouvait absolument pas voir un laboratoire là où il n'y avait qu'une villa de dimensions restreintes !

D'ailleurs, il était peut-être dans le vrai. Cependant, on savait depuis longtemps que le nouveau laboratoire Atomos se trouvait dans la banlieue de Riverside et, malgré des recherches très poussées, son emplacement n'avait pu être découvert.

Alors ?

Akamatsu reprit les jumelles. Il revit l'angle de la table, le dossier de chaise, le coin d'abat-jour, chercha vainement la tache blanche et floue que

Baxer avait qualifiée de « truc », mais il n'y avait plus qu'une grande zone obscure. Troublé, Akamatsu allait renoncer, lorsqu'une fine silhouette coupa le rai de lumière, pivota, disparut derrière le rideau.

— Physiquement, s'enquit-il, comment est Summer ?

— Grand, gras, mou, jeta Ben Brady. Vous l'avez vu ?

Brusquement fiévreux, Akamatsu ne répondit pas. Si ce qu'il pensait timidement prenait forme, Louis Radetich aurait rendu un immense service aux États-Unis en contraignant Summer à jeter le masque !

Trente secondes s'écoulèrent, puis la silhouette passa une nouvelle fois, se perdit dans l'angle mort, revint, contourna la table et alla s'asseoir dans le fond de la pièce, là où Akamatsu avait vu le visage noyé par la pénombre.

Akamatsu sentit la sueur perler à son front. Sans quitter son objectif des yeux, il demanda :

— Savez-vous pourquoi Summer n'a pas téléphoné, Brady ?

— À l'instant, vous disiez qu'il l'avait fait avant l'installation de la table d'écoute !

Akamatsu secoua la tête.

— Je l'ai dit parce que c'était logique. Après avoir vu Louis Radetich, Summer devait rendre compte à M^me^ Atomos. Seulement, il n'a pas eu besoin de lui donner un coup de fil, car M^me^ Atomos est dans cette villa !

Baxer, Seurer et Brady sursautèrent avec ensemble, comme secoués par une décharge électrique.

Akamatsu dit avec concentration :

— Tout ceci n'a finalement rien de surprenant. M^me^ Atomos sait naturellement que les Beffort sont en observation à l'hôpital général de Charleston, puisqu'elle a ordonné à Radetich de les assassiner. Dans cette attente, plus rien n'a d'importance à ses yeux. Elle tourne en rond, va s'asseoir, se relève, mais reste à proximité du combiné téléphonique qui lui apprendra la mort de Smith et de Mie. Pourtant, il n'est que cinq heures du matin, et Radetich n'arrivera pas à Charleston avant sept heures. Ensuite, cent vingt minutes s'écouleront encore, et il sera neuf heures lorsque les portes de l'hôpital s'ouvriront aux premiers visiteurs.

Son ton était celui d'un homme réfléchissant à haute voix sans en avoir conscience. Il gardait les jumelles collées aux yeux, avait la sensation de n'être qu'à quelques mètres du visage blême d'Icho Fuji. Avec un fusil, il était certain de lui loger une balle au milieu du front…

— Baxer, demanda-t-il dans un chuchotement, trouvez-moi tout de suite un fusil à lunette.

Baxer s'éloigna, pivota sur les talons.

— Et si *elle* n'est pas M^me^ Atomos ?

— C'est elle, Baxer !

— Vous ne pouvez pas en être certain ! À travers une fente de rideau éloignée de cinquante mètres, dans la pénombre, et même avec des jumelles de nuit, personne n'est sûr de rien !

Comme Akamatsu hésitait, il ajouta :

— Depuis que vous avez couché avec elle, vous la voyez partout, Yosho !

— Il y a longtemps que j'ai cette impression ! renvoya le Japonais. Cette femme est une bête enragée ! Il faut l'abattre à vue !

Art Baxer ne bougea pas.

— D'accord sur ce point, mais, avant de tirer, nous devons nous assurer de son identité. Dans cette villa, il y a Summer et une femme. Vous pouvez tuer la femme sans trop de difficulté, et ce sera une bonne chose, car elle appartient sans nul doute à l'Organisation. Néanmoins, si elle n'est pas Icho Fuji, l'alerte sera donnée, n'est-ce pas ?

Akamatsu abaissa ses jumelles. Baxer raisonnait juste, ne laissait aucune place à la fantaisie.

— Que proposez-vous, Art ?

Il admettait implicitement ne pas avoir formellement reconnu M^me^ Atomos sous les traits d'Icho Fuji. Baxer respira plus librement. Yosho aurait pu l'obliger à lui fournir une arme de tir. Dans l'échelon hiérarchisé de la force « Dragon Vert », il venait immédiatement après Smith et Mie.

— Je propose tout d'abord un encerclement parfait de la villa. Ensuite, un commando de deux ou trois hommes pénétrera dans le jardin et s'approchera assez pour être en mesure d'acquérir une certitude au sujet de cette femme.

— *Okay !* J'en suis, naturellement, et j'emporterai le fusil que vous allez me procurer avant toute chose !

Cette fois, ils étaient sur la même longueur d'onde mais, par prudence, et sans qu'il soit possible de lui en tenir rigueur, Art Baxer venait de sauver M^me^ Atomos…

---oOo---

Face à la patronne, Summer se sentait mal à l'aise. En revenant de son rendez-vous avec Louis Radetich, il n'avait pu dissimuler son nez brisé ni son mouchoir trempé de sang. M^me^ Atomos l'avait dévisagé de son regard glacé.

— Un incident, Summer ?

Il avait raconté, avec l'impression de parler à un mur, puis M^me^ Atomos l'avait complètement oublié. Dans son coin, il se prenait pour un meuble. M^me^ Atomos n'ouvrait pas la bouche, se déplaçait de temps à autre, s'asseyait sans songer à tirer sur sa jupe.

L'ennui, c'était cela. Par moments, M^me^ Atomos ne se souvenait pas qu'elle était devenue jeune et désirable, surtout quand le souci la rongeait comme en cet instant. Vieille, elle pouvait diriger les hommes sans éveiller chez eux de troubles pensées. Rajeunie, elle n'avait plus le même poids et exhibait trop d'appâts pour ne susciter que sentiments d'obéissance.

Troublé. Summer l'était. D'autant plus qu'il n'avait pas connu M^me^ Atomos « du temps de sa vieillesse », et qu'il imaginait péniblement qu'une telle *pin-up* ait pu tuer autant de monde. Pourtant, les faits ne trompaient pas.

Cette jolie fille était la plus grande criminelle de tous les temps ! Oui, Summer se sentait mal à l'aise.

Derrière sa façade, M^me^ Atomos l'épiait de toute son expérience, se demandait si l'homme était assez solide pour l'appuyer efficacement lors de la campagne qu'elle préparait. En bas, soit à une vingtaine de mètres sous le plancher de la villa, se trouvait le laboratoire. Dans ce dernier étaient soigneusement rangées, tout autour d'une chambre blindée, 10 000 ampoules de XBC 250, contenant chacune 10 grammes de la terrible substance bactériologique.

Il n'y en avait pas encore assez pour supprimer tous les habitants des U.S.A. mais, en lâchant les ampoules du haut d'un avion sur une distance de 500 kilomètres, le résultat serait fort satisfaisant. M^me^ Atomos avait l'avion, les bactéries, deux à trois millions de morts en perspective… Il ne lui manquait rien, sauf de coup de téléphone en provenance de Charleston qui, elle l'espérait de toute son âme ténébreuse, lui annoncerait l'élimination de Smith et Mie Beffort.

Eux vivants, elle ne pouvait penser à autre chose, et…

— Madame ?

Elle tourna la tête, dévisagea Summer, lui trouva subitement une expression paniquée.

— Qu'est-ce que c'est, Summer ?

D'un coup de menton, l'homme désigna un tableau mural constellé de minuscules lampes. L'une d'elles était allumée.

— Quelqu'un vient d'entrer dans le jardin, murmura Summer, qui se retenait pour ne point bondir.

Malgré son invraisemblable sang-froid, M^me^ Atomos se sentit littéralement pâlir. Elle se leva d'un élan, fit un pas, à la seconde précise où Akamatsu pressait la détente du fusil. La balle troua la fenêtre, miaula dans la pièce, et s'écrasa contre le mur qu'elle émietta sur une surface suffisante pour inciter M^me^ Atomos à se ruer vers le couloir.

Summer sur ses talons, elle fila dans la cave, manœuvra le mécanisme secret, tandis que Summer bouclait les lourdes serrures de la porte d'accès. Sans un bruit, le faux mur coulissa, dévoilant une cabine d'ascenseur. Si la cabine ne se trouvait pas à l'étage, le faux mur ne coulissait pas. C'était simple, mais particulièrement efficace du point de vue sécurité.

M^me^ Atomos et Summer prirent place dans la cabine, et le faux mur rentra dans son logement. Après quoi, M^me^ Atomos pressa un bouton, et l'ascenseur descendit vers les profondeurs.

Akamatsu et les autres pouvaient toujours chercher.

À moins de détruire la villa et son sous-sol, ils n'avaient aucune chance de découvrir le laboratoire.

---oOo---

Yosho Akamatsu ne comprit pas, dans la seconde, que M^me^ Atomos venait d'échapper à la mort. Se dressant à l'instant où Yosho pressait la détente, la terrible femme semblait avoir été secouée par l'impact de la balle. Puis, la fente du rideau étant étroite comme une meurtrière, on ne voyait plus rien à travers la vitre étoilée.

Renforçant la confusion naissante, Seurer hurla :

— Vous l'avez tuée !

Il y eut deux minutes de flottement. On tentait d'enfoncer la porte principale, tandis que Seurer achevait d'émietter la vitre, et tout cela produisait beaucoup de bruit. Enfin, très ému, Akamatsu parvint à entrer par la fenêtre. Il vit la pièce vide, un mouchoir maculé de sang, crut

M^me^ Atomos blessée, avant d'admettre que ce mouchoir appartenait probablement à Summer.

— La balle s'est écrasée contre le mur ! lâcha Brady.

Rageur, Akamatsu chercha à travers la villa, se heurta à une porte épaisse, bardée de serrures, qu'il fallut faire sauter à la mitraillette. Lorsque le battant s'écarta, révélant un escalier plongeant dans le sous-sol, il n'y eut plus de mystère.

Selon une tradition solidement établie, M^me^ Atomos et son complice avaient trouvé le salut grâce à un souterrain !

L'on sonda la cave, dans l'espoir qu'un mur sonnerait le creux, mais l'essai fut négatif. Akamatsu s'y attendait, car ce genre d'échec faisait aussi partie de la tradition, prit instantanément les mesures habituelles et obligatoires.

— Art, contactez le bureau F.B.I. et la police. Il faut que la ville soit bouclée rapidement, que l'on surveille les routes, les gares, les terrains d'aviation.

Baxer opina, fila vers la voiture radio.

— Brady, reprit Akamatsu, rassemblez vos dynamiteurs. Nous allons démolir cette villa, dégager les gravats et nous attaquer à la cave.

— Cela va prendre du temps !

— Vous avez mieux à proposer ? ironisa Akamatsu.

Brady tourna les talons, écœuré, certain que ses hommes ne viendraient pas à bout de leur tâche avant l'aube naissante.

D'ici là, M^me^ Atomos pouvait se rendre au Mexique, au Nevada ou en Arizona !

Figé sur le perron, Akamatsu se faisait la même réflexion.

Art Baxer revint, repoussa son feutre sur sa nuque d'un geste nerveux.

— C'est *okay !* Tout est déjà en place !

— Si vite ?

— Le F.B.I. et la police étaient l'arme au pied, en état d'alerte depuis le repérage de Summer. À Riverside, on se préparait depuis longtemps… Si vous n'aviez pas ouvert le feu, M^me^ Atomos serait salement coincée, à l'heure qu'il est !

Il était agressif. Les deux hommes s'affrontèrent du regard, et Akamatsu répliqua :

— Ce n'est pas ma faute, mais la vôtre, Art ! En nous introduisant dans le jardin, nous avons déclenché un signal d'alarme ! Si j'avais tiré depuis la

rue…

— Il ne fallait pas tirer ! s'emporta Baxer. En prenant notre temps, nous serions sans doute arrivés à investir la villa ! Pas la première fois que « Dragon Vert » bousille une installation d'alarme ! Maintenant, M^me^ Atomos fiche le camp comme une taupe, et personne ne peut dire où elle remontera !

Son silence calma soudainement Baxer, qui cessa de remuer le fer dans la plaie. Il alluma une cigarette et dit :

— Heureusement que Dan Stone n'a pas perdu le camion, et que Charles Hyde est pendu aux basques de Downing ! Tôt ou tard, il faudra bien que M^me^ Atomos donne signe de vie à l'un d'entre eux.

Akamatsu désigna la ligne téléphonique.

— M^me^ Atomos attendait un coup de fil, dit-il. N'est-il pas logique de penser que quelqu'un – Downing, de préférence – doit lui rendre compte de la mission confiée à Radetich ?

— C'est une supposition…

Akamatsu l'entraîna à l'intérieur de la villa.

— Regardez, Art ! M^me^ Atomos se tenait auprès du combiné téléphonique. Elle était là depuis des heures, incapable de s'éloigner, se permettant tout juste de déambuler dans ce living avant de revenir s'asseoir !

— Je n'y crois pas, fit Baxer. Vous avez déjà exposé cette théorie tout à l'heure et je n'étais pas d'accord. Sachant que Radetich ne pourrait rien entreprendre avant neuf heures du matin, M^me^ Atomos n'avait pas besoin d'être…

— C'était plus fort qu'elle, Art ! coupa Akamatsu avec fougue. J'ai vu Smith à l'hôpital de Charleston. Il était sonné, mais pas au point de ne pouvoir parler. Sur ses indications, nous avons découvert un magnétophone dans la voiture vingt-huit. L'appareil a déroulé un message enregistré par M^me^ Atomos, et dans lequel elle annonce une action bactériologique contre les U.S.A. *après* la mort des Beffort ! La première tentative ayant échoué, M^me^ Atomos n'attendait plus que le résultat de la seconde pour semer la mort !

— Bien, capitula Baxer avec une certaine lassitude. Ceci admis, quel avantage pouvons-nous en tirer ?

— Downing va d'abord téléphoner ici. Sans réponse, il formera un autre numéro. En mobilisant assez de monde, nous devons très vite repérer

l’appel de Downing en provenance de Charleston, et, par conséquence directe, l’adresse correspondant au numéro demandé par Downing !

Baxer le doucha.

— Parfait, à condition que Downing ne réclame pas un numéro au central de Los Angeles d’où un tiers téléphonera à M^me^ Atomos !

Akamatsu fronça les sourcils. La chose méritait réflexion, car, faute de mieux, la piste Downing était la seule valable.

CHAPITRE XI

Par les soins de Ralf Stuton, opérateur du dispatching *627. D.V. As.,* Smith Beffort était tenu au courant de l'évolution de la situation. Dix minutes après le tir manqué d'Akamatsu, il sut que M^me^ Atomos avait filé en compagnie de Summer. Aussitôt, il se leva, s'habilla, quitta la chambre où il se morfondait.

Il avait assez joué les victimes.

Dans le couloir, il se heurta à Evans qui ouvrit des yeux larges comme des soucoupes.

— Bon sang ! Quelle mouche vous pique, Smith ?

Beffort l'écarta.

— Laissez-moi passer, voulez-vous ? Je suis en pleine forme, et cette ridicule petite période d'observation était inutile. Savez-vous que M^me^ Atomos vient d'échapper à Yosho ?

— Oui, mais ce n'est pas vous qui pourrez lui mettre la main au collet ! Toutes les précautions sont prises : Riverside est bouclée, les routes, les gares, les aérodromes sont…

— Je sais ! trancha Beffort. Épargnez-moi votre énumération, et procurez-nous un avion rapide ! Nous devons être à Riverside avant que le jour ne se lève ! Witturst restera ici pour protéger Mie, réceptionner Radetich et…

— Un instant, intercala Mie du seuil de sa chambre, j'ai aussi besoin d'air pur et de mouvement ! Qui a dit que je devais rester sous cloche ?

— Vous allez bouleverser tous nos plans, Mie !

La jeune femme acheva de boutonner sa robe, glissa ses pieds dans ses chaussures de sport.

— Nos plans ne tiennent plus, dit-elle froidement. Il était entendu que nous serions déclarés morts afin d'épargner la femme et les enfants de Radetich, mais M^me^ Atomos n'était pas en fuite lorsque fut prise cette décision, et nous pensions ainsi la faire bouger. À présent, savez-vous ce qui se passera si elle apprend notre décès ?

Evans opina.

— Elle déclenchera son attaque bactériologique contre les États-Unis, récita-t-il, mais, si Radetich manque sa mission, il est à craindre que sa famille ne fasse pas de vieux os !

Smith eut un sourire sans joie et dit, en consultant sa montre :

— Il est quatre heures trente, ce qui nous laisse un peu de temps avant que Radetich soit admis à nous rendre visite. Puis, pour raison de santé, l'heure de cette visite peut être encore retardée… En somme, nous pouvons prolonger presque indéfiniment le *suspense !*

— M^me^ Atomos ne marchera pas longtemps, dit Evans.

— Raison de plus pour foncer à Riverside ! Cet avion supersonique, vous me le trouvez, Evans ? À sept heures trente, il faut que nous soyons là-bas !

Evans ne sourcilla pas. Trois mille bornes en trois heures, ça n'avait rien d'extraordinaire. Puis, avec le décalage des fuseaux horaires, c'était vraiment de la rigolade !

À Wichita, Charles Hyde jouait au chat et à la souris avec Downing qui, après avoir donné un coup de fil, était devenu extrêmement méfiant. Hyde aurait payé cher pour savoir à qui cet appel téléphonique était destiné, car, c'était visible à l'œil nu, Downing était maintenant dans ses petits souliers.

En fait, l'homme avait téléphoné à un numéro de son invention, et seulement pour voir jusqu'à quel point Hyde s'intéressait à ses mouvements. L'essai n'avait pas été concluant, mais pas complètement négatif. Il y avait peu de monde dans le hall de l'aéroport, et il était assez normal que ce grand type tue le temps comme il le pouvait, même si l'attraction du moment n'était représentée que par Downing…

Néanmoins, l'agent de M^me^ Atomos avait photographié Hyde qui lui rappelait vaguement quelqu'un. Il pouvait s'agir d'une ressemblance, mais Downing en doutait, cherchait inconsciemment, finirait certainement par se souvenir avoir rencontré Hyde dans le couloir du train transportant les Beffort.

De son côté, Charles Hyde réfléchissait activement sur la meilleure conduite à suivre. Il savait que Downing l'avait repéré, et c'était

malheureusement fatal, dans ce hall désespérément désert. Cela irait jusqu'à Charleston. Ensuite, une filature plus poussée alerterait infailliblement l'homme qui ne manquerait pas de réagir.

Hyde abandonna la recherche d'une solution immédiate, sûr que tout se jouerait à Charleston.

Comme prévu, le Boeing se posa à 5 h 18, et Hyde y monta en vitesse, sans se préoccuper spécialement de Downing. Du haut de la plate-forme, il glissa un coup d'œil en arrière, constata que son homme arrivait lentement. Cela lui laissait le loisir de se renseigner sur Louis Radetich qu'il ne connaissait pas. En même temps que bon billet, il montra à l'hôtesse son insigne du F.B.I., et demanda :

— Ne marquez aucune surprise, mon petit. Le prochain voyageur qui montera dans ce zinc est un type dangereux…

La fille se crispa, sourit aussitôt.

— Bien compris, *G'man,* murmura-t-elle, que puis-je pour vous ?

— L'un de vos clients se nomme Louis Radetich. Il a embarqué à Riverside. Indiquez-moi simplement le numéro de son fauteuil.

Elle devait avoir de la mémoire car, sans consulter la liste des passagers, elle dit :

— Numéro six, travée de gauche, au bord de l'allée… Dites, on ne risque pas d'être déroutés sur Cuba ?

Elle plaisantait, mais Hyde n'était pas d'humeur folâtre, se contenta de gagner son fauteuil sans ajouter un mot. Au passage, il regarda vers Radetich. L'homme avait les yeux fermés, semblait dormir, mais les rides barrant son front indiquaient son anxiété profonde. Hyde tourna le dos, s'assit en guettant Downing qui pénétrait précisément dans la carlingue, eut la désagréable surprise de voir l'homme se diriger vers le fauteuil voisin du sien.

En fait de filature discrète, c'était réussi !

Au point où en était la chose, le comportement du *G'man* s'avérait tracé au cordeau. Il vira carrément vers Downing et dit sans aménité :

— Si ma femme vous a chargé de me surveiller, dites-le tout de suite, mon vieux ! Cela nous évitera un tas de complications !

La mâchoire de l'autre tomba. Hyde ricana, ajouta en comptant sur ses doigts :

— J'arrive en taxi, vous en faites autant. Je prends un billet, et vous m'imitez. Je monte dans l'avion de Charleston, et vous y êtes aussi ! Vous

me prenez pour une pomme ? Et ce coup de fil que vous avez donné sans cesser de m'épier ?

Il renversait magnifiquement les rôles, prenait Downing à froid et le rendait quasiment muet.

— Vous êtes un flic privé ?

À peine revenu de sa surprise, Downing secoua la tête, recula instinctivement quand Hyde pointa l'index vers sa poitrine en déclarant :

— Ne niez pas ! Je suis certain de vous avoir trouvé sur mon chemin hier ou avant-hier !

— C'est une erreur, émit enfin Downing. Je pensais plutôt que c'était vous qui me suiviez. Car, si vous vous souvenez, j'ai pris mon billet avant que vous ne preniez le vôtre, non ?

— Oui, mais j'étais à l'aéroport avant vous !

— Coïncidence.

Hyde sourit largement, lui frappa familièrement sur le bras.

— Entre nous, j'aime mieux ça. Mais, n'empêche que nous nous sommes déjà vus.

— Possible, fit prudemment Downing.

Paupières mi-closes, Hyde le dévisagea attentivement, puis, après une minute d'examen, il s'enquit du bout des lèvres :

— N'étiez pas dans le train, l'autre nuit ?

— Non. J'habite Wichita, et je n'en ai pas bougé depuis une année. Je vous répète qu'il s'agit d'une coïncidence.

Son ton venait de changer, son regard de se durcir. Hyde sut instantanément que ce petit homme était un tueur. Il fit l'andouille, en ce sens qu'il ignora complètement la menace qui planait dans les yeux de Downing, et dit :

— J'aurais pourtant juré que vous étiez dans ce train… Avouez que, si vous n'avez pas bougé de Wichita depuis un an, il est curieux que vous alliez justement à Charleston le jour où j'y vais moi-même, *hey ?*

Il était aimablement collant, cherchait la petite bête, coupait les cheveux en quatre, réussissait à donner l'impression d'être ivre ou un tantinet dérangé du cerveau. En pointillé, il se demandait comment Downing allait identifier Radetich qu'il n'avait pas l'air de connaître.

— Tenez, dit Downing d'un ton las, voici une lettre que l'on m'a adressée. Vous voyez que je ne suis pas flic, pas vrai, mon vieux ?

Sa méfiance le quittait comme une brume que le soleil dissipe, car, cela crevait l'œil, jamais un homme chargé de le pister ne se serait conduit de cette façon.

Hyde ne jeta qu'un bref regard à l'enveloppe. Elle était adressée à B.L. Hornt, négociant, 206 Spurrier Street, à Wichita, dans le Kansas. Couverture légère, vivement imaginée à bord même du camion. Sans cela, et détenant des papiers au nom de Hornt, Downing n'aurait pas donné son vrai nom en louant son billet d'avion.

Hyde sourit, lui rendit l'enveloppe, tendit l'étui à cigarettes qu'il n'utilisait jamais.

— Excusez-moi, je suis en froid avec ma femme. Si vous fumez…

Il laissa tomber l'étui dans la main de l'homme. Une manière comme une autre de prendre ses empreintes pour, en fin de course, savoir qui il était réellement.

---oOo---

Même depuis le dernier palier de son refuge-laboratoire, M^me^ Atomos percevait les déflagrations et les chutes de pierres ponctuant la destruction de la villa.

Cela, elle ne l'avait pas cru. Elle s'était figuré que ses ennemis fouilleraient la villa, et qu'ils chercheraient ailleurs après avoir constaté sa disparition. À vrai dire, cette réaction de la force « Dragon Vert » était impensable.

Assis de l'autre côté de la table, Summer tressautait à chaque explosion. Il avait des nerfs de fillette, s'affolait davantage en voyant le masque tragique de M^me^ Atomos. Puis, le silence qu'elle observait lui devenait intolérable. Qu'attendait-elle pour ordonner l'évacuation ?

En haut, il y eut un choc d'une violence inouïe, et Summer se dressa comme un ressort.

— Ils sont dans la cave, rauqua-t-il avec un regard de bête traquée. J'avais pourtant tiré la porte et bouclé les serrures !

L'imbécile ! Il fermait la porte de *l'intérieur,* et il s'étonnait que « Dragon Vert » ait si vite trouvé la bonne piste ! Le 38 à canon court se matérialisa soudain dans la main crispée de M^me^ Atomos. Elle était verte de rage.

— Je vais vous tuer, Summer ! explosa-t-elle. Non content de guider mes ennemis jusqu'à la villa, vous leur montrez également la route de mon laboratoire en fermant une porte qui aurait dû demeurer ouverte ! Par votre

faute, des mois d'efforts insensés vont être réduits à néant ! Vous ne méritez pas de vivre !

Elle lui vida sauvagement, son chargeur dans le ventre, le regarda tomber avec une joie profonde, se retint de ne pas lui fracasser le crâne à coupe de talon. Puis, toutes les conséquences de son geste dément lui sautèrent à la face : elle venait de tuer le pilote de l'avion garé à Mira Loma ! Désormais, elle serait contrainte de piloter, tout en semant les terrifiantes ampoules de XBC 250 sur la Californie !

Mais, avant d'en arriver là, il faudrait faire confiance à des gens sans envergure pour charger les boîtes d'ampoules dans une camionnette, guider ces gens jusqu'à Mira Loma, leur dévoiler son grand secret en leur confiant le chargement de l'avion ! M^me^ Atomos grinça des dents. Elle regrettait de ne pas avoir auprès d'elle Robert Costello, Ida Brown, Downing et compagnie. Ici, et mis à part quelques savants créateurs du XBC 250, elle ne disposait que de « manœuvres » !

Le temps n'était plus où le Grand Cerveau organisait tout, dirigeait tout ! La roue avait tourné ! M^me^ Atomos était devenue une solitaire que les forces des États-Unis traquaient sans merci, que l'on tirait à vue par la fente d'un rideau mal fermé ! Une vague de découragement submergea M^me^ Atomos. Elle serait certainement tuée avant d'avoir vengé des milliers de morts d'Hiroshima et de Nagasaki.

Brutal, le ronronnement de l'interphone vint tirer la sinistre femme de sa méditation. Elle brancha, s'approcha du micro.

— M^me^ Atomos vous écoute !

— Ici, Willer, madame. Je rentre à la minute et vous fais le rapport que vous m'aviez demandé : Riverside est encerclée par la police, et j'ai appris que l'armée allait sous peu renforcer ces barrages. Dans une heure ou deux, *personne* ne pourra sortir de la ville…

— La villa ?

— Elle est déjà rasée, et une centaine d'hommes s'attaquent à son sous-sol. Yosho Akamatsu les dirige !

M^me^ Atomos se raidit. Elle ne comprenait pas comment Akamatsu avait opéré pour arriver à la villa en si peu de temps.

— Radetich devait être sous surveillance depuis Washington, dit Willer, et c'est par lui que Summer…

— Non ! coupa M^me^ Atomos, je crois que Radetich a trahi ! Liquidez sans tarder sa femme et ses enfants ! Ensuite, vous ferez le nécessaire afin que

Downing ne se jette pas dans la gueule du loup à Charleston !

— Mais…

— Exécutez mes ordres ! Il est clair que, prévenus par Radetich, les Beffort auront pris leurs dispositions !

— Alors, madame, c'est la fin ! Akamatsu et les membres de la force « Dragon Vert » vont bientôt atteindre la cage de l'ascenseur. Trente minutes plus tard, ils envahiront le laboratoire.

— Nous allons évacuer, dit doucement M^me^ Atomos. Mais, auparavant, nous devons accomplir une tâche indispensable. Mobilisez un homme fort, Willer, et venez avec lui au bloc trente. Il s'agit de charger des boîtes sur la camionnette de service portant la marque des Messageries générales.

— L'ordre d'évacuation ?

— Je m'en charge. Pour le moment, liquidez-les Radetich, faites prévenir Downing par notre résident à Charleston, et rejoignez-moi immédiatement au bloc trente. C'est tout.

Elle coupa, traversa son bureau, brancha le réseau TV qui lui permettait de superviser le travail dans les diverses salles du laboratoire. Tout le monde était encore en place, mais une certaine nervosité commençait à poindre dans le comportement de chacun. On entendait évidemment les explosions en provenance de la surface et, faute de nouvelles fraîches l'on s'inquiétait.

M^me^ Atomos eut un rire muet. Elle savait que ses vingt-cinq collaborateurs périraient sous les décombres du laboratoire, mais, afin d'éviter une panique monstre, elle avait ordonné l'exécution de la famille Radetich à Willer, qui ne manquerait pas de rapporter ce détail à ses collègues. Ceux-ci auraient alors le raisonnement qui s'imposait : inutile d'assassiner les Radetich, qui mourraient de toute façon si M^me^ Atomos avait l'intention de faire sauter le labo. Donc, l'ordre de liquidation des Radetich signifiait que l'évacuation serait effectivement réalisée !

M^me^ Atomos actionna le vibreur, et une sonnerie se déclencha dans l'ensemble du bâtiment souterrain. Cela voulait dire que la patronne appelait chacun à l'écouter attentivement.

Par le truchement des écrans, M^me^ Atomos s'assura que son appel avait été entendu, puis, quand tous furent groupés sous les haut-parleurs, elle dit gravement :

— Mes amis, vous n'ignorez pas que l'heure qui passe est particulièrement importante. Le F.B.I. et la force « Dragon Vert » sont sur le

point de mettre à jour notre refuge. En outre, la ville va être totalement fermée. Avant que l'irrémédiable ne s'accomplisse, nous allons évacuer !

M^me^ Atomos laissa s'éteindre la rumeur d'approbation qui montait des salles, et reprit :

— Quand je l'ordonnerai, vous irez tous au pied sud du dernier palier. Là, il y a un passage secret dont vous ne connaissez pas l'existence. Il s'ouvrira de lui-même lorsque l'un d'entre vous abaissera le levier de secours du monte-charge trois qui, je vous le rappelle, n'a jamais été utilisé. Néanmoins, et par mesure de prudence, ce levier ne devra pas être touché avant quarante-cinq minutes. Dans le tunnel, l'on vous dirigera vers notre prochain lieu de rassemblement. J'ai terminé. *Hiroshima ! Nagasaki !*

Elle n'y ajouta pas ses compliments, mais cela revenait au même. Pas un de ceux auxquels elle venait de s'adresser ne vivrait longtemps. En baissant le levier, quelqu'un provoquerait l'explosion de 800 kilos de T.N.T. !

En donnant ce délai de quarante-cinq minutes, M^me^ Atomos espérait faire d'une pierre deux coups. *Primo,* elle arriverait à cet instant aux limites de la ville, et pensait que la puissance de l'explosion détournerait l'attention des policiers. *Secundo,* il était vraisemblable que Yosho Akamatsu et les membres de « Dragon Vert » auraient atteint la cage de l'ascenseur et qu'ils seraient déchiquetés par la formidable déflagration !

À cette pensée, M^me^ Atomos se surprit à sourire.

Un sourire de petite fille à qui on offre une nouvelle poupée.

Vrai, cette femme était le mal personnifié !

CHAPITRE XII

À 6 heures du matin, Willer, Monroe et M^me^ Atomos se retrouvèrent devant le bloc numéro 30 dont seule M^me^ Atomos possédait la clé. Willer et Monroe étaient venus à bord de la camionnette marquée du sigle des Messageries générales. Le véhicule avait été volé trois mois auparavant, et on le garait depuis dans la cour d'une imprimerie qu'Ida Brown avait achetée pour le compte de M^me^ Atomos.

Cette imprimerie se trouvait à bonne distance de la villa, mais communiquait avec le laboratoire par l'intermédiaire d'un monte-charge. Pour remonter à la surface, ce serait un jeu d'enfant. Les difficultés commenceraient plus tard, lorsque la camionnette se hasarderait dans les rues de Riverside-banlieue Sud.

Mais, pour l'heure, M^me^ Atomos avait d'autres préoccupations.

— Les Radetich ? s'enquit-elle.

— C'est fait, madame, répondit Willer. J'ai aussi téléphoné à notre agent de Charleston.

Il avertira Downing dès que l'avion se posera. Heu !…

— Quoi ? l'invita M^me^ Atomos.

— Notre agent s'est inquiété à propos de Louis Radetich. Il espérait que vous le puniriez.

L'œil noir de M^me^ Atomos fulgura.

— Il faut que cet homme vive et qu'il sache que sa femme et ses enfants sont morts par sa faute ! Après quoi, il passera le restant de son existence à se ronger ! Ce châtiment est terrible, Willer !

Elle eut un sourire glacé, ouvrit la porte du bloc 30, donna la lumière. S'étendant tout autour de la pièce, s'étirant du plancher au plafond, les

rayonnages métalliques étaient surchargés de boîtes. De prime abord, et ignorant leur contenu, Willer et Monroe pensèrent que les boîtes abritaient le trésor de Mme Atomos. Cela pouvait être des diamants. Le bloc 30 n'était qu'une cellule, mais ses murs, ainsi que sa porte, comportaient une paroi blindée n'offrant aucune faille.

Ils échangèrent un regard de convoitise. Mme Atomos dit :

— Vous avez trente minutes pour transporter ces mille boîtes dans la camionnette. Elles ne sont pas lourdes, et le travail pourrait être effectué en quinze minutes, mais faites attention ! Si une seule boîte s'ouvre ou tombe, vous êtes des hommes morts !

La petite lueur qui brillait dans les yeux de Willer et de Monroe s'éteignit. Sur un signe impératif de Mme Atomos, ils pénétrèrent dans l'inquiétante cellule, attaquèrent leur besogne avec des gestes de sage-femme. Mme Atomos s'éloigna sans ajouter un mot, regagna son bureau.

De là, elle entendait mieux le travail de sape auquel se livrait l'équipe de Yosho Akamatsu. À ce stade, l'emploi des explosifs devenait dangereux par crainte d'éboulements, et les hommes devaient grignoter les murs de la cave au marteau pneumatique. Cela n'irait pas tout seul, même quand la cage de l'ascenseur serait mise à jour. Akamatsu devrait demeurer sur le chantier jusqu'au bout, sans savoir qu'il piétinait littéralement 800 kilos de T.N.T. ! Mme Atomos aurait voulu le voir mort, faute de pouvoir le tenir entièrement à sa merci ! Elle avait été sa maîtresse, oubliait difficilement ses étreintes, rêvait, depuis, de détenir Yosho en esclavage. L'homme disparaîtrait pour faire place à l'objet. Un objet de plaisir que Mme Atomos utiliserait à sa guise, quand cela lui conviendrait, dans la tiédeur un peu moite d'une chambre bien close.

Évocations érotiques.

Mme Atomos se reprit, se maudit ! Elle exécrait ce nouveau corps qui l'obligeait à plonger vers des désirs interdits !

Hiroshima ! Nagasaki !

Vibrante, Mme Atomos enfonça la touche de l'interphone, passa en communication avec la salle radio, demanda à être mise en liaison directe sur « Spencer 17 », indicatif du camion transportant son groupe de choc. Cela cracha un instant, puis, lointaine et méconnaissable pour un étranger, la voix de Costello craqua dans le haut-parleur.

Mme Atomos dit :

— Changez de route, « Spencer 17 ». Désormais, le lieu de rendez-vous sera le secteur seize, compartiment B. Avez-vous bien reçu ?

— Secteur seize, compartiment B, répéta Costello, qui savait que les échanges radio devaient être brefs, afin de faire échec à d'éventuels repérages gonio.

— Faites attention à vous, dit encore M^me^ Atomos. Akamatsu est ici, et Radetich n'est plus des nôtres. Appliquez le plan de secours. Terminé.

Elle coupa, écouta pendant un instant le martèlement des marteaux pneumatiques. Sa situation n'avait jamais été aussi précaire. Si elle voulait mettre toutes les chances de son côté, il lui faudrait obligatoirement ne laisser personne derrière elle. Nettoyage par le vide…

Elle réapprovisionna le chargeur de son 45, glissa l'arme dans un vaste sac à main déjà bourré de dollars, et quitta son bureau pour n'y plus revenir.

Quand elle arriva au bloc 30, il était six heures et demie. Willer et Monroe achevaient le chargement de la camionnette dont le moteur tournait doucement. M^me^ Atomos fit déplacer quelques piles de boîtes, s'introduisit dans le logement ainsi pratiqué, tendit son index sur les deux hommes.

— Nous allons au terrain de Mira Loma, dit-elle sourdement. Là-bas, un avion est prêt à décoller. Il faudra encore charger ces boîtes à son bord, puis nous partirons vers un refuge sûr. Maintenant, tout dépend de vous. Évitez les patrouilles, les contrôles routiers. Si l'on veut vous stopper, ouvrez le feu, renversez les barrages ! Coûte que coûte, nous devons nous rendre à Mira Loma !

Willer et Monroe opinèrent. Leur tête était mise à prix dans cinq ou six États, et M^me^ Atomos avait la certitude que rien ne les arrêterait tant qu'ils seraient en vie.

---oOo---

On avait dit que Riverside était cernée, mais c'était un raccourci facile qui ne reflétait pas l'exacte vérité. En fait, une fois la villa située, on l'avait prise comme centre d'une zone assez vaste, à peu près circulaire, d'un rayon de quatre kilomètres, s'étendant autant sur Riverside que sur sa banlieue sud.

On n'ignorait pas qu'un refuge Atomos avait des prolongements souterrains, type tunnel, s'étirant généralement sur un ou deux mille mètres avant de faire surface, et les quatre kilomètres représentaient une marge de sécurité suffisante. De surcroît, comme les routes, les gares et l'aéroport

faisaient l'objet d'une étroite surveillance, l'on pouvait espérer que M^me^ Atomos se heurterait, cette fois-ci, à un mur infranchissable.

Puis, il était quasiment impossible de faire mieux en un laps de temps aussi court. Des milliers d'hommes se trouvaient déjà engagés dans cette opération. Pour obtenir un bouclage parfait, il eût fallu disposer d'un effectif dix fois plus important. Donc, on espérait que M^me^ Atomos ne passerait pas, mais personne ne l'aurait juré.

Akamatsu moins que d'autres !

— Nous y voilà ! s'exclama Baxer, les gars viennent de trouver un puits vertical, une sorte de cage d'ascenseur ! À mon avis, nous serons dans le laboratoire avant longtemps !

Il jubilait, tiqua en voyant la mine sombre du Japonais.

— Ne vous excitez pas, Art. Si nous avons trouvé quelque chose, cela veut dire que M^me^ Atomos est déjà loin !

— Impossible ! Tous les véhicules circulant dans le périmètre contrôlé étaient sains !

Akamatsu regarda sa montre.

—Six heures quarante. Bientôt, les gens vont partir au travail, les rues s'empliront de piétons et de voitures, et M^me^ Atomos nous glissera entre les doigts comme une anguille. Elle a toujours opéré de cette façon.

Il semblait si sûr de son fait, que Baxer sentit le découragement le gagner.

— Bon sang ! Dites-moi ce qu'il faut faire, dans ce cas !

Akamatsu haussa les épaules.

— Rien de particulier. Toutes les mesures d'usage ont été prises, n'est-ce pas ? À moins d'un coup de chance, je pense que nous avons déjà perdu la partie, Art. Laissons les hommes continuer leurs fouilles, nous ne servons à rien, ici.

— *Okay !* Mais à quoi servirons-nous ailleurs ?

— Patrouilles, fit laconiquement Akamatsu. Seurer, Brady, vous et moi sommes les plus qualifiés pour déjouer les tentatives de M^me^ Atomos. Dans moins d'une heure, les Beffort et Evans débarqueront à Riverside. Je ne voudrais pas que Smith se trouve d'emblée face à un bilan négatif. Allons-y, Art ! Il n'y a plus une minute à perdre !

Ils s'engouffrèrent tous dans la voiture de Baxer, commencèrent à prospecter le quartier tout en interrogeant les postes de contrôle par radio. Partout, la réponse fut négative. Sur toute la ligne du « front », aucun véhicule suspect n'avait été intercepté.

Au même instant, et après avoir échappé à plusieurs contrôles, la camionnette des Messageries générales arrivait précisément en vue de la fameuse ligne du « front ». Sur une injonction de M^me^ Atomos, Willer, qui conduisait, stoppa dans une ruelle sombre et éteignit ses veilleuses.

Par une meurtrière pratiquée entre les boîtes, M^me^ Atomos avait pu diriger à sa guise la progression de la camionnette à travers la banlieue sud. Maintenant, l'œil rivé au cadran lumineux de sa montre, elle comptait les secondes.

— Nous perdons du temps, madame, osa respectueusement Willer, que la peur mordait au ventre. Si une voiture de police…

Une formidable explosion lui coupa la parole. Les vitres des maisons voisines tremblèrent, l'air vibra longuement et, au bout de la ruelle, les hommes du contrôle routier grimpèrent sur les voitures pour mieux voir la flamme dansante illuminant le ciel nuageux.

Willer et Monroe pivotèrent sur leur siège. Ils n'étaient pas loin de paniquer. D'une voix coupante, M^me^ Atomos dit :

— Le laboratoire vient de sauter avec Akamatsu et ses compagnons.

— Les nôtres ? s'enquit Willer.

— Je devais les sacrifier. Dans cinq minutes, tous les policiers apprendront que M^me^ Atomos a préféré la mort à la prison. Alors, nous aurons le champ libre.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil. Ils n'étaient pas des enfants de chœur, mais la cruauté de leur patronne les pétrifiait. Horriblement calme, M^me^ Atomos donna ses instructions, puis, à 6 h 55, la camionnette déboucha de la ruelle et fila sur le barrage. À l'est, et bien que le temps fût à la pluie, une aube terne se levait, repoussant la lumière électrique sans pour cela s'imposer, si bien que la visibilité devenait extrêmement mauvaise. Entre chien et loup…

Willer obtempéra au signal « Stop, police ! » qu'un *cop* balançait à bout de bras, se gara et vit que les autres policiers ne s'intéressaient guère à ce transport des Messageries générales. Brusquement, et probablement à la suite de l'explosion, ils donnaient l'impression de n'être plus que des figurants.

Willer baissa sa glace.

— Je viens de là-bas, dit-il avec excitation. Vous savez que M^me^ Atomos vient de se faire sauter ?

— Évidemment ! Vous croyez que la radio sert à quoi ? Allez ! Dégagez !

Il se haussait sur la pointe des pieds, regardait l'incendie que se propageait, écoutait le hurlement des sirènes. Ambulances, pompiers, secours civils…

Willer embraya, franchit la chicane, lança la camionnette sur la route désormais libérée. Il n'en revenait pas, tirait mentalement son chapeau à M^me^ Atomos qui dit dans son dos :

— Allez moins vite, Willer. Si nous atteignons Mira Loma à sept heures et demie, ce sera largement suffisant. Inutile de risquer un stupide accident. Nous sommes encore trop jeunes pour mourir, n'est-ce pas ?

---oOo---

Quelque part entre Libéral et Dalhart, Dan Stone suivait toujours le camion. Une filature lassante de par sa monotonie et qui plongeait le *G'man* dans une sorte de douce torpeur. Il avait demandé des nouvelles à *628. D.V. As.,* savait que Charles Hyde s'accrochait aux basques de Downing, que les Beffort et Evans gagnaient Riverside où Akamatsu tenait une piste, mais il n'était pas encore au courant de la destruction du laboratoire Atomos.

Aussi, lorsque le camion stoppa sur le dégagement d'une station-service, Stone ne réagit pas comme il l'aurait fait en d'autres circonstances. À ses yeux, le camion s'arrêtait une fois de plus pour faire le plein de carburant, et rien d'important ne pouvait se produire avant Riverside.

Il passa à toute allure devant les pompes, parcourut deux cents mètres, gara sa voiture à l'amorce d'une route secondaire et attendit. Suivre en précédant. Classique.

Pendant ce temps, et afin de répondre à l'ordre de M^me^ Atomos, « Spencer 17 » appliquait les consignes du plan de secours. En toute simplicité, parce que la filature de Stone avait été discrète, l'on baissa le plateau arrière du camion et on installa la rampe. Puis, le break Rambler descendit en marche arrière, vira sec et s'éloigna vers Libéral sous les yeux surpris du pompiste.

Libéral se trouvait à l'ouest, Stone à l'est. Autant dire que Costello, Ida Brown et l'homme de couleur jouaient sur du velours !

C'était si vrai, que Stone n'y vit que du feu et reprit sa filature comme si de rien n'était quand le camion eut dépassé la route secondaire. Son excuse : il n'avait aucun moyen de vérifier que le break se trouvait toujours dans le transport.

Vingt minutes plus tard, le break s'immobilisa sur un parking de Libéral. Il était 7 heures du matin, et les rues commençaient à connaître leur animation coutumière. Le trio abandonna la voiture. Ida Brown sortit la première du parking, héla un taxi et se fit conduire à l'aéroport. Son but final était le secteur 16, compartiment B, que M^me^ Atomos avait indiqué comme prochain point de rendez-vous.

Robert Costello prit un bus, arriva à la gare, acheta un billet et loua une place pour le train de 7 h 23.

Le jeune et athlétique Noir marcha jusqu'à la sortie sud de la ville, monta dans un autocar et prit un ticket de transport pour le trajet Liberal-Clinton. Avant d'arriver à destination, il devrait changer plusieurs fois de véhicule mais, comme Ida Brown et Costello, lui aussi se rendait au mystérieux secteur 16.

---oOo---

À 7 h 06, le Boeing se posa sur la piste 3, roula doucement jusqu'à son soufflet de débarquement et coupa ses réacteurs. L'équipe au sol manœuvre le chariot. Le soufflet vint se coller à la carlingue et l'hôtesse dégagea la porte, invitant les passagers à se rendre directement dans le hall de réception.

Charles Hyde joua les hommes pressés, fut l'un des premiers à parcourir les cent dix mètres de galerie suspendue du soufflet, fonça vers la cabine téléphonique sans même se retourner.

Au cours du voyage, il était parvenu à rassurer complètement Downing, sans pour autant parvenir à se rassurer lui-même sur le sort que l'Organisation Atomos réservait à Radetich.

Il appela l'hôpital général, obtint très vite Witturst.

— Je suis grillé, Eddy ! Je l'ai trop fréquenté à bord du zinc pour qu'il ne me repère pas au coin d'une rue ou par le truchement d'une vitrine.

Witturst marqua un silence. Hyde vit arriver Radetich au milieu d'un paquet de voyageurs, devina que Downing n'allait pas tarder.

— Si vous ne prenez pas de décision, dit-il, notre homme va filer !

— Laissez-le aller, lâcha froidement Witturst. Il est clair qu'il a pour mission de surveiller Radetich. Comme ce dernier doit se rendre à l'hôpital général…

Hyde soupira. Bien la peine qu'il se soit fait tout ce tracas !

— Ne pleurez pas ! ironisa Witturst, bien des choses ont changé depuis votre départ de Wichita. Mie et Smith ne sont plus à Charleston ; M^me^ Atomos vient de faire sauter son laboratoire, et certains pensent qu'elle est sous les décombres !

— Mon œil, c'est une prune ?

— De votre avis, admit Witturst, mais on ne sait jamais !

— Qui tomberait dans un tel panneau ?

— La police de Riverside ainsi que le chef F.B.I. qui refuse les ordres d'Akamatsu ! Un tas de types fouillent les ruines du labo dans l'espoir de découvrir le cadavre de M^me^ Atomos ! À mourir de rire ! Comme si on ne savait pas que cette satanée bonne femme est quasiment increvable !

Hyde haussa inutilement les épaules.

— Smith arrivera-t-il à temps ?

— Je ne crois pas, avoua Witturst. Quand le labo a volé en éclats, son avion était encore au-dessus du Colorado. Venez à l'hôpital, Charly. Si M^me^ Atomos parvient à sauver sa peau, nous prendrons une cuite carabinée pour nous consoler !

— *Okay !* ça me convient, accepta Hyde.

Il raccrocha, plongea dans le hall grouillant de voyageurs, et se planqua vivement derrière un pilier. À dix mètres de lui, Downing, très pâle, discutait avec un inconnu.

CHAPITRE XIII

À l'emplacement de la villa, il n'y avait plus qu'un énorme cratère hérissé d'arbres arrachés, de fondations dentelées, de débris divers, et d'un étrange matériel de laboratoire que le souffle de l'explosion avait projeté vers le ciel.

Souvent, les chercheurs trouvaient des lambeaux de chair humaine, un bras, une tête mutilée.

Dans l'espoir de découvrir le cadavre de M^me^ Atomos, on avait été généreux en ce qui concernait les effectifs et, malgré l'incendie qui grondait à deux pas, des dizaines d'hommes s'activaient au milieu des décombres.

Alentour, les pompiers combattaient le feu. Plusieurs maisons voisines flambaient. On avait dû les évacuer, et leurs habitants stationnaient sur le trottoir d'en face, hagards, vêtus n'importe comment.

En retrait, Art Baxer shoota furieusement dans une boîte de conserve déjà bosselée par les gosses du quartier.

— Maintenant, lâcha-t-il, c'est fichu !

— Sauf si M^me^ Atomos est là-dessous, risqua Brady.

Akamatsu eut un rire creux.

— Elle n'y est pas, vous pouvez en être sûr ! Par contre, attendez-vous à voir remonter les corps de la famille de Louis Radetich… Le pauvre type !

Baxer et Brady restèrent muets. Si les Radetich avaient réellement fait les frais de l'opération, Akamatsu pourrait en être moralement tenu pour responsable. En tirant et en manquant M^me^ Atomos, il avait, sans aucun doute, poussé son ennemie à détruire le laboratoire.

— De toute manière, dit Baxer, la femme et les gosses de Radetich auraient été tués. Jamais M^me^ Atomos n'a accordé la vie sauve à l'un de ses

prisonniers.

Peu convaincu, Akamatsu hocha imperceptiblement la tête. En son for intérieur, il savait que la mort de M^me^ Atomos aurait autorisé tous les espoirs.

Baxer désigna sa montre.

— Sept heures vingt. En admettant que M^me^ Atomos se soit enfuie juste avant l'explosion, il y a maintenant trente-cinq minutes qu'elle travaille à sa sauvegarde. Elle a obligatoirement traversé Riverside ou sa banlieue, puis, elle a dû perdre un peu de temps pour franchir les barrages en toute sécurité. Finalement, elle ne doit pas être hors de portée ! Si ces deux abrutis acceptaient de vous écouter, Yosho, nous aurions notre chance !

Il parlait du chef de la police et du directeur du F.B.I. qui avaient refusé les suggestions d'Akamatsu. Ils en avaient le droit, car seul Smith Beffort, ou Evans à la rigueur, détenaient une autorité absolue en ce qui concernait la lutte anti-Atomos. Puis, les deux hommes croyaient sincèrement que la sinistre femme était sous les décombres, agissaient en leur âme et conscience. Difficile de leur en vouloir !

En outre, il fallait bien reconnaître que l'espoir de capturer une M^me^ Atomos en fuite relevait de la plus grande utopie. Riverside et ses banlieues grouillaient de gens se rendant au travail, et les embouteillages habituels bloquaient la circulation aux abords de la ville. Dans cette foule, comment un contrôle aurait-il pu avoir une quelconque efficacité ?

À 7 h 25, une voiture pilotée par Hank Seurer apparut au bout de la rue et fut stoppée par la police. Seurer exhiba son insigne « Dragon Vert », passa, et vint s'arrêter devant le groupe Akamatsu, Baxer, Brady.

— Il y a du nouveau ! s'exclama-t-il en sautant à terre. Smith Beffort et Evans viennent d'interdire la circulation sur toutes les voies conduisant à Riverside ! Les trains ne partent plus, et les avions restent au sol depuis sept heures dix !

— Où est Beffort ? demanda Akamatsu.

Seurer montra le ciel.

— Là-haut ! Il a fait fonctionner sa radio en apprenant que la police et le F.B.I. local refusaient vos ordres ! La Maison-Blanche l'a suivi sans hésiter, si bien que l'armée est déjà dans la course… Sans optimisme exagéré, je crois pouvoir dire que M^me^ Atomos est piégée !

Akamatsu grimaça.

— Tout à l'heure, elle semblait piégée dans la villa. Ensuite, elle l'était à l'intérieur du dispositif policier. À présent, elle l'est dans une zone démesurée ! Son champ d'action devient de plus en plus vaste, Hank !

— D'accord. Mais elle ne peut désormais se déplacer qu'à pied ! À vingt kilomètres d'ici, l'armée forme le mur ! Tout le monde est impitoyablement refoulé vers Riverside qui sera sous peu déclaré en état de siège ! Croyez-moi, j'ai entendu les ordres de Smith Beffort, le communiqué de la Maison-Blanche, et, une fois de plus, *ils* ont mis le paquet ! À la place de la mère Atomos, je prendrais des cheveux blancs ! Pas de véhicule automobile, pas de train, pas d'avion ! Bon sang ! Qu'est-ce qui lui reste ?

— Une bonne planque ! jeta Baxer. On se fait tout un cinéma, mais qui peut dire qu'elle n'est pas cachée dans l'un de ces immeubles ?

Machinalement, ils levèrent tous la tête. Avec M^me^ Atomos, on n'était jamais sûr de rien !

---oOo---

À Charleston, Charles Hyde, bien que n'ayant pas les mêmes problèmes, ne nageait cependant pas dans l'huile. Downing devenait son centre d'intérêt car, contrairement aux prévisions, il semblait ne plus s'attacher aux pas de Louis Radetich.

Donc, cela tombait sous le sens, l'Organisation Atomos renversait la vapeur. Elle avait dû avoir vent du départ des Beffort de l'hôpital général, savait par conséquent que Radetich n'assassinerait personne et, après la destruction du laboratoire, se plaçait carrément sur une position défensive.

Livré à lui-même, parce que dans l'incapacité d'appeler Witturst sans risquer de perdre Downing, Charles Hyde se voyait salement handicapé avant même que ne débute l'inévitable filature. À l'extrémité du hall, Downing et l'inconnu venaient de se séparer. Ce dernier fila vers le parking, monta dans une voiture dont Hyde ne put relever le numéro en raison de la distance, et démarra en direction de Charleston.

Downing demeura un instant immobile, comme hésitant, puis il se décida et revint lentement sur ses pas. Sa méfiance était si apparente, que Hyde resta dissimulé derrière son pilier. Il se doutait que l'homme comprendrait le danger dès qu'il l'apercevrait, et cela risquait d'avoir des prolongements imprévisibles mais très certainement néfastes.

Downing marcha vers les guichets de location, prit un billet, regarda la pendule et se mit à déambuler à travers le hall. Il paraissait moins contracté,

observait les avions qui décollaient et se posaient toutes les trois minutes sur les cinq pistes du terrain.

Hyde pensa que son homme ne risquait pas de filer. Il quitta l'abri de son pilier, se mêla aux voyageurs et se rapprocha des cabines téléphoniques. Immédiatement, il jugea qu'il ne pourrait pas utiliser l'une d'entre elles sans se montrer à Downing. Elles étaient exposées à tous les regards et, à travers leur porte vitrée, on ne pouvait espérer l'incognito.

Pourtant, Hyde devait absolument appeler Witturst. Downing se préparait à un nouveau voyage. Dans un avion, le *G'man* serait instantanément reconnu.

Hyde regarda alentour. Pour le moment, Downing lui tournait le dos, mais, dans quelques secondes, il ferait demi-tour, en le danger renaîtrait. Hyde plongea vers le sous-sol, trouva les toilettes et une autre série de cabines téléphoniques. Il s'enferma dans la première, glissa des pièces dans l'appareil, forma le numéro de l'hôpital général. Comme précédemment, il fut très vite en ligne avec Witturst.

— Downing n'a pas suivi Radetich, dit-il d'entrée. Il a été abordé par un inconnu, puis a pris un billet d'avion. Je ne pourrai pas poursuivre cette filature, Eddy.

— Je vais vous faire relayer, puisque nous en avons le temps. Qu'est devenu Radetich ?

Hyde jeta un coup d'œil au-dehors, mais le couloir était parfaitement désert.

— La dernière fois que je l'ai vu, dit-il sans passion, il montait dans un taxi. Cela se passait il y a environ quinze minutes, et vous n'allez certainement pas tarder à le voir. Ce type que vous m'envoyez, je le connais ?

— Non, il faut convenir d'un lieu de rendez-vous, car lui non plus ne vous connaît pas. Disons que vous l'attendrez au sommet de l'escalier roulant conduisant aux terrasses. Il tiendra un journal avec lequel il s'éventera en débarquant de l'escalier. Vous le contacterez. Il se nomme Hizerh. Après quoi, vous devrez lui désigner Downing. Au fait, savez-vous quelle est sa destination ?

Hyde entendit un léger brait. Mû par une sorte de pressentiment, il pivota à l'instant précis que choisissait Downing pour le coucher en joue. Hyde se laissa tomber. Le projectile pulvérisa la vitre avant de s'écraser contre la paroi métallique. Hyde sortit son 38, tira en se relevant. Il sentit une brûlure

au bras gauche, vit Downing trébucher tandis qu'une large fleur pourpre naissait sur son front.

L'homme lâcha son arme, s'écroula en arrière comme un arbre qui tombe.

— Allô ! Allô ! Charly ?

Las, Hyde reprit le combiné.

— *Okay !* Eddy, annulez votre gars ! Downing vient d'essayer sur moi son pistolet à eau, et j'ai dû le descendre.

— Pas de bobo ?

— Une balle dans le gras du bras. Si vous pouviez m'envoyer une voiture, ça m'arrangerait.

Ils n'en parlèrent pas, mais tous deux savaient parfaitement que la mort de Downing représentait, indirectement, une nouvelle victoire pour M^me^ Atomos. Désormais, il ne fallait plus compter que sur Dan Stone qui suivait toujours le camion… *vide !* Seulement, cela, tout le monde l'ignorait.

---oOo---

Dan Stone l'apprit le premier quand il ne trouva que deux cadavres déchiquetés dans les débris du camion. Celui-ci s'était désintégré trois minutes plus tôt, sur la route heureusement déserte à cet instant, dans un fracas sourd de machine infernale. La flamme de l'explosion avait jailli, dévorante, puis le véhicule s'était ouvert, crachant des éclats de métal dans toutes les directions.

C'était inattendu, stupéfiant. Stone n'avait réalisé qu'un peu plus tard, en constatant que le break Rambler et ses occupants n'avaient laissé aucune trace. Pas de témoin, pas de danger. Les morts ne parlent pas.

Méthode Atomos…

---oOo---

Louis Radetich descendit de taxi dans le centre de la ville, entra dans un snack et commanda un café, après s'être installé au comptoir. Il n'était au courant de rien, se sentit blêmir quand la radio diffusa le dernier bulletin d'informations au sujet des événements de Riverside. Il sut que le laboratoire avait sauté, que l'on retirait des cadavres des ruines, que M^me^ Atomos était peut-être au nombre des victimes, mais que Smith Beffort n'y croyait pas et qu'il la recherchait personnellement.

Radetich abandonna son café, régla, prit un autre taxi et se fit conduire à l'hôpital général. Il était incapable d'analyser ses sentiments, mais avait la

sensation que Smith Beffort et la force « Dragon Vert » n'avaient pas joué le jeu envers lui.

À l'hôpital, il demanda l'autorisation de voir Beffort, au cas où la radio aurait lancé une fausse nouvelle, et il se retrouva face à Eddy Witturst…

— Ainsi, c'est donc vrai. Beffort n'a pas attendu !

— Sa présence ici devenait inutile, Radetich, expliqua Witturst. En détruisant son laboratoire, M^me^ Atomos nous obligeait à modifier tous nos plans.

Le visage de Radetich était gris, et sa peau paraissait tendue à l'extrême, granuleuse, prête à éclater sous la poussée des os très apparents.

— Ma femme et mes enfants, que deviennent-ils, dans tout cela ?

Witturst tenta de le rassurer :

— Vous savez, nous n'avons guère eu le loisir de nous en occuper. Nous sommes à la poursuite de M^me^ Atomos et…

— Summer ?

Radetich n'était plus en état d'écouter, ni d'accepter des justifications plus ou moins nébuleuses. Il attendait depuis trop longtemps. Maintenant, il fallait qu'il sache.

— Summer a été filé. Il a conduit les hommes de Baxer jusqu'à une villa de la banlieue sud où M^me^ Atomos s'était réfugiée. Elle a été reconnue par Akamatsu qui n'a pas hésité à lui expédier une balle de fusil. Malheureusement…

— Ce genre de détail ne m'intéresse pas, coupa Radetich. Baxer m'avait affirmé que l'on suivrait Summer afin de savoir en quel endroit ma famille était prisonnière ! Par la radio, j'ai appris que le laboratoire avait sauté et que l'on retirait des cadavres des ruines ! Pouvez-vous m'assurer que ma femme et mes enfants n'ont pas été tués ?

Witturst alluma une cigarette, tendit son paquet à Radetich qui refusa d'un geste nerveux. Le *G'man* ne savait que dire à cet homme que l'inquiétude défigurait.

— Répondez-moi ! insista Radetich.

Witturst secoua négativement la tête.

— Je suis incapable de vous renseigner. Néanmoins, rien n'indique que votre famille se trouvait dans le laboratoire. Entre deux possibilités, pourquoi choisir la moins favorable ?

— Quand aurez-vous une certitude ?

— Je reçois régulièrement un compte rendu de ce qui se passe à Riverside. L'on m'appellera dans quatre à cinq minutes. Asseyez-vous et détendez-vous.

Radetich s'assit, dit avec amertume :

— Si Baxer s'était contenté de suivre Summer…

— Il l'a fait, et les choses auraient pris une autre tournure sans la présence de M^me^ Atomos. Vous savez, Radetich, elle se préparait à utiliser une arme bactériologique contre notre pays. Dans de telles conditions, elle devenait une femme à abattre sans sommation ! J'espère que votre femme et vos enfants vous seront rendus vivants. Si cela se produit, vous pourrez remercier Akamatsu. Son action a obligé notre ennemie à annuler une attaque terrifiante qui aurait tué les vôtres, ainsi que des milliers d'Américains.

Radetich le dévisagea gravement.

— Vous voulez dire que si ma femme et mes enfants sont morts, on les décorera à titre posthume ! Croyez-vous que ce sera une consolation ?

Witturst marcha à la fenêtre.

— Certainement pas, mais ce qui peut vous arriver est déjà arrivé à beaucoup d'autres, plus spécialement à Mie et Smith Beffort qui ont perdu leur fils unique. Avant que les vôtres ne soient enlevés par l'Organisation Atomos, avouez que vous ne vous sentiez pas directement concerné dans la lutte que nous menons contre M^me^ Atomos ?

— C'est vrai, répondit franchement Radetich.

— À un tel point que vous n'envisagiez pas d'avoir un jour à combattre vous-même ! Pourtant, si vous l'aviez fait, peut-être que notre ennemie serait vaincue depuis des années ! Des milliers de gens sont tombés sous les coups de M^me^ Atomos, mais ceux qui ont été épargnés sont demeurés indifférents ! Vous étiez de ceux-là.

Soudain, Radetich eut conscience que Witturst était habilement en train de l'endormir, de le préparer au pire, sous couvert de considérations d'intérêt général. Il se dressa, mais la sonnerie du téléphone stoppa net ses velléités de révolte. Witturst tendit la main, dit, avant de décrocher :

— C'est Riverside. Si vous êtes prêt à tout, vous pouvez prendre l'autre écouteur.

Radetich hésita, saisit finalement l'écouteur d'appoint.

— Allez-y, Witturst, dit-il d'une voix sourde.

Le *G'man* souleva le combiné.

— Ici, Witturst.

— Akamatsu… J'ai une mauvaise nouvelle, Eddy. D'autant plus mauvaise que vous devrez l'annoncer à Louis Radetich lorsqu'il arrivera !

Witturst évita de lever les yeux vers son vis-à-vis.

— Il s'agit de sa femme et de ses enfants ?

— Oui… L'on vient de les retrouver au dernier palier du laboratoire, dans une pièce que l'explosion a miraculeusement épargnée. Je ne sais comment vous direz cela à Radetich, Eddy, mais quelqu'un les avait froidement abattus à coups de pistolet… J'ai vu M^me^ Radetich avec sa main tranchée, les gosses au corps maigre que l'on avait sans doute privés de nourriture… C'était terrible !

Louis Radetich reposa doucement l'écouteur, alla s'asseoir sans un mot ni un geste.

Witturst serra les dents, écouta Akamatsu qui disait :

— Il y a d'autres morts, des gens de l'Organisation, puis nous avons découvert le chemin que M^me^ Atomos a emprunté pour fuir à bord d'une voiture certainement garée depuis des mois dans la cour d'une imprimerie. Taches d'huile et empreintes de pneus… Downing ?

— Mort. Hyde l'a descendu en état de légitime défense. Je coupe, Yosho, Radetich arrive.

— Allez-y doucement, n'est-ce pas ? Il risque d'être traumatisé après un coup pareil.

Witturst raccrocha, se tourna vers Radetich, fut frappé par l'expression de son regard. Radetich ne bougea pas. Il dit simplement :

— Je vais entrer dans la force « Dragon Vert », Witturst.

Il n'ajouta rien, c'était inutile.

M^me^ Atomos comptait un adversaire de plus. Un homme qui combattrait jusqu'à la fin, férocement, sans jamais oublier le martyre enduré par sa femme et ses enfants.

CHAPITRE XIV

Dans le petit air frais du matin, malgré le ciel nuageux et la faible luminosité, M^me^ Atomos se sentait heureuse de vivre. Une nouvelle fois, elle avait échappé à la police, au F.B.I., à la force « Dragon Vert ». M^me^ Atomos ressentait une grande impression de puissance, d'invulnérabilité.

Dans quelques instants, elle s'envolerait, répandrait la mort sur la Californie, puis irait se terrer dans le Texas, et plus précisément du côté de Dalhart (en code : secteur 16 ; compartiment B) où un autre laboratoire était en voie d'achèvement. Là-bas, elle retrouverait Costello, Ida Brown, Amstrong, le *colored man,* puis, un peu plus tard, Downing…

M^me^ Atomos fit quelques pas dans l'herbe où perlait la rosée, regarda autour d'elle. Le terrain de Mira Loma était situé à l'écart des routes. On y parvenait par un petit chemin sinueux et défoncé que personne n'utilisait jamais en raison de son caractère privé. Un hangar, camouflé en vieille grange, abritait l'avion de tourisme. Deux moteurs, quatre places. Vitesse de croisière, 550 km/h ; autonomie, quatre heures. Avant de mourir brutalement, Summer s'en était occupé amoureusement, sachant fort bien qu'il représentait une bonne bouée de sauvetage en cas de naufrage, si bien que M^me^ Atomos n'avait aucune inquiétude en ce qui concernait son état de marche.

La camionnette avait été garée à proximité du hangar, et les deux hommes venaient de commencer le transbordement des redoutables boîtes.

Il était 7 h 30. Si tout allait bien, M^me^ Atomos pensait pouvoir décoller vers 8 heures, *seule…* Elle regrettait simplement d'être trop isolée, de ne pas connaître les mouvements de ses adversaires par défaut d'informations. Pirate, l'avion ne possédait pas la radio et la camionnette n'en avait pas été

équipée afin de ne pas éveiller l'attention. Puis, le départ du laboratoire avait été assez précipité, et M^me^ Atomos s'était préoccupée du plus urgent, oubliant complètement de mettre un petit transistor dans son sac.

On ne peut penser à tout, surtout quand on joue sa peau.

M^me^ Atomos pinça un peu ses jolies lèvres, écouta le bruit de moteur qui venait de frapper ses oreilles. Cela provenait du ciel. Un hélicoptère ! M^me^ Atomos bondit, atteignit l'abri du hangar à l'instant précis où l'appareil sautait la frange dentelée du rideau d'arbres bordant le terrain. Quatre hommes à bord, deux mitrailleuses, des roquettes. U.S. Air Force…

L'engin passa en rase-mottes, s'éleva comme une fusée, disparut au-dessus du bois. Patrouille… Les lèvres de M^me^ Atomos se pincèrent un peu plus. Willer et Monroe semblaient cloués au sol, des boîtes entre les bras, l'air anxieux. À vue de nez, et même avec l'avion, ça n'allait pas être de la tarte !

— Pressons, pressons, fit M^me^ Atomos.

Toute vamp qu'elle était devenue, elle conservait des expressions des intonations de femme bien mûre. C'était bizarre. Willer se remit au travail, et Monroe en fit autant. Ils effectuèrent quelques aller et retour, puis Willer demanda :

— Quand l'avion sera chargé, que va-t-il se passer ?

Dans l'Organisation, on n'avait pas l'habitude de poser ce genre de question à la patronne. Les yeux de M^me^ Atomos se firent minces, très lumineux. Un regard au napalm.

— Vous dites ?

Plus ancien, Willer se serait méfié. Il est vrai que la nouvelle peau de M^me^ Atomos lui retirait beaucoup de son autorité. Une très belle fille parvient rarement à diriger les hommes.

Willer s'adossa à la camionnette. Un peu en retrait, Monroe attendait il ne savait quoi, l'œil bovin.

— On surveille le ciel et la terre, fit Willer, et c'est surtout vous que l'on recherche, *hey ?*

M^me^ Atomos soupira.

— Vous avez peur ?

Willer eut un geste de mépris.

— Non, mais *nous* ne tenons pas à nous faire tuer idiotement.

Ils avaient dû se consulter en faisant leurs va-et-vient entre la camionnette et l'avion. Ils ne devaient pas être spécialement chauds. Le

passage de l'hélicoptère avait précipité les choses.

— En gardant les pieds à terre, ajouta Willer, que le silence de M^me^ Atomos encourageait, nous pouvons filer à travers bois, nous planquer pendant quelque temps.

— Achevez de charger l'avion, intima M^me^ Atomos, nous parlerons de tout cela après.

Willer se retourna, consulta Monroe du regard, refit face.

— Nous allons avoir besoin d'argent, madame.

Pour lui, hors du laboratoire, et sans ses équipiers, M^me^ Atomos n'était plus qu'une fille comme une autre, aux rondeurs bien placées, à laquelle il devait être relativement facile d'imposer sa volonté. Le truand plongeait allègrement dans la plus fatale erreur, oubliait la destruction volontaire du labo et la mort de ses occupants. Mais, tueur de la famille Radetich, l'homme avait lui-même les mains trop sanglantes pour se laisser impressionner par le palmarès de la Japonaise.

M^me^ Atomos soupira de nouveau. C'était la contestation, sinon la révolte. Drôle d'époque ! Il fallait trancher dans le vif avant qu'il ne soit trop tard… Ennuyeux. Seulement, la moitié des boîtes de XBC 250 se trouvaient dans l'avion.

— En somme, dit M^me^ Atomos, vous voulez l'argent avant de finir votre besogne ?

Willer sourit, hocha doucement la tête. D'un geste très naturel, M^me^ Atomos ouvrit son sac, rafla une liasse et la jeta aux pieds de Willer.

— Ramassez.

— Heu !… ce n'est pas suffisant… À deux, pour vivre en Argentine, il faudrait quatre fois plus.

M^me^ Atomos opina, cueillit son 38 à canon court et ouvrit le feu. Willer s'effondra dès la première balle, mais Monroe battit en retraite derrière le hangar où il mit un gros 45 en batterie. Souplement, M^me^ Atomos gagna l'abri qu'offrait la camionnette, entendit miauler deux projectiles, baissa le chef.

Incroyable ! Elle, M^me^ Atomos, devait se battre en duel contre un primaire indigne de cirer ses chaussures !

Hiroshima ! Nagasaki !

Pan ! Pan !

Monroe vit s'envoler son feutre neuf, devint blême. L'affaire ne se présentait pas aussi bien qu'il le souhaitait. Willer était allongé dans l'herbe,

avec un trou à la place de l'œil droit, encore plus moche que vivant, et M^me^ Atomos semblait manier une arme aussi aisément qu'un tube de rouge à lèvres.

M^me^ Atomos se montra. Monroe tira, redoubla furieusement.

— Arrêtez ! cria M^me^ Atomos, je me rends !

— Jetez votre flingue !

M^me^ Atomos envoya loin l'arme de Willer qu'elle avait ramassée au passage. Monroe fonça pour s'en emparer, se fit étendre pour le compte, avant d'avoir fait trois pas. Un jeu d'enfant !

Avec les compliments de M^me^ Atomos !

---oOo---

Trains et avions stoppés, routes barrées, contrôles d'identité, fouille des voitures. Patrouilles au sol et aériennes.

Écoute radio, surveillance radar, et l'armée qui avançait comme un rouleau compresseur, refoulant tout devant elle. Dans Riverside, il y avait beaucoup de monde et un début de panique.

On savait que M^me^ Atomos était là. On savait qu'elle détenait une arme bactériologique. On s'écoutait respirer, guettant l'apparition de symptômes inconnus, et le gosse de Ana Street, avec ses taches rouges sur la peau, avait été passé au microscope pour une simple rougeole.

Les femmes aux yeux bridés ne pouvaient bouger le petit doigt, surtout lorsqu'elles étaient jeunes et jolies, et on prenait leurs empreintes sans pour autant les relâcher. Un type de Détroit avait dit qu'il était assez simple de tricher en se collant au bout des doigts une invisible peau portant des sillons aussi vrais que nature…

Technique.

— Depuis ce matin, fit Baxer, M^me^ Atomos a été vue cinq cents fois par des témoins sincères. Souvent, le Central a reçu une dizaine d'appels, au même instant, signalant M^me^ Atomos en dix endroits différents. Pas croyable !

La pendule ne marquait pas encore 7 h 50. Baxer qualifiait de « ce matin » le laps de temps écoulé depuis l'explosion du laboratoire, mais, pour lui, ces malheureuses soixante-cinq minutes valaient des heures.

Suant, excité, Seurer pénétra dans le bureau en brandissant une fiche.

— Enfin, ça y est ! Au poste trente-cinq, le numéro d'immatriculation d'une camionnette des Messageries générales a été relevé juste après

l'explosion du labo. Après vérification, on a constaté que ce numéro était faux !

Akamatsu se leva, repéra l'emplacement du poste 35 sur la carte de Riverside et sa banlieue.

— Nord-est, dit-il. Par-là, on rejoint la route soixante qui mène à Los Angeles par Mira Loma, Pomona, Covina. Mais la camionnette a pu remonter vers l'ouest.

Il n'y croyait plus, faisait grise mine.

— Minute ! lâcha Baxer, les routes étaient déjà fermées dans un rayon de vingt kilomètres autour de Riverside.

— Pas complètement, rectifia Brady. Le labo a sauté vers sept heures, soit vingt minutes avant que Beffort ne donne ses consignes de blocus. Le barrage était encore une passoire !

Il se produisit un silence. Chacun avait conscience que le temps travaillait pour M^me^ Atomos. Malheureusement, il n'y avait rien de plus à faire que ce qui était fait.

— Chercher la camionnette ? avança Baxer.

Akamatsu haussa les épaules.

— Une pierre dans l'océan, dit-il.

Il était profondément dégoûté, depuis son coup de fusil raté. Puis, M^me^ Atomos était capable de disparaître en trente secondes en cas de besoin. En l'occurrence, elle avait bénéficié d'une heure de répit pour prendre le large.

Prendre le large ? Akamatsu tressaillit.

— La mer est à combien de kilomètres ? s'enquit-il.

— Une cinquantaine, indiqua Baxer. Pourquoi ?

Immédiatement, il trouva la réponse. De tout temps, M^me^ Atomos avait utilisé l'élément liquide pour mieux réussir ses évasions. Cernée, elle trouvait toujours une rivière, un lac, un océan à proximité de son dernier refuge.

— Bon sang ! cracha Brady, comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

En désespoir de cause, ils devaient tous fatalement arriver à cette conclusion. Akamatsu sauta sur le radiotéléphone, demanda l'indicatif de Smith Beffort dont l'avion ne s'était posé que pour faire le plein, fut très vite en communication.

— Ici, « Masque Jaune », articula Beffort. Vous avez du nouveau, Yosho ?

— Pas précisément, Smith, mais une camionnette suspecte a franchi le poste trente-cinq vers six heures cinquante-cinq.

— Ah ? C'est du nouveau, non ?

— Oui, si l'on veut… Dites, Smith, savez-vous que l'océan ne se trouve qu'à trente minutes de route ?

— Je le sais, mais je ne crois pas que M^me^ Atomos ait piqué dans cette direction. Le truc est usé jusqu'à la corde.

Akamatsu plissa le front. Beffort avait certainement raison. Mais, sachant que les forces de l'ordre raisonneraient de cette façon, M^me^ Atomos avait pu jouer la carte connue de tous.

— Puis, ajouta Beffort, pour atteindre la côte, elle devrait d'abord forcer les barrages établis par l'armée. À mon avis, Yosho, elle est toujours bloquée dans notre dispositif et va tenter d'en sortir en voyant que le filet se resserre autour d'elle. C'est pourquoi je reste en l'air.

— Elle partira par un tunnel, sûrement pas à bord d'un avion ou d'un hélicoptère !

— Attention ! Maintenant, M^me^ Atomos a trente ans ! Elle va modifier son comportement sans le vouloir, machinalement, et tout bonnement parce que cela correspondra à son nouveau personnage. Quoi qu'il en soit, rien ne vous interdit d'aller voir ce qui se passe du côté des plages.

— Vous n'êtes pas tenté ?

— Non, je reste en l'air. Rapidité d'intervention, centralisation des messages radio. À la première alerte, je plonge, je mitraille, je bombarde… Vu ?

— Vu, confirma Akamatsu avec un rien de désappointement.

Il était dans une mauvaise passe, ne se sentait pas dans la course, avait la quasi-certitude qu'il louperait tout ce qu'il entreprendrait. Il y a des périodes de malchance contre lesquelles on ne peut rien.

— Restez quand même en contact avec moi, demanda Smith.

— Entendu. Si je me trouve nez à nez avec M^me^ Atomos, je vous demanderai de plonger, de mitrailler, de bombarder. À bientôt, Smith.

Il coupa, mécontent de lui, conscient d'avoir été inutilement et un peu méchamment ironique.

---oOo---

L'hélicoptère de l'armée se posa sur le terrain de Riverside et son commandant alla au rapport pendant que l'on préparait l'appareil pour une

nouvelle ronde. L'homme était sec, dur, se nommait Mitchell.

Il poussa la porte de la salle de coordination, extirpa son carnet de vol de sa poche. Remarques, vérifications, signalisations d'objectifs suspects, etc.

Sans qu'un mot ne soit échangé, le carnet passa entre les mains du centralisateur qui compara avec les autres rapports. Un groupe de piétons se dirigeant vers l'est avait été signalé par le pilote du GH 300. Refoulé, il était revenu dans le secteur tenu par Mitchell, marchait maintenant sur Riverside. Comportement normal. Il s'agissait de six ouvriers.

Une voiture Ford, de teinte beige avec toit bleu, avait été repérée sur la secondaire 12. Stationnement prolongé, intervention des motards. Panne d'essence…

Mitchell dissimula un bâillement. Cela tournait à la routine. Brusquement, le centralisateur demanda :

— Ce terrain, près de Mira Loma ?

Mitchell montra les dents.

— Un pâturage avec une vieille ferme à moitié écroulée.

L'autre leva les yeux.

— Vous avez écrit qu'on pourrait éventuellement s'en servir pour décoller.

— Ah ?

Il avait vu tellement de terrains, de routes, de maisons et de voitures, qu'il finissait par tout confondre. Le centralisateur savait ce que c'était. De dix en dix minutes, il interrogeait un commandant de bord sans mémoire parce que saoulé par une vision trop brève des choses.

— Vous signalez également une camionnette, rappela-t-il avec patience.

— Possible…

— Certain, commandant, c'est écrit ici.

— *Okay,* je vous crois, lieutenant.

— Faites un effort, voulez-vous ? J'aimerais savoir si ce véhicule portait une raison sociale.

Mitchell sourit, eut un geste vif de la main.

— Je suis passé comme ça…, en injection !

Le lieutenant resta de glace, consulta une note émanant directement du bureau F.B.I. de Riverside.

— Ce matin, attaqua-t-il aimablement, une camionnette des Messageries générales a franchi le poste de contrôle trente-cinq. Ce poste est situé sur la

route de Mira Loma. Plus tard, en vérifiant les numéros, on a constaté que le sien était faux. Depuis, les *G'men* pensent que M^me^ Atomos était à bord.

Mitchell se réveilla d'un seul coup.

— Sans blague ?

— Sans blague, commandant. Quand vous repasserez là-bas, voulez-vous regarder cette camionnette de plus près ? Il nous faut au moins une demi-certitude avant de faire intervenir les commandos d'assaut.

— *Okay,* je vais me poser.

Le lieutenant secoua négativement le front.

— Interdiction formelle ! Si vous tombez juste, appelez « Masque Jaune » qui décidera de la marche à suivre. Position du terrain, description du véhicule, indication des voies d'accès. Agissez avec beaucoup de prudence. Si M^me^ Atomos se cache dans le secteur, elle est capable de vous descendre. On ne sait pas de quelle sorte d'arme elle dispose. Dernièrement, elle a promis de balancer une saloperie bactériologique sur les U.S.A. et elle pourrait avoir envie d'essayer sur vous.

Mitchell changea de pied.

— Je décolle dans huit minutes. En allant droit sur le terrain…

— Non, commandant, coupa doucement le centralisateur, il s'agit avant tout de ne pas donner l'alerte. Effectuez votre ronde habituelle et réduisez les gaz en abordant l'objectif. Le colonel vous demande simplement de ne pas passer en injection !

Mitchell sourit, récupéra son carnet de vol et alla boire un café à la cantine où il retrouva son équipage. Mystérieux, il se pencha.

— Les gars, nous sommes sur un coup tout ce qu'il y a de top-secret… Vous avez photographié ce terrain en forme de piste avec une vieille ferme ?

Les trois hommes acquiescèrent. Mitchell baissa la voix.

— Paraît que la mère Atomos y réside !

Il ne déclencha qu'un énorme éclat de rire.

Or, l'ennui, c'était ça : on ne croyait à M^me^ Atomos que lorsqu'il était trop tard pour échapper à la mort.

CHAPITRE XV

M^me^ Atomos n'avait jamais été aussi vulnérable. Elle ne disposait que d'armes classiques, pouvait être abattue avec une facilité dérisoire par le premier venu, mais elle n'y pensa pas un instant.

Son but immédiat consistait à semer ses terrifiantes ampoules de XBC 250 sur la Californie, et elle passa encore une bonne quinzaine de minutes à achever le chargement de l'avion.

Après quoi, elle s'installa au poste de pilotage, après s'être équipée d'un des deux parachutes, lança les moteurs qu'elle laissa chauffer en observant la piste. Juste ce qu'il fallait pour décoller, sans commettre de faute, et en visant la trouée formée par le chemin privé.

M^me^ Atomos se mordit les lèvres. Elle n'avait pas piloté depuis des années, ne connaissait absolument pas les réactions de l'appareil qu'elle devait arracher au sol. En toute lucidité, elle estimait ses chances assez faibles. Quarante à quarante-cinq pour cent, pas davantage, en étant très optimiste.

Elle en était là de ses réflexions, lorsque l'appareil commandé par Mitchell apparut en bout de piste. Il venait nettement moins vite que lors de son précédent passage, et son cap devait lui faire survoler le hangar dont le camouflage ne résisterait certainement pas à un examen rapproché.

Granitique, M^me^ Atomos sentit son pouls s'accélérer. Les deux portes de la pseudo-ferme étaient grandes ouvertes, et elle ignorait jusqu'à quel point la pénombre dissimulait son avion. Puis, dehors, la camionnette se trouvait exposée à tous les regards. Puis, il y avait le corps de Willer, étalé bras en croix, et, moins visible, celui de Monroe.

Une catastrophe !

M^me^ Atomos serra les dents, regarda avec stupeur l'hélicoptère disparaître au-dessus des frondaisons. C'était impensable !

Dans l'hélicoptère, le radio appelait fébrilement Beffort.

— *GH 310* pour « Masque Jaune »… *GH 310* pour « Masque Jaune »…

— « Masque Jaune » écoute, articula la voix froide de Beffort. Parlez, *GH 310.*

— Venons de repérer la camionnette portant la raison sociale des Messageries générales, plus deux cadavres non signalés lors de notre précédente ronde. De plus près la ferme ressemble à une remise. Fausse cheminée, fausses fenêtres, mais une vraie porte à double battant largement ouverte…

— Aucun mouvement ?

— Néant. La position du terrain…

— Je connais, trancha Beffort. Restez en attente pendant que j'alerte les commandos et gardez l'écoute. Terminé !

Mitchell grogna. Il allait se taper un boulot de surveillance au lieu d'intervenir directement. Il fit virer l'appareil, prit un peu de hauteur, car le plafond était de plus en plus bas, parsemé d'écharpes brumeuses d'où pouvait émerger à chaque instant une cime d'arbre.

— Avion à trois heures ! hurla brusquement le mécanicien.

Mitchell tourna la tête, vit une flèche argentée s'enfoncer dans les nuages. Brève vision, presque irréelle, mais qui ne trompa personne. En pleine ascension, le bimoteur n'avait pu décoller que du fameux terrain.

Mitchell estima au jugé la vitesse de l'avion-pirate.

— Trop rapide pour nous, lâcha-t-il, contactez « Masque Jaune » !

Le radio cligna de l'œil, commuta en émission.

Manche collé au ventre, M^me^ Atomos grimpait dans un épais paquet de coton sale. Les moteurs tournaient rond, les commandes répondaient parfaitement. Summer avait bien fait son travail, et sa mort sans souffrances était amplement méritée.

À 2 000 mètres, le bimoteur jaillit brusquement des nuages, trouva le ciel bleu et un soleil éblouissant. M^me^ Atomos plissa les paupières, repoussa le manche, prit son cap. Maintenant, plus rien ne l'empêchait de larguer les boîtes de XBC 250, une à une, presque à jet continu. En bas, le résultat serait presque instantané, et les hommes tomberaient comme des mouches, la langue gonflée, les poumons brûlés. M^me^ Atomos était certaine de

l'efficacité de son produit. Elle l'avait expérimenté sur trois trimardeurs ramassés dans Riverside.

Elle pivota complètement, à cause du parachute qui gênait ses mouvements, et suspendit son geste. Par trois quarts arrière, un chasseur supersonique venait de surgir, s'illuminait déjà de lueurs orangées. Des traçantes encadrèrent M^me^ Atomos, puis plusieurs projectiles frappèrent la queue du bimoteur qui tressauta sous les impacts. Figée, M^me^ Atomos vit très distinctement le visage tendu de Smith Beffort, et le chasseur passa, vira très loin, revint comme la foudre.

M^me^ Atomos amorça un piqué, trouva que l'appareil descendait avec une lenteur crispante, respira en s'enfonçant dans la mer nuageuse. Mais ce n'était qu'un sursis, elle le savait. Beffort ne renoncerait pas, mettrait tout en œuvre pour la descendre en flammes.

Une petite boule sèche se forma dans la gorge de M^me^ Atomos. Sa position était indéfendable, quasiment désespérée. Elle ne pourrait indéfiniment se cacher dans les nuages, ni se soustraire aux innombrables radars. Depuis le sol, on la suivait sans doute aussi bien qu'au télescope !

Elle songea à sauter, renonça, car elle se trouvait encore au-dessus de la zone contrôlée par l'armée. Le problème était insoluble !

Mais, si elle attendait trop longtemps, une escadrille aurait le loisir d'intervenir. On la traquerait, et…

La déflagration fit bondir l'avion, et des obus traçants pointillèrent l'épaisse brume. M^me^ Atomos changea résolument de cap, piqua plein ouest, tandis que le néant éclatait autour d'elle. Traits de feu, flammes et enfer ! On la matraquait du sol pour l'obliger à remonter vers le ciel bleu où Smith Beffort la guettait !

Muscles douloureux, M^me^ Atomos piqua encore, étonnée que son avion ne soit pas gravement endommagé, traversa l'épaisseur cotonneuse comme une pierre, retrouva d'un seul coup la luminosité terne qui régnait sur la terre. En un éclair, elle vit une agglomération, des routes, puis les batteries de D.C.A. se déchaînèrent, lui expédièrent une volée de mitraille.

L'avion tangua, perdit un bout d'aile. Des éclats criblèrent la carlingue pendant que M^me^ Atomos tirait sur le manche, se perdait à nouveau dans les nuages. Haletante, elle réalisa soudainement que la mort était sa compagne. Si un éclat fracassait une seule ampoule de XBC 250, elle serait condamnée !

Il y eut un dernier choc, quelque part vers l'arrière, et M^me^ Atomos tenta vainement de virer pour ne pas survoler l'océan. Gouverne brisée, le bimoteur ne répondait plus à ses sollicitations, continuait sa route rectiligne, pleins gaz, vers le Pacifique, désormais totalement incontrôlable !

Très lasse, M^me^ Atomos se laissa aller contre le dossier de son siège. Cette fois, elle jouait son dernier acte !

---oOo---

Le bimoteur fut signalé au-dessus de Santa Ana, de Seal Beach. Pendant tout ce trajet, la D.C.A. ne cessa d'aboyer, sans succès. L'appareil semblait être invulnérable.

Il est vrai qu'on le tirait très approximativement, à travers un rideau de nuages aussi opaque qu'un solide, sur des indications radars et phoniques. D'ailleurs, le principal consistait à ne pas perdre sa piste. Tôt ou tard, il serait forcé de se poser, ici ou là, peu importait…

Plus haut, dans le chasseur supersonique, Smith commençait à trouver le temps long. Après pointage, on venait de constater que M^me^ Atomos se dirigeait vers le Pacifique. C'était illogique.

— Que peut-elle bien espérer ? fit Evans, sourcils froncés par la concentration.

— Elle seule le sait, murmura Mie.

Smith était anxieux, et ne le cacha pas.

— Tout cela sent mauvais, Evans. Théoriquement, et se sachant prise, elle aurait dû tenter de se poser dans un coin perdu, loin des forces rassemblées dans ce secteur. Son zinc peut atterrir sur une piste courte, le nôtre en est incapable. Avec de la chance, elle pouvait se perdre dans la nature avant qu'un groupe d'interception n'arrive à la rescousse. En survolant le Pacifique, elle court au suicide ! Pas son genre, n'est-ce pas ?

Le radio du chasseur-bombardier fit signe qu'il recevait un nouveau positionnement. Il inscrivit rapidement les coordonnées du bimoteur sur un bloc, le tendit à Smith dont le visage se contracta un peu plus.

— À présent, dit-il, *elle* survole une région non surveillée par l'armée. Dans quelques secondes, son avion se dirigera vers les îles…

Il parlait de Santa Catalina Island, de Santa Barbara, mais voyait en fait bien au-delà, ressentait une crispation au creux de l'estomac en se rappelant que l'île Atomos se trouvait précisément dans cette direction. Certes, l'île avait été désintégrée par une explosion atomique, et il n'en restait

pratiquement rien. N'empêche que le souci demeurait, renaissait de ses cendres, simplement parce que M^me^ Atomos paraissait désireuse de garder son cap sur les lointaines Hawaii.

C'était grotesque, impossible. Les Hawaii se trouvaient à environ 3 000 kilomètres à l'ouest de Los Angeles, hors de portée du bimoteur. Mais, dans le passé, M^me^ Atomos avait démontré son génie inventif. Smith n'aurait pas été surpris de voir l'avion se transformer brusquement en fusée !

— Météo ! cracha le radio.

Il écouta, nota. Smith se pencha, lut que le vent se levait, soufflait ouest-est, balayait déjà les nuages vers l'intérieur des terres. Il releva les yeux, croisa le regard du pilote qui tournait en rond pour rester au-dessus de l'invisible avion.

— Appareil à huit heures !

Smith inclina le buste, incrédule, vit effectivement que le bimoteur sortait des nuages que le vent chassait. Entre ciel et mer, M^me^ Atomos devenait une proie facile. La radio se mit à crépiter. De cent points différents, l'on signalait l'apparition de l'avion.

— Ce n'est pas croyable ! s'exclama Mie.

Le chasseur basculait sur l'aile, amorçait son piqué d'attaque. Dans trente secondes, le bimoteur serait descendu. Beffort et Mie échangèrent un coup d'œil. Tout cela ne collait pas !

— *Go !*

Mitrailleuses et canons se déchaînèrent.

— *Stop !* hurla Smith.

Le pilote répéta l'ordre, sans comprendre, enregistrant machinalement que la première rafale avait fait mouche. L'un des moteurs était en feu, et l'avion partait doucement en crabe, s'inclinait.

— Approchez ! intima Smith.

Le chasseur fonça, frôla son objectif, le contourna, revint.

Tout allait très vite, mais même un borgne aurait pu voir que le bimoteur était inoccupé !

— Bon Dieu ! lâcha Evans, sous le coup de la déception.

Puis, l'avion de M^me^ Atomos bascula d'un élan, le dernier, et plongea vers l'océan où il s'abîma dans un formidable jaillissement d'écume. Personne ne le savait encore, mais, désormais, les terrifiantes ampoules de XBC 250 devenaient à tout jamais inoffensives.

---oOo---

Chute vertigineuse dans l'air glacé, claquement du parachute, épaules comme arrachées, puis, une lente descente dans la brume. Sensation d'irréalité, de froid intense. Cheveux flottants, jupe sous le menton, M^me^ Atomos jouait son va-tout !

Cela dura une éternité et, alors qu'elle se croyait encore dans les nuages, M^me^ Atomos sentit contre ses jambes le contact sans douceur d'un feuillage abondant. Cela craqua, cassa, disparut, et M^me^ Atomos heurta un sol mou, boula dans l'humus, tandis que son parachute se déchirait bruyamment, s'effilochait tout au long d'un sapin brusquement déguisé en arbre de Noël.

Aucun bruit, visibilité nulle. M^me^ Atomos se tâta, se retrouva entière, à peine égratignée aux cuisses, avec son 38 planté entre ses seins volumineux et fermes. Elle se défit du harnais rugueux, partit droit devant elle, très vite, par instinct de conservation, mais aussi pour se réchauffer.

Elle était sur ses pieds, intacte et plus virulente que jamais, fanatisée par sa chance fantastique, certaine que rien ne pourrait plus l'arrêter.

Hiroshima ! Nagasaki !

Une éclaircie, un champ, une route. M^me^ Atomos peigna ses cheveux de ses ongles pointus, tapota sur sa jupe, tira sur ses bas et fit de la prestidigitation en sortant de son slip une liasse de dollars. Après quoi, 38 au poing, mais caché dans les plis de sa jupe, elle se plaça sur le bord de la route, en position sexy, poitrine braquée, une cuisse offerte.

Samuel Casuk, voyageur de commerce, en eut le souffle coupé. Il venait de San Diego par la côte, se rendait à El Toro pour essayer de vendre ses produits de beauté, mais il n'en était pas à une minute près. Il stoppa sa Chevrolet devant la fille, et demanda en sortant la tête :

— Où allez-vous, mon chou ?

La balle lui fracassa le crâne, et il tomba tout seul quand M^me^ Atomos ouvrit la portière. Elle le fit rouler dans le fossé profond, s'installa derrière le volant, démarra.

Tout en roulant, elle inventoria le contenu de la mallette posée sur la banquette. Rouge à lèvres, crème, démaquillant, parfum, du rose, du vert, du bleu, du noir… Perruques, faux cils, faux ongles, faux seins !

M^me^ Atomos vira sec, stoppa dans un chemin creux, choisit un gros pot de crème noire. *Wess and Wess,* mélange extra à sec, sans danger pour la peau, utilisé par les acteurs du Théâtre National.

Cela lui prit trente minutes, déshabillage et habillage compris, mais, au bout du compte, elle était devenue une très jolie petite Négresse aux yeux bridés… Après tout, avec les mélanges de races, on avait vu pire !

Elle redémarra, brancha le poste radio, sut tout de suite que son avion s'était écrasé en mer et qu'on la recherchait entre Santa Ana, Newport Beach et Seal Beach, triangle à l'intérieur duquel elle avait *probablement* sauté.

M^me^ Atomos n'était pas dans le triangle, mais allait sous peu y pénétrer si elle continuait sur sa lancée. Elle stoppa, effectua un fulgurant demi-tour, repartit dans l'autre sens.

À la radio, l'on diffusait son signalement, l'on rappelait que l'index de sa main droite était coupé à la hauteur de la première phalange. M^me^ Atomos grimaça. C'était là son point faible. Même en Négresse, elle serait vulnérable si un policier trop méfiant lui faisait lever les mains.

Elle roula pendant vingt minutes, entra dans San Juan Capistrano et, avant de le comprendre, fut proprement bloquée au milieu d'une file de voitures qu'un barrage de police filtrait.

Cinq mètres à la minute… M^me^ Atomos se pencha, vit que les policiers contrôlaient les papiers d'identité, fouillaient les coffres, comprit qu'elle n'avait aucune chance de passer au travers. C'était trop bête !

Sans idée, M^me^ Atomos avança en même temps que les autres véhicules, puis, son œil noir dérapa vers une station-service. La file passait devant. M^me^ Atomos se dégagea, roula jusqu'à la pompe, stoppa. Rien que de très normal. En sortant de la piste, les voitures devaient obligatoirement se replacer dans la file.

M^me^ Atomos demanda le plein, vérification des pneus, de la batterie, de l'huile, et se dirigea vers les toilettes. Elle s'assura que personne ne l'épiait, contourna le bâtiment. Elle traversa une cour, un couloir, descendit un escalier de pierre, fit irruption dans une rue sise en contrebas. Dans un instant, le pompiste s'inquiéterait de son absence prolongée. Il ne donnerait pas l'alerte immédiatement, ne la donnerait peut-être pas du tout. Une Négresse, n'est-ce pas…, ça va, ça vient.

M^me^ Atomos fila vivement, déboucha dans une avenue au bout de laquelle elle aperçut la mer. Capistrano Beach ! Une plage, un port, des bateaux ! Le taxi s'arrêta dès qu'elle leva la main, la conduisit au port en moins de cinq minutes. M^me^ Atomos régla, descendit, s'éloigna sur le quai peu fréquenté.

Son air indolent cachait sa fureur. Molle d'apparence, elle était prête à tuer, à déchirer, à détruire.

« *Promenades en mer* », disait la pancarte. M^me^ Atomos examina la vedette. Deux gros moteurs… Elle s'engagea sur la passerelle, sourit en ondulant des hanches, du ventre. Fascinant !

— Pouvez-vous me condui'e à Ca'lsbad, jeune ga'çon ?

Le type en avait vu des bien roulées, mais jamais comme celle-là ! Il n'aimait pas beaucoup les femmes de couleur. Seulement, il y a des choses sur lesquelles on ne crache pas !

— Pour Carlsbad, dit-il, c'est cinquante dollars.

M^me^ Atomos tira un billet de cent de son soutien-gorge.

— J'ai l'a'gent, jeune ga'çon ! Nous pa'tons ?

Elle était un brin grotesque, mais le type ne sut pas interpréter correctement cette lueur qui brillait au fond des yeux vifs.

— *Okay !* On y va, beauté !

Il était sûr de se l'envoyer pendant le voyage, déborda comme un homme qui va à la fête, sortit du port en sifflotant, le regard collé à la poitrine de la fille.

Au large de San Clemente, M^me^ Atomos le tua d'une balle dans la nuque, le poussa dans l'eau, s'installa à la barre et mit les gaz. La vedette déjaugea, fonça à toute allure sur San Diego, Chula Vista, le Mexique.

Hiroshima, Nagasaki !

M^me^ Atomos se mit à le chanter…

FIN

Dépôt légal : 4e trimestre 1969

Numérisé en mars 2016

1 *Organisation Américaine des Amis de M^me^ Atomos.*
2 Voir : *M^me^ Atomos fait du charme*, même auteur, même collection.